

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES IRLANDAIS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL : GENÈSE D'UNE
COMMUNAUTÉ, 1800-1834

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
JONATHAN DUCHESNE

MARS 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur Jean-Philippe Garneau pour sa rigueur, sa patience, sa disponibilité et son écoute. Jean-Philippe m'a fait découvrir toutes les subtilités des registres paroissiaux dont j'ai eu un grand plaisir à dépouiller le contenu. Ces archives sont des petits trésors cachés. Je veux aussi remercier les gens de l'Institut généalogique Drouin qui travaillent à numériser ces précieuses sources et qui nous font découvrir, grâce aux registres paroissiaux, l'histoire de millions de gens ayant vécu au Québec.

Je veux également souligner la contribution de mes parents. Vos encouragements me permettent d'aller toujours plus loin. Vous croyez en moi et vous savez qu'avec des efforts on arrive à nos fins. Je vous aime et ce mémoire est pour vous. Je veux aussi remercier Sabrina Jobin-Cossette pour toutes les attentions quotidiennes et ton amour sans fin. Je t'aime. Merci à mes amis Alexandre Bélanger, Alexandre Brisson, Karina Espinoza, Joyce Vallus, Myha Tang, Jessica Hendrick, Julie Taillefer, Jonathan Martel, Sarah Lupien-Desormeaux, Isabelle Dufour, Stéphanie Deschênes ainsi que mon frère John et mes soeurs Jennifer et Nancy avec qui j'ai partagé tellement de bons moments et des discussions interminables. Ce sont mes moments préférés. Enfin, merci à tous les cafés montréalais, et ses baristas, busboy, et commis de cuisine pour les breuvages et repas succulents. Sans vous, je n'aurai jamais pu écrire ce mémoire.

À ma mère

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	II
DÉDICACE.....	III
TABLE DES MATIÈRES	IV
LISTE DES FIGURES	VI
LISTE DES TABLEAUX.....	VII
RÉSUMÉ.....	VIII
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 HISTORIOGRAPHIE ET PROBLÉMATIQUE	4
1.1 Bilan historiographique : immigration et communauté irlandaise.....	5
1.1.1 Immigration irlandaise au début du 19 ^e siècle.....	6
1.1.2 Revisiter l’immigration irlandaise au « Canada anglais ».....	8
1.1.3 Irlandais et Canadiens français.....	12
1.1.4 Revendications, associations et religion des Irlandais à Montréal.....	14
1.1.5 Famille et conditions économiques des Irlandais à Montréal.....	18
1.2 Problématique et hypothèse	22
1.3. Sources et méthodologie	24
CHAPITRE II MARIAGES ET IMMIGRANTS IRLANDAIS À MONTRÉAL	28
2.1. Évolution des mariages irlandais entre 1800 et 1834	29
2.1.1 1800-1817 : Les débuts modestes	30
2.1.2 1818-1830 : Les années de croissance.....	31
2.1.3 1831-1834 : Les années exceptionnelles.....	33
2.2. Origine géographique des époux irlandais	36
2.2.1 Vue d’ensemble de l’origine géographique	37
2.2.2 Province d’origine.....	38
2.2.3 Évolution du nombre d’époux par province.....	39
2.2.4 Bilan du nombre d’époux par comté	40

2.3	Statut socio-économique des Irlandais mariés à Montréal.....	43
	2.3.1 Les époux.....	44
	2.3.2 Les pères des épouses.....	47
	2.3.3 Niveau d’alphabétisation.....	49
2.4	Les unions.....	51
	2.4.1 Endogamie nationale et unions mixtes	51
	2.4.2 Caractéristiques démographiques.....	54
	2.4.3 Endogamies géographique et socioprofessionnelle	57
CHAPITRE III ÉTABLISSEMENT ET SOCIABILITÉ DES FAMILLES IRLANDAISES À MONTRÉAL		64
3.1	Le destin des couples mariés à Montréal entre 1800 et 1825.....	65
	3.1.1. Les couples à destin inconnu	65
	3.1.2 Les familles qui choisissent la campagne bas-canadienne	68
	3.1.3 Les familles qui s’établissent à Montréal.....	71
3.2	Familles irlandaises et sociabilité	73
	3.2.1. Travail des maris et lien social.....	74
	3.2.2 L’entourage du couple et des enfants	77
	3.2.3 Prénomination des enfants.....	86
	3.2.4 Les contours de la communauté irlandaise de Montréal	89
CONCLUSION.....		98
ANNEXE A Nombre et pourcentage d’époux en mesure de signer selon l’année		103
ANNEXE B Nombre et pourcentage d’épouses en mesure de signer selon l’année		104
ANNEXE C Couples ayant fait baptiser 1 enfant (1880-1825).....		105
ANNEXE D Couples ayant fait baptiser 2 enfants (1800-1825).....		107
ANNEXE E Couples ayant fait baptiser 3 ou 4 enfants (1800-1825).....		109
ANNEXE F Couples ayant fait baptiser 5 enfants et plus (1800-1825).....		111
BIBLIOGRAPHIE		113

LISTE DES FIGURES

Figure 2.1 Évolution du nombre d'épouses et d'époux d'origine irlandaise, 1800-1834.....	30
Figure 2.2 Province d'origine des épouses et des époux irlandais entre 1800 et 1834	39
Figure 2.3 Nombre d'épouses et d'époux par province selon les périodes	40
Figure 2.4 Activité socioprofessionnelle des époux irlandais au moment du mariage (1800-1829).....	46
Figure 2.5 Nombre d'époux journaliers par rapport à ceux qui déclarent un métier ou une profession	47
Figure 2.6 Activité socioprofessionnelle des pères des épouses entre 1800 et 1829	48
Figure 2.7 Unions entre Irlandais et unions mixtes, 1800-1834.....	53
Figure 2.8 Catégorie socio-professionnelle	60
Figure 2.9 Nombre de couples dont les époux et les pères des épouses ne sont pas dans la même catégorie.....	61
Figure 3.1 Régions dans lesquelles s'établissent ou passent les époux irlandais mariés à Montréal entre 1800 et 1824.....	70
Figure 3.2 Prénoms de filles les plus populaires pour les couples irlandais entre les années 1800 et 1825	88
Figure 3.3 Prénoms de garçons les plus populaires pour les couples irlandais entre les années 1800 et 1825	88

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 2.1 Les 10 comtés les plus cités parmi les épouses et les époux irlandais (1800-1834).....	41
Tableau 2.2 Taux de signature des épouses et des époux irlandais entre 1800 et 1834	50

RÉSUMÉ

Ce mémoire étudie les caractéristiques, les comportements matrimoniaux et les pratiques familiales des Irlandaises et des Irlandais de Montréal dans le premier tiers du 19^e siècle. Certains chercheurs, particulièrement Sherry Olson, se sont intéressés aux Irlandais de Montréal en analysant des données socioéconomiques, mais surtout pour les décennies après 1840. Pourtant, la communauté irlandaise semble prendre racine au cours des années 1820 puisque de plus en plus d'Irlandais se trouvent à Montréal pour y travailler. De notre côté, nous cherchons à mieux comprendre les contours de la population irlandaise de Montréal avant le recensement de 1842 en étudiant leurs comportements familiaux et sociaux.

En nous attardant aux registres paroissiaux, nous avons pu comptabiliser 1266 Irlandaises et Irlandais entre 1800 et 1834. Les différents projets de construction éphémères de Montréal poussent une majorité d'entre eux à ne demeurer que quelque temps dans la ville. En analysant les actes de baptêmes, nous avons pu confirmer ce phénomène. Malgré cela, certains s'y installent tout de même.

Nous pouvons retenir quatre grandes conclusions de ce mémoire. D'abord, en étudiant de plus près le mariage, nous observons que les Irlandais tendent à se marier entre eux. Puis, en comptabilisant les activités socioprofessionnelles des époux, nous remarquons que les journaliers ne sont pas les seuls à se marier à Montréal. En effet, nous retrouvons des agriculteurs, des gens de métiers et des commerçants. La population irlandaise n'est donc pas composée strictement de gens issus de la classe populaire. Par ailleurs, l'étude des pratiques familiales révèle que la majorité de ces épouses et de ces époux ne demeurent pas dans la ville. Néanmoins, une bonne partie d'entre eux s'établissent dans les campagnes bas-canadiennes. Enfin, les réseaux qui se créent autour des pratiques familiales illustrent que la communauté irlandaise de Montréal se développe considérablement au cours des années 1820.

MOTS-CLÉS : Irlandaises, Irlandais, Mariage, Baptême, 19^e siècle, Communauté, Immigration, Pratiques familiales, Montréal

INTRODUCTION

Au cours de la première moitié du 19^e siècle, la population montréalaise subit de profonds changements. L'arrivée d'immigrants, principalement du Royaume-Uni, fait en sorte que, vers 1832, les anglophones composent la majorité de la population de cette ville. Parmi ce flot d'immigrants, nous retrouvons de nombreux Irlandais, souvent journaliers, qui se rendent à Montréal pour travailler sur les chantiers en cours. Si certains d'entre eux demeurent pour quelques mois ou années et quittent ensuite pour travailler sur un chantier dans une autre ville, d'autres s'y établissent plus longuement. Des chercheurs, dont Gilian I. Leitch, Rosalyn Trigger et Sherry Olson, ont étudié l'expérience des Irlandais dans l'espace montréalais sous différents angles de recherche. Ces études démontrent, entre autres, qu'ils forment des associations et qu'ils se regroupent autour de pratiques religieuses communes. À la tête de ces réseaux, qui demeurent au stade embryonnaire, se trouvent des Irlandais des classes supérieures ou moyennes qui développent des alliances de type économique entre eux et avec les moins aisés. Il existe aussi des liens entre les Irlandais et les Canadiens français parmi les élites politiques. Par exemple, Edmund B. O'Callaghan milite au côté de Louis-Joseph Papineau au sein du Parti patriote alors que le journal *Irish Vindicator* se rapproche grandement des idées véhiculées dans *La Minerve*. Malgré ces connaissances précieuses, nous constatons que la communauté irlandaise de Montréal, en formation avant les années 1840, demeure mal connue. Le premier objectif de ce mémoire est de mieux connaître la population irlandaise de Montréal avant les années 1840. Nous souhaitons mieux comprendre comment la communauté irlandaise de Montréal s'est formée durant les premières décennies du 19^e siècle. Notre recherche s'est concentrée sur les immigrants irlandais qui se sont mariés à Montréal, sur ces couples qui ont eu des enfants et qui se sont établis dans la ville. Les mariages célébrés à la paroisse Notre-Dame de

Montréal permettent en effet de capter une partie de l'afflux parfois considérable d'Irlandais de passage dans la ville. En étudiant de plus près cet acte solennel, nous pouvons esquisser un portrait plus précis des immigrants irlandais eux-mêmes, en plus d'acquérir une meilleure compréhension de leurs comportements matrimoniaux. Dans un second temps, nous souhaitons suivre le processus d'établissement de ces couples irlandais à Montréal même si, nous le savons, de nombreux immigrants continuent leur route, au Haut-Canada ou dans le reste du continent. Afin de cerner ce processus, l'étude de la cérémonie du baptême nous a paru intéressante à entreprendre. Baptiser un ou plusieurs enfants à Montréal, c'est sans doute manifester un désir d'enracinement dans ce milieu urbain. Tout comme pour le mariage, la cérémonie du baptême donne à voir les membres de l'entourage du couple, elle témoigne d'une certaine insertion des immigrants dans un réseau urbain. Par ces liens qui se tissent autour des pratiques familiales, nous cherchons à mieux comprendre les facteurs qui contribuent à l'établissement de ces immigrants irlandais à Montréal et, sans aucun doute, à la genèse d'une communauté qui prend conscience d'elle-même.

Le mémoire est divisé en trois grandes parties. Dans le premier chapitre, nous passerons en revue les principales études concernant la population irlandaise au Canada, particulièrement celle de Montréal, au cours du premier tiers du 19^e siècle. Certains travaux, au cœur de ce bilan historiographique, montrent que les Irlandais sont bien perceptibles à Montréal dès 1817. Pourtant, il est difficile de cerner plus en profondeur cette population avant le recensement de 1842. Notre problématique découle de cet état des lieux concernant les études sur les Irlandais de Montréal. Nous présenterons également les sources utilisées pour effectuer ce travail. Dans le deuxième chapitre, nous analyserons de plus près les Irlandaises et les Irlandais qui se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal entre 1800 et 1834. Après avoir évalué la croissance démographique de ce groupe, nous nous pencherons sur certains traits comme l'origine géographique ou le statut socioprofessionnel de ces immigrants. Nous étudierons aussi les couples formés d'au moins une ou un

Irlandais afin de mieux comprendre un aspect central de leur histoire de vie dans la colonie. Le troisième chapitre porte sur le destin de ces couples et, surtout, sur les familles irlandaises qui choisissent de rester à Montréal ou, parfois, dans la région. L'analyse tourne donc autour du baptême des enfants, un rituel qui permet de rendre compte en partie de l'histoire familiale des couples irlandais. L'analyse de l'identité des parrains et des marraines ou des pratiques de prénomination apportera des informations précieuses sur l'entourage et le réseau de ces familles. Nous soulèverons enfin quelques éléments de réflexion sur l'émergence d'une communauté irlandaise dans le Montréal du premier tiers du 19^e siècle.

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET PROBLÉMATIQUE

En bas, à droite du drapeau de la ville de Montréal, le trèfle d'Irlande s'affiche. Ce geste de reconnaissance puise sa source dans la contribution des Irlandais au développement industriel de Montréal particulièrement au 19^e siècle. Si un personnage comme Joe Beef fait désormais partie de la mémoire collective pour son côté coloré, un événement comme la Grande Famine vient obscurcir les souvenirs. Les recherches scientifiques au sujet des Irlandais catholiques du Canada oscillent entre des études axées sur les discours misérabilistes éveillés par le récit des immigrants de la Grande Famine, et des travaux qui tentent de sortir de ce cadre d'analyse. Ainsi, les thèmes abordés lors de plusieurs recherches sur les Irlandais de Montréal vont au-delà de la Grande Famine. Elles permettent de comprendre de différentes manières l'expérience de ces immigrantes et de ces immigrants. Après avoir analysé ces études, nous expliquerons comment nous comptons aborder les Irlandais catholiques de Montréal. Par exemple, peut-on parler d'une communauté irlandaise avant 1840 ? Est-ce que les liens familiaux peuvent servir de base à la communauté irlandaise ? En nous penchant sur le mariage et les pratiques familiales, nous aborderons, d'un angle original, l'intégration des Irlandais catholiques à la société montréalaise ou bas-canadienne. Les registres paroissiaux seront pertinents pour cette recherche.

1.1 Bilan historiographique : immigration et communauté irlandaises de Montréal

De nombreux travaux existent sur l'immigration irlandaise et l'établissement des fils et des filles d'Erin au Canada. Parmi ceux-ci, plusieurs se concentrent sur l'arrivée massive d'Irlandaises et d'Irlandais au Canada pendant et après la Grande Famine¹. Puis, d'autres chercheurs se sont penchés sur le développement des différentes communautés irlandaises qui se multiplient sur le territoire canadien au cours du 19^e siècle en abordant des thèmes variés. Au cœur de ces nouveaux angles d'approche, nous retrouvons certains historiens dits « révisionnistes » qui remettent en question, au cours des années 1980, l'historiographie sur l'immigration irlandaise catholique trop axée sur un discours misérabiliste et qui met la charge mémorielle de la tragédie de 1845-1847 au cœur du récit². D'une part, le révisionnisme, surtout au Canada, rappelle que les Irlandais catholiques sont en mesure de s'intégrer à la société canadienne protestante. Nous verrons quelques études marquantes de cette tendance. En ce qui concerne le Québec, l'historiographie a négligé l'histoire des Irlandais avant 1840 puisqu'elle se concentre davantage sur les vagues d'immigration des années 1840 et particulièrement celle causée par la Grande Famine. Tout compte fait, les débats ont cours entre les chercheurs et les gardiens de la mémoire collective quant à l'expérience irlandaise au Canada.

Dans ce chapitre, nous présenterons des études qui ont comme objectif d'analyser, avec des approches différentes, l'expérience des Irlandais à Montréal. Nous verrons en premier lieu les recherches de Mary Finnegan, Mary Haslam et Louis-Georges Harvey qui étudient les relations entre les Irlandais catholiques et les Canadiens français. Puis,

¹ Pour en apprendre davantage sur les événements entourant la Grande Famine en Irlande, voir, entre autres: Yann Bevant, *La Grande Famine en Irlande, 1845-1850. Histoire et représentations d'un désastre humanitaire*, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 260 p.

² Voir: Mark McGowan, *Produire la mémoire historique canadienne : Le cas des migrations de la Famine de 1847*, Ottawa, Société historique du Canada, 2006, 22 p.

Gillian I. Leitch, Kevin James et Wayne Timbers analysent les associations regroupant des Irlandais de Montréal tout en abordant le thème de l'identité. Nous terminerons avec une autre étude de Gillian I. Leitch, et les travaux de Rosalyn Trigger et de Sherry Olson, qui décrivent de près l'expérience des Irlandais à Montréal en utilisant respectivement des lettres administratives et des données statistiques. Avant de nous pencher sur ces études, nous brosserons un bref portrait des causes liées à l'immigration irlandaise afin de mieux comprendre ce phénomène migratoire.

1.1.1 Immigration irlandaise au début du 19^e siècle

Comme le mentionne l'historienne Jane Errington³, la décision de quitter pour le Nouveau Monde n'est qu'une possibilité parmi d'autres pour les habitants de l'Irlande. En effet, les soubresauts de l'économie poussent ceux-ci à se déplacer vers des villes des îles Britanniques non loin de leurs lieux de naissance alors que certains décident de rester sur place en espérant de meilleurs jours. Pour l'historienne Sarah Roddy, la majorité des études sur l'immigration irlandaise ont mis de l'avant le manque d'opportunités économiques comme principale cause de l'exode tandis que certains travaux récents tentent d'expliquer les facteurs culturels et sociaux⁴. La plupart des individus tentés par l'émigration prennent le temps de soupeser le pour et le contre d'une telle décision et demandent régulièrement le conseil des membres de la famille en plus de constater, pour certains, l'engouement que prend l'émigration dans les journaux de l'époque⁵. En effet, l'information concernant l'expérience des immigrants en Amérique prend de l'ampleur au cours des années 1820 par l'entremise des journaux, mais aussi des lettres et des pamphlets qui se positionnent pour ou contre

³ Jane Errington, *Emigrant Worlds and Transatlantic Communities, Migration to Upper Canada in the First Half of the Nineteenth Century*, Montreal, McGill Queen's University Press, 2007, p.3-11

⁴ Sarah Roddy, *Population, Providence and Empire, The churches and Emigration from Nineteenth-Century Ireland*, Manchester, Manchester University Press, 2014, p.5

⁵ Jane Errington, op. cit., p.15

l'immigration. Plusieurs facteurs jouent en faveur de la décision finale, tels les conseils familiaux et l'influence extérieure en lien avec l'âge, le genre, la profession et les perspectives d'avenir de l'individu tenté par ce changement marquant. D'ailleurs, il ne faut pas sous-estimer l'influence du clergé catholique dans sa promotion de l'émigration⁶.

Quelques fois, des familles entières émigrent. Plusieurs scénarios sont possibles une fois que la décision d'immigrer est prise par le chef de famille. Dans le cas où celui-ci n'a pas l'aval de sa femme, il tentera de la convaincre des bienfaits de l'entreprise avant de partir. Dans l'éventualité où la femme refuse systématiquement, il peut s'avérer que l'homme part seul. Jane Errington raconte d'ailleurs ces quelques histoires où des femmes finissent par rejoindre l'Amérique en quête de leurs maris qui semblent disparus⁷. Bien que certains hommes veillent à ce que leurs femmes et leurs familles soient mises au courant de ses déplacements ou de son lieu exact une fois en Amérique, d'autres en profitent pour disparaître, se marier à nouveau ou même meurent en cours de route. Immigrer comporte donc quantité d'incertitudes tant que chez l'homme, la femme, les enfants et les membres éloignés de la famille. D'ailleurs, le niveau de préparation est élevé lorsqu'un individu ou une famille entière émigre qu'on pense seulement aux choix du moment de partir, des objets à emporter ou des trajets à emprunter. De plus, il n'est pas rare que les départs soient retardés en raison d'un nombre trop élevé d'immigrants sur les quais d'embarquement ou en cas d'une arnaque de la part des capitaines de navire.

⁶ Sarah Roddy, *op.cit.*, 288 p. (L'historienne montre les différents discours et les interventions du clergé catholique, presbytérien et anglican au sujet de l'émigration au cours du 19^e siècle.)

⁷ Jane Errington, *op. cit.*, p.14-48

Ce ne sont pas seulement les époux avec une famille déjà constituée qui émigrent. Un nouveau couple de mariés, sans enfant, peut également prendre la décision de quitter pour plusieurs raisons, dont certainement les garçons qui ne peuvent hériter d'une terre. Ils tentent ainsi leurs chances sur un nouveau continent où la promesse d'une vie meilleure l'emporte sur les doutes et les peurs. Cependant, les jeunes époux ont souvent un membre de la famille déjà établi en Amérique. Malgré tout, la difficulté de retrouver les membres de la famille ou amis lors de leurs arrivées en Amérique n'est pas rare. Les gens qui ne connaissent personne sur le nouveau continent se tournent vers les grandes villes en quête de travail. D'ailleurs, dans son mémoire de maîtrise, Merna Forker montre qu'une certaine solidarité existe entre les immigrants une fois réunis à Québec ou à Montréal⁸. Bien évidemment, ce ne sont que quelques exemples parmi des milliers d'immigrants venus en Amérique en ce début du 19^e siècle où plusieurs parcours s'avèrent possibles.

1.1.2 Revisiter l'immigration irlandaise au « Canada anglais »

Déjà en 1990, dans l'ouvrage *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links and Letters*, Cecil J. Houston et William J. Smyth soulignent un problème majeur en ce qui a trait aux études sur les Irlandais au Canada. Ils affirment:

The impact of 1847 was so great that writers subsequently have persisted in viewing Irish emigration to Canada in terms of that year alone, despite its anomalous place. Proportionally, the Irish immigrations of both 1831 et 1832 were just as significant⁹.

⁸ Forster, Merna M., *Through the eyes of the immigrant: An Analysis of Diaries and Letters of Immigrants arriving at Grosse-Ile and the port of Québec, 1832-42*, M.A Université Laval, 1991, p.102-136

⁹ Cecil J. Houston. et William J. Smyth, *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links and Letters*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p.27

En effet, une très grande attention accordée à l'immigration irlandaise au Canada suivant la Grande Famine a contribué à une disproportion considérable entre les travaux portant sur l'émigration engendrée par la Grande Famine et l'émigration, considérable, déjà enclenchée avant les événements tragiques de 1845 en Irlande. Pourtant, selon l'historienne Sarah Roddy, lors des trente années précédant la Grande Famine, environ 500,000 Irlandais quittent pour l'Amérique du Nord ou la Grande-Bretagne¹⁰.

L'historien Robert J. Grace tire les mêmes conclusions dans son ouvrage *The Irish in Quebec, An Introduction to the Historiography*¹¹ dans lequel il mentionne:

Granted, Montreal did receive large numbers of Irish in the Famine and Post-Famine period and they were important part of that city's subsequent development. However, to neglect those who preceded them is akin to beginning a story at the end¹².

En effet, comme nous le verrons, il demeure difficile aujourd'hui de cerner les premiers Irlandais à s'établir dans la ville de Montréal puisque les recherches se sont concentrées majoritairement sur les immigrants de la Grande Famine qui sont arrivés en 1846 et 1847. Les chercheurs ne nient pas que des Irlandais ont peuplé la ville avant la Grande Famine, seulement, les immigrants issus de cet événement ont marqué l'imaginaire et, en conséquence, ont principalement orienté les recherches. Cependant, de nouvelles études permettent de mieux comprendre cette forte immigration dans le premier tiers du 19^e siècle.

¹⁰ Sarah Roddy, op.cit., p.3

¹¹ Robert J. Grace, *The Irish in Quebec: an Introduction to the Historiography*, Québec, IQRC, 1993, 265 p.

¹² *Ibid*, p.65

Certains historiens se sont donc questionnés sur l'immigration irlandaise au Canada bien avant 1847 en sortant du cadre d'analyse axé sur la Grande Famine et en braquant les projecteurs sur le développement des différentes communautés irlandaises du Canada au début du 19^e siècle. Dans un premier temps, Donald H. Akenson remet en cause plusieurs impressions entretenues par les historiens dans *Being Had: Historians, Evidence and the Irish in North America*¹³ en affirmant, entre autres, qu'une majorité d'Irlandais se trouvent en milieu rural et non dans les grands centres. Cet ouvrage déconstruit également l'image négative des Irlandais catholiques pauvres et auteurs de troubles. Si les objectifs sont de remettre en question les bases de la recherche sur l'immigration irlandaise au Canada et de proposer de nouveaux cadres d'analyse pour étudier les sources, ils sont réussis. Akenson est l'un des premiers historiens canadiens, s'intéressant à la question de l'immigration irlandaise, à bousculer la façon d'approcher cette problématique. Il s'intéresse davantage à l'immigration irlandaise dans son ensemble et dans son développement qu'au récit historique centré sur un événement précis comme la Grande Famine.

En ce qui concerne Cecil J. Houston et William J. Smyth¹⁴, le portrait est beaucoup plus sombre. Selon eux, les Irlandais ont complètement disparu du récit historique canadien alors que l'immigration de la Grande Famine est l'unique événement retenu par une majorité de Canadiens. D'ailleurs cette immigration « anormale » masque le modèle d'immigration caractérisée par des choix rationnels d'immigrants irlandais instauré avant 1845. Leur ouvrage aborde donc plusieurs thèmes à la fois dont la provenance des Irlandais, le processus d'immigration, les villes dans lesquelles ils se

¹³ Donald Akenson, *Being Had: Historians, Evidence and the Irish in North America*, Port Credit, P.D. Meany Publishers, 1985, 243 p. Cet ouvrage suscitera de nombreux débats au sein des historiens de l'immigration principalement en ce qui concerne la perception, exagérée selon Akenson, d'une plus grande proportion d'Irlandais dans les grands centres que dans les milieux ruraux canadiens.

¹⁴ Cecil J Houston. et William J. Smyth, op.cit., 370 p.

trouvent en plus d'inclure des lettres entre les Irlandais établis au Canada et leurs proches en Irlande. Il en ressort de nombreuses informations générales sur les immigrants irlandais qui, sans privilégier une communauté en particulier, nous permettent de constater l'ampleur de l'immigration irlandaise avant la Grande Famine. De son côté, Bruce S. Elliott, dans l'ouvrage *Irish Migrants in the Canadas: A New Approach*¹⁵ cherche à mieux comprendre le réseau d'immigration créé par 775 familles protestantes de Tipperary qui se rendent au Canada. Elliott met l'accent sur la rationalité de ces individus et sort d'un discours victimisant les Irlandais. Bien qu'Elliott étudie les Irlandais protestants de North Tipperary qui s'installent majoritairement dans le Haut-Canada, son approche est intéressante puisqu'elle met en lumière un groupe d'immigrants tout en suivant son destin.

Plus récemment, les travaux de Lucille H. Campey¹⁶ nous semblent intéressants pour plusieurs raisons. À l'instar des historiens mentionnés plus haut, Campey souhaite sortir du récit victimisant les Irlandais du 19^e siècle. D'abord, le mouvement migratoire vers l'Amérique du Nord est enclenché bien avant la Grande Famine. Selon elle, les Irlandais ne sont pas que des exilés, mais des gens conscients qui cherchent de meilleures conditions de vie de l'autre côté de l'océan Atlantique. En s'attardant aux provinces de Terre-Neuve-et-Labrador, de Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard elle constate l'ampleur de l'immigration irlandaise tant protestante que catholique, et ce même avant la Grande Famine. L'historienne aborde, brièvement, l'immigration irlandaise au sein de la ville de Montréal dans son plus

¹⁵ Bruce S. Elliott, *The Irish Migrants in the Canadas: A New Approach*, Montreal et Kingston, McGill Queen's University Press, 2004, 408 p.

¹⁶ Lucille H. Campey, *Atlantic Canada's Irish Immigrants, A fish and Timber Story*, Toronto, Dundum, 2016, 423 p.

récent ouvrage¹⁷. Elle survole la formation du quartier Griffintown de Montréal, où plusieurs Irlandais habitent au cours des années 1820 en plus de rendre compte de certains nouveaux villages, dont Saint-Colomban au nord de Montréal¹⁸. Tout compte fait, certains historiens souhaitent sortir les Irlandais catholiques du discours misérabiliste qui a, trop longtemps, fait ombre à la diversité des expériences migratoires.

1.1.3 Irlandais et Canadiens français

Un certain nombre de travaux ont abordé les relations entre les Irlandais catholiques et les Canadiens français. En 1985, Mary Finnegan écrit un article, tiré de son mémoire de maîtrise, intitulé « Irish-French Relations in Lower Canada »¹⁹. Dans celui-ci, elle expose les grandes lignes de la pensée des trois leaders irlandais au Bas-Canada soit Jocelyn Waller, Daniel Tracey et Edmund Bailey O’Callaghan. Elle survole également les différentes manières de représenter les Irlandais dans la colonie par l’entremise des journaux, dont *La Minerve* et le *Canadian Spectator*, peu étudiés en ce sens. Du côté des Tories, on souhaite utiliser les Irlandais pour diminuer l’importance des Canadiens dans la colonie tandis que du côté des patriotes, on souhaite les gagner à la cause. Cependant, Finnegan émet aussi quelques hypothèses soit que les patriotes deviennent des fervents nationalistes au cours des années 1830, rendant les relations plus difficiles avec les Irlandais selon elle. Elle montre aussi que les liens sont d’ordre politique et que les Irlandais catholiques ne se comportent pas tous de la même façon.

¹⁷ Lucille H. Campey, *Ontario and Quebec’s Irish Pioneers. Farmers, Labourers and Lumberjacks*, Toronto, Dundurn, 2018, 412 p.

¹⁸ D’autres petites communautés surgissent aux abords de Montréal telles New Glasgow, Kilkenny, Rawdon et Kildare. Dans le cas de Saint-Colomban on parle de 54 familles en 1825 selon Lucille H. Campey.

¹⁹ Mary Finnegan,, « Irish-French Relations in Lower Canada » dans *Historical Studies*, 52, 1985, p.35-49

Puis, la chercheuse Mary Haslam publie en 2007 un article intéressant où elle propose le terme de « canadiennité » qui renvoie à une alliance entre les partisans d'un Bas-Canada qui n'appartiendra pas uniquement aux Canadiens, mais qui serait à tous ceux espérant une redéfinition des liens coloniaux avec la Grande-Bretagne. Dans « Ireland and Quebec 1822-1839: Rapprochement and ambiguity »²⁰, elle note que les Tories attaquent souvent les Canadiens quant à leur peu d'empathie pour les Irlandais s'installant au Bas-Canada, mais que ce n'est aucunement présent dans les journaux francophones. En fait, dans ceux-ci on cherche davantage à résoudre les problèmes d'accueil et d'infrastructures. Ce qui est intéressant dans cette recherche c'est que Haslam diversifie les sources. Elle utilise des journaux tels *Le Spectateur Canadien*, *La Minerve*, *Le Canadien* et *Le Populaire*. Une question intéressante est d'ailleurs soulevée dans ce texte. Les Irlandais sont-ils des Canadiens ou sont-ils perçus comme l'Autre ? Il semble que pour les patriotes, les Irlandais deviennent des Canadiens puisque la citoyenneté est mise de l'avant. En revanche, dans le journal conservateur *l'Ami du Peuple*, ils sont présentés comme des sujets britanniques. On se dispute donc l'identité irlandaise par l'entremise des journaux. Cependant, l'étude de Haslam demeure axée sur le discours politique concernant l'Irlande et ne rend pas compte des tensions précises lors d'événements dans la colonie du Bas-Canada, telles l'arrivée d'immigrants, l'écllosion du choléra ou les élections.

Dans un article publié en 2011 intitulé « « L'exception irlandaise » : la représentation de l'Irlande et des Irlandais dans la presse anglophone du Bas-Canada, 1823-1836 »²¹, l'historien Louis-Georges Harvey illustre bien les différents points de vue transmis dans certains journaux tels *l'Irish Vindicator*, journal réformiste, la *Montreal Gazette*

²⁰ Mary Haslam, « Ireland and Quebec 1822-1839: Rapprochement and ambiguity », *The Canadian Journal of Irish Studies*, Volume 33, no 1, Printemps 2007, p.75-81

²¹ Louis-George Harvey, « «L'exception irlandaise »: la représentation de l'Irlande et des Irlandais dans la presse anglophone du Bas-Canada, 1823-1836 », *Cahiers des Dix*, Vol. 65, 2011, p.117-139

et le *Quebec Mercury*, deux journaux Tories. Du côté du *Vindicator*, on réclame davantage de droits pour les Irlandais et on fait constamment des références aux luttes politiques menées par Daniel O’Connell. Celui-ci désire que les Irlandais catholiques puissent siéger au Parlement britannique. Dans le *Vindicator* on met donc l’accent sur la similarité des doléances entre les Canadiens et les Irlandais. En revanche, dans la *Montreal Gazette* et dans le *Quebec Mercury*, la pensée des Tories s’ancre dans une identité britannique forte. Bien que les Irlandais s’entendent généralement bien avec les Canadiens et se reconnaissent dans les doléances de ceux-ci, il reste toutefois qu’ils se font attaquer par la presse anglophone. Les études de Mary Finnegan, Mary Haslam et Louis-Georges Harvey se concentrent sur les journaux pour jeter les bases de leurs analyses. En résulte une meilleure compréhension des tensions politiques survenues dans les journaux bas-canadiens. Toutefois, ces travaux n’abordent pas l’histoire sociale, démographique ou économique des Irlandais de Montréal. En effet, leurs études répondent à une problématique relevant davantage du discours utilisé lorsque l’on aborde les Irlandais et l’Irlande à cette époque.

1.1.4 Revendications, associations et religion des Irlandais de Montréal

De nombreux travaux ont étudié les Irlandais venus au Bas-Canada et, parmi ceux-ci, plusieurs se sont intéressés à Montréal et à la communauté irlandaise qui se forme dans cette ville au 19^e siècle. Il faut mentionner qu’ils arrivent à Montréal, souvent après avoir débarqué dans la ville de Québec qui, par son port moins coûteux, attirent les Irlandais tôt au 19^e siècle comme le souligne l’historien Robert J. Grace: « During the first two decades after 1815, fares from Irish ports to Quebec were often much cheaper than those to the United States (...) »²². Tandis que plusieurs Irlandais demeurent à Québec ou quittent rejoindre des membres de la famille dans le Haut-Canada, d’autres poursuivent leur route vers Montréal sans doute pour travailler sur le chantier du canal

²² Robert J. Grace, *The Irish in Quebec: an Introduction to the Historiography*, Québec, IQRC, 1993, p.30

de Lachine²³. En effet, Montréal devient, au cours de la première moitié du 19^e siècle l'une des grandes villes industrielles du Canada et connaît un développement économique fulgurant²⁴. Pour assurer son développement, elle peut compter, entre autres, sur bon nombre de travailleurs venus d'Irlande. Bien que des Irlandais protestants foulent le territoire montréalais pour s'établir ailleurs par la suite, des Irlandais catholiques s'y trouvent de plus en plus. Certains d'entre eux ne seront que de passage alors que d'autres s'y établissent définitivement²⁵.

La thèse de l'historienne Gillian I Leitch intitulée *The Importance of Being English?: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850*²⁶ étudie la formation d'une identité britannique à Montréal et, dans cette perspective, elle aborde le cas des Irlandais catholiques. Dans cette étude, elle souligne l'importance des marqueurs identitaires pour chaque grande communauté d'expression anglaise. Ainsi, les Anglais, les Écossais et les Irlandais créent leurs propres réseaux en diffusant dans l'espace public leurs caractères nationaux distincts. Néanmoins, dans les moments troubles, la tendance à unifier ces nationalités sous l'identité britannique est observée. Selon elle, ce comportement s'inscrit dans le désir de maintenir une stabilité sociale à Montréal. En ce qui concerne plus spécifiquement les Irlandais, Leitch fait ressortir brièvement les termes avec lesquels la presse anglophone, notamment *La Gazette*, qualifie les Irlandais catholiques de l'époque. De plus, elle affirme que les Irlandais sont unis et que les différences religieuses se feront sentir davantage au cours de la deuxième moitié

²³ Lucille H. Campey, op.cit., p.88

²⁴ Pour avoir une idée à quoi pouvait ressembler la ville à ce moment, voir le texte de Jean-Paul Bernard, Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, «La structure professionnelle de Montréal en 1825», Institut d'histoire de l'Amérique française, Volume 30, numéro 3, décembre 1976, p.383-415

²⁵ Bettina Bradbury, Peter Gossa ge, Evelyn Kolish et Alan Stewart, «Property and Marriage, The Law and the Practice in Early Nineteenth-Century Montreal», Histoire sociale, Vol. 26, no 51, mai 1993, p.12

²⁶Gillian I. Leitch, *The Importance of Being English?: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850*, Thèse de PHD (histoire), Université de Montréal, 2006, 293 p.

du 19^e siècle, à l’instar de Kevin James et Wayne Timbers dont nous analyserons les études un peu plus loin. L’historienne mentionne également le développement des paroisses et associations autour de l’identité irlandaise. Les Irlandais jouent un rôle clé dans le développement de Montréal et réussissent à s’immiscer dans l’espace public grâce à des fonctions politiques importantes, mais aussi au niveau des assemblées, des associations, des parades, des spectacles, et des grèves. Ils s’affichent également dans l’espace géographique de Montréal où nous n’avons qu’à penser au quartier de Griffintown ou de Pointe-Saint-Charles.

D’autres travaux se sont penchés sur les revendications et la vie associative des Irlandais de Montréal. Dans son mémoire de maîtrise de 1997, Kevin James aborde la Saint Patrick’s Society of Montréal fondée en 1834 par des Irlandais catholiques et protestants²⁷. Dans ce travail, il démontre comment la Société Saint Patrick de Montréal évolue entre 1834 et 1856 alors que les catholiques et les protestants s’y côtoient. À l’aide de journaux et des archives de quelques églises de Montréal, il montre bien la tension entre les ultramontains, en pleine ascension, et les membres protestants de la Société Saint-Patrick de Montréal. D’ailleurs, ces divergences entraînent une scission au sein de l’association en 1856.

James démontre comment les dirigeants de la Société Saint-Patrick de Montréal insistent sur l’unité nationale, pour tous les Irlandais sans égard à la religion respective de chacun des membres. Beaucoup de sociétés verront le jour ensuite dont la *St Georges Society for Montreal’s Englishmen*, la *St Andrew’s Society* pour les Écossais et la *German Society* pour les Allemands. James souligne que c’est l’opposition aux vues du parti patriote qui unit ces groupes. De plus, ceux-ci cherchent à garder une

²⁷ Kevin James, *The Saint Patrick’s Society of Montreal: Ethno-religious Realignment in a Nineteenth-Century National Society*, mémoire de M.A (histoire), Université McGill, 1997, 91 p.

stabilité sociale et protéger l'ordre établi. Au sein de ces associations, on cherche à promouvoir la culture respective de chaque groupe et on met sur pied des activités philanthropiques. On négocie également les structures de la société civile et des politiques publiques en l'absence de support gouvernemental.

Dans la même lignée que le travail de Kevin James, Wayne Timbers explique dans son mémoire intitulé *Britannique et Irlandaise : L'identité ethnique et démographique des Irlandais Protestants et la Formation d'une Communauté à Montréal, 1834-1860*²⁸ comment les Irlandais protestants de Montréal démontrent une ambivalence identitaire. En effet, cette identité est à la fois britannique et irlandaise. Ils font ressortir une facette de l'une au détriment de l'autre au fil des années et des événements. En fait, l'identité protestante sera mise de l'avant au cours des années 1840 et 1850 toujours face à la puissante montée du courant ultramontain. Avec ces deux importants travaux, nous sommes donc en meilleure position pour comprendre le recours aux termes identitaires par les élites irlandaises présentes à Montréal et leurs désirs d'organiser la communauté selon leurs principes.

D'autres travaux viennent aussi approfondir nos connaissances des Irlandais et de la communauté irlandaise de Montréal au cours de la première moitié du 19^e siècle. D'abord, deux mémoires de maîtrise se concentrent sur la dimension religieuse au cœur de la communauté irlandaise de Montréal. Celui de Gillian I. Leitch, *Community and Identity in 19th Century Montreal: The Founding of Saint Patrick's Church*²⁹, se penche sur les relations entre les Irlandais et les responsables du Séminaire Saint-

²⁸ Wayne Timbers, *Britannique et Irlandaise: L'identité ethnique et démographique des Irlandais Protestants et la Formation d'une Communauté à Montréal, 1834-1860*, Mémoire de M.A (histoire), Université McGill, 2001, 107 p.

²⁹ Gillian I. Leitch *Community and Identity in 19th Century Montreal: The Founding of Saint Patrick's Church*, Mémoire M.A (histoire), Ottawa, Université d'Ottawa, 1999, 193 p.

Sulpice. Davantage axé sur les lettres entre les autorités religieuses et les leaders irlandais ainsi que sur les pétitions, le mémoire nous éclaire sur les individus participant aux moyens de pression pour faire ériger la paroisse Saint-Patrick. Nous retenons surtout les appendices contenant les noms de gens soutenant la construction de la future paroisse que Leitch compile à l'aide des journaux et des pétitions. De plus, elle souligne que la communauté irlandaise de Montréal s'organise rapidement, prenant pour exemple leur désir d'avoir une paroisse bien à elle, ce qui sera déjà discuté en 1817. En somme, Leitch s'attarde surtout aux acteurs centraux qui participent à la genèse de la paroisse Saint-Patrick.

Dans la même lignée, Rosalyn Trigger, du département de géographie de l'Université McGill, consacre son mémoire de maîtrise au rôle de l'institution paroissiale dans l'intégration des immigrants irlandais à Montréal dans la seconde moitié du 19^e siècle³⁰. À l'aide de correspondances entre l'archevêché de Montréal et les nouvelles paroisses de Saint-Patrick's, Saint-Ann's et Saint-Gabriel's, Trigger explique comment les Irlandais catholiques se regroupent derrière ces associations paroissiales. Ces derniers développent un sentiment d'appartenance envers leurs paroisses respectives et celles-ci leur procurent un réseau d'entraide en plus de pouvoir s'approprier un espace bien à eux. En résulte un renforcement des pratiques religieuses comme élément de cohésion chez les Irlandais catholiques de Montréal.

1.1.5 Famille et conditions socioéconomiques des Irlandais à Montréal

Bon nombre de travaux ont donc abordé les revendications et la vie associative des Irlandais de Montréal, en répondant à des questions diverses comme celle de l'identité de ce groupe non homogène. Les pratiques religieuses sont en effet au cœur des

³⁰ Rosalyn Trigger, *The Role of the parish in fostering Irish-Catholic identity in 19th Century Montreal*, Mémoire de M.A. (Géographie), Université McGill, 1997, 144 p.

comportements des Irlandais et, ce, dès leur arrivée à Montréal. D'autres travaux, moins nombreux, ont exploré les dimensions socioéconomiques, démographiques ou familiales de l'expérience irlandaise. Pour mieux expliquer cette expérience, il faut se tourner vers les recherches de la géographe de l'université McGill, Sherry Olson. Au cours de sa carrière à l'Université McGill, la chercheuse a consacré une grande partie de ses travaux aux Irlandais vivant à Montréal, mais principalement pour la seconde moitié du 19^e siècle dont notamment l'ouvrage rédigé avec sa collègue Patricia Thornton³¹.

D'abord, dans l'article « Familles montréalaises au 19^e siècle : trois cultures, trois trajectoires »³² publié en 1992, les registres d'état civil et les recensements nominatifs sont dépouillés par Sherry Olson et Patricia Thornton. En résulte un article fort intéressant où une banque de données est construite par les deux. Bien que l'article analyse des données pour les années subséquentes à la Grande Famine, les recherches approfondies et la méthodologie utilisée s'avèrent essentielles pour quiconque s'intéresse à l'histoire démographique et familiale des Irlandais vivant à Montréal au 19^e siècle. Les principales conclusions de ce travail de recherche montrent une diminution de la taille des ménages et du nombre d'enfants au cours de la deuxième moitié du 19^e siècle. En somme, le travail d'Olson et de Thornton nous rapproche de la vie quotidienne des Irlandais de Montréal contrairement aux études des discours sur les Irlandais ou de leurs associations.

³¹ Sherry Olson et Patricia Thornton, *Peopling the North American City, Montreal, 1840-1900*, Carleton Library Series, McGill-Queen's University Press, 2011, 524 p.

³² Sherry Olson et Patricia Thornton, « Familles montréalaises du XIX^e siècle: trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, 21 (2), 1992, p. 51-75

Dans un autre article publié en 2004 intitulé « Ethnic partition of the Work Force in 1840's Montréal »³³, Olson explore la dimension culturelle du marché du travail à Montréal. Elle s'attarde d'abord aux particularités de Montréal, notamment sa proximité avec les rapides de Lachine, qui en feront une ville incontournable en Amérique du Nord en ce qui concerne le développement économique. L'auteure met l'accent sur les années 1840, car elles sont, à ses yeux, un moment décisif où l'élite économique prend le dessus et réussit à contenir les groupes récalcitrants à leur domination. Du côté des Irlandais, Olson abonde dans le sens de l'historien Donald Akenson³⁴ en rappelant que les Irlandais ne sont pas que des ouvriers sans qualifications. La géographe affirme également que les nouveaux immigrants irlandais catholiques peuvent prendre appui sur la génération précédente, car ils ont bâti un réseau familial et communautaire adéquat sans toutefois en préciser la nature. Ce sont des thèmes repris dans le livre *Peopling the North American City: Montréal 1840-1900*³⁵, rédigé avec sa collègue Patricia Thornton. Publiée en 2011, cette monographie est l'aboutissement de nombreuses années de recherches. Dans cet ouvrage, les deux auteures mettent l'accent sur l'importance des mouvements migratoires au sein des villes industrielles nord-américaines. La méthodologie utilisée est intéressante. Les auteures cherchent à comprendre le parcours des individus dans le temps et non seulement lors d'un événement. En effet, pour retracer les déplacements de ces individus, elles se sont servi des actes de naissance, des registres de mariages et des actes de décès concernant des individus ayant porté l'un des 12 noms de famille parmi les plus familiers au sein des trois communautés bien établies à Montréal soit les Canadiens français, les Irlandais catholiques et les Anglo-Protestants. En résulte un ouvrage éclairant qui nous met au cœur des décisions prises par des individus, sur le

³³ Sherry Olson, « Ethnic partition of the work force in 1840's Montréal », *Le Travail*, 53, 2004, p 159-202

³⁴ Voir Donald Akenson, *op.cit.*, 243 p.

³⁵ Sherry Olson et Patricia Thornton, *Peopling the North American City, Montreal, 1840-1900*, Carleton Library Series, McGill-Queen's University Press, 2011, 524 p.

long terme, en quête d'une vie meilleure pour eux et leurs familles. Cette méthodologie est donc très utile pour en apprendre sur la population irlandaise de Montréal.

Enfin, l'article « Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montrealers in the 1840's »³⁶ publié en 2013, s'avère utile dans notre compréhension des relations entre les Irlandais. Dans celui-ci, Olson analyse les écrits d'un commerçant irlandais faisant des affaires au cours des années 1840. En se basant sur divers papiers de Bartholomew O'Brien, aubergiste et changeur d'argent, Olson raconte l'histoire de celui-ci et de ses proches en sortant du discours politique ou religieux. De cette façon, une autre facette des Irlandais se dévoile, car nous sommes en mesure d'affirmer qu'ils sont beaucoup plus impliqués dans la vie publique et sociale autrement que par des motifs religieux. O'Brien tient un journal de bord, des correspondances, des notes de comptabilité, des baux et plusieurs autres écrits, ce qui nous permet d'en savoir davantage sur les activités économiques des Irlandais de Montréal. À l'aide de ces sources, Sherry Olson reconstitue ce qu'elle appelle le « réseau social ethnicisé » dans lequel les Irlandais tendent à se regrouper et s'entraider lors des défaillances du marché. Elle mentionne également que des prêtres anglophones Sulpiciens viennent à Montréal pour soutenir les nouveaux arrivants, et ce dès 1815.

Sherry Olson montre donc que les liens familiaux et la solidarité ethnique jouent des rôles importants au sein des réseaux formés par plusieurs Irlandais de Montréal au cours des années 1840. De ce fait, nous avons cherché à comprendre plus en profondeur la composition de ces liens familiaux et sociaux. L'étude de Serge Gagnon sur le mariage au Bas-Canada, constituée à l'aide des correspondances des curés, indique une plus grande souplesse des autorités religieuses concernant les procédures des unions

³⁶ Sherry Olson, « Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montreal in the 1840's » dans *Canadian Ethnic Studies*, Numéro 1-2, 2013, p.179-201

matrimoniales dans la colonie. L'historien montre également que la solidarité familiale, grâce au grand nombre de dispenses, est prioritaire pour les curés du Bas-Canada³⁷. Tout compte fait, les mariages entre des gens d'une même famille, plus ou moins éloignée, sont plus fréquents au Bas-Canada qu'en France. D'ailleurs, la prénomination et la parenté spirituelle ont été abordées par Geneviève Ribordy³⁸. Dans cette étude, elle examine les différences entre la communauté francophone et anglophone de Sudbury au tournant du 20^e siècle lors de l'attribution du prénom des enfants. Plus encore, elle souligne que les liens familiaux sont consolidés par la transmission des prénoms. Ainsi, donner le prénom du parrain ou de la marraine à son enfant est un geste important qui permet de mettre en lumière l'influence de la parenté spirituelle³⁹ dans l'élaboration des réseaux familiaux et même d'une communauté. Dans le cas des premiers immigrants qui arrivent dans un lieu donné, ce genre de geste est d'autant plus crucial afin d'inaugurer ou de maintenir un réseau d'entraide.

1.2. Problématique et hypothèse

Nous venons de rendre compte des principales études concernant les Irlandais, particulièrement ceux qui se sont établis à Montréal au cours du 19^e siècle. Notre regard s'est porté sur la période qui précède la Grande Famine qui frappe de plein fouet l'Irlande et force l'immigration d'une grande partie de sa population. Nous remarquons que certains thèmes ont été privilégiés dont l'identité irlandaise rendue complexe par la question religieuse, mais aussi par la diversité ethnique et culturelle de Montréal. Les dimensions politiques et idéologiques de ce pluralisme des identités « nationales »

³⁷ Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

³⁸ Geneviève Ribordy, « Le choix des prénoms à Sudbury au tournant du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 43, Numéro 2, automne 1989, p. 179-201

³⁹ Dans le cadre de ce mémoire, la notion de parenté spirituelle renvoie essentiellement aux marraines et aux parrains qui jouent un rôle important dans l'entourage du couple, surtout à cette époque où la communauté irlandaise de Montréal n'est qu'à ses débuts. Nous y reviendrons dans le chapitre trois.

ont reçu une attention particulière. La vie associative et les institutions religieuses des Irlandais catholiques et protestants ont été étudiées avant et après la Grande Famine. Enfin, faisant figure d'exception, la contribution de Patricia Thornton et de Sherry Olson vise plus spécifiquement les réalités démographiques, socioéconomiques et familiales des Irlandaises et des Irlandais surtout à partir de 1840. C'est dans le prolongement de ces travaux que nous souhaitons analyser l'expérience irlandaise, surtout avant les Rébellions de 1837-1838, puisqu'elle demeure mal connue.

En prenant en compte que ces individus sont de récents immigrants, perçoit-on une volonté de constituer un réseau fondé sur l'identité irlandaise et catholique ? Est-il possible de voir l'émergence d'une véritable communauté irlandaise dès le premier tiers du 19^e siècle ? Plus encore, est-ce que la famille joue un rôle dans ce processus d'établissement ? Que nous révèlent les pratiques familiales et la sociabilité des immigrants irlandais sur l'intégration de ces individus à la société montréalaise ou bascanadienne ? Nous pensons qu'une communauté irlandaise émerge dans le premier tiers du 19^e siècle grâce aux familles irlandaises qui se forment et à l'aide des relations qui se développent entre elles et la société montréalaise.

Avant d'aller plus loin, nous souhaitons clarifier deux concepts. D'abord, nous souscrivons au « réseau social ethnicisé » tel que défini par Sherry Olson. Ce réseau est créé principalement autour des gens d'une même origine ethnique qui, dans notre cas, sont d'origine irlandaise. Toutefois, nous n'excluons pas la présence de gens d'une autre origine ethnique parmi ce réseau. D'ailleurs, nous emploierons également le concept de communauté en nous posant la question : qu'est-ce qui unit ces immigrants ? De prime abord, nous observons qu'ils s'unissent entre Irlandais, mais nous allons tout de même mesurer l'étendue de ce phénomène. De cette manière, nous allons nous pencher sur les différentes composantes d'une communauté (mariage,

endogamie, enfants, entourage, localisation, etc.) en plus de témoigner des limites de ce que nous pouvons démontrer. Il faut aussi considérer que nous examinons la genèse d'une communauté. En conséquence, il est clair que si la communauté irlandaise de Montréal prend forme avant les années 1840, ses bases demeurent sans doute fragiles. Certes, avant même de pouvoir aborder ces questionnements, nous devons mieux comprendre qui sont ces individus plus précisément.

1.3. Sources et méthodologie

Le recensement de 1825 réalisé par Jacques Viger, les lettres entre membres du clergé, les listes de débarquement et les lettres d'Irlandais à des proches en Irlande n'attestent pas de la provenance des personnes sur une base nominative. En effet, avant le recensement de 1842, nous en savons peu sur les profils individuels de ces Irlandais. Il est donc difficile d'aborder la population irlandaise autrement que par ses représentants, ses événements marquants ou ses institutions. Afin de répondre à ces questions sur la genèse familiale de la communauté irlandaise, nous avons cherché des sources susceptibles de nous informer sur le destin de ces premiers immigrants. En ayant recours aux registres catholiques de l'état civil, ceux de la paroisse Notre-Dame de Montréal, tenus par les sulpiciens, des prêtres français, nous pouvons cerner une partie de cette population mouvante puisque les Irlandaises et les Irlandais se marient et font enregistrer des baptêmes dans cette paroisse catholique. Les registres paroissiaux attestent donc de leur présence en grand nombre en plus de nous renseigner sur leurs pratiques matrimoniales. En effet, les prêtres précisent l'origine des femmes et des hommes venus se marier.

Dans un premier temps, le mariage est un moyen d'attester du passage ou de l'enracinement des individus d'origine irlandaise à Montréal puisqu'il laisse une trace de leurs présences. Qui plus est, il permet d'aller à la rencontre d'une partie de la

population irlandaise à Montréal encore en mouvance. Enfin, le mariage nous aide à mieux comprendre les comportements matrimoniaux des Irlandais tout en nous laissant des indices quant à l'entourage de ceux-ci à Montréal. Si cet acte solennel fait que nous pouvons retracer ces mariés, il ne fait pas foi d'un établissement permanent à Montréal. Cependant, grâce aux baptêmes et aux sépultures, il est possible de suivre l'histoire de la vie familiale de quelques-uns d'entre eux, essentiellement ceux qui demeurent au Bas-Canada. D'ailleurs, en étudiant de plus près la cérémonie du baptême, nous pouvons également rendre compte d'une partie de l'entourage des Irlandais, soit les parrains et les marraines. Nous souhaitons donc obtenir un meilleur portrait des individus en plus de suivre le destin de ces couples mariés à Montréal. Ensuite, par l'entremise des réseaux familiaux qui se créent autour des pratiques familiales, nous pouvons témoigner du processus d'établissement de certains couples au cœur de la formation de la communauté irlandaise.

Pour effectuer notre recherche, nous avons fouillé les registres paroissiaux de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Celle-ci comprend à la fois la cité de Montréal, selon les frontières de 1792, et sa campagne⁴⁰. La paroisse de Notre-Dame est donc plus importante en termes de superficie que la ville⁴¹. D'abord, nous avons recensé tous les mariages célébrés à la paroisse Notre-Dame de Montréal entre 1800 et 1834. Pour ce faire, nous avons eu recours au site internet de *Genealogiequebec.com* mis sur pied par l'Institut Généalogique Drouin. Ensuite, nous avons retenu toutes les épouses et tous les époux originaires d'Irlande. Grâce au mariage, nous avons pu identifier des centaines d'Irlandais. D'ailleurs, les registres paroissiaux permettent de documenter certains traits des épouses et des époux comme l'état civil, le statut socioprofessionnel

⁴⁰ Pour des détails sur les délimitations de la paroisse Notre-Dame de Montréal, voir : Dany Fougères, dir., *Histoire de Montréal et de sa région Tome I, Des origines à 1930 et Tome II, De 1930 à nos jours*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p.307-329

⁴¹ Jean-Claude Robert, « Urbanisation et paroisse : le cas de Montréal au XIXe siècle » dans Serge Couville et Normand Séguin (dir.), *La paroisse*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Atlas historique du Québec »), 2001, p.82-97

et le lieu de résidence lors du mariage. Nous pouvons donc brosser un portrait socioéconomique d'une partie des immigrants irlandais de Montréal en plus de mieux comprendre leurs stratégies matrimoniales en analysant les caractéristiques dans le choix du conjoint. Ensuite, nous avons cherché tous les couples irlandais entre 1800 et 1825 dans le moteur de recherche de Généalogie Québec afin d'observer s'ils font baptiser des enfants à la paroisse Notre-Dame de Montréal ou ailleurs dans le Bas-Canada. De cette manière, nous avons également consulté les actes de sépulture puisque de nombreux enfants meurent en bas âge, parfois même sans que les parents puissent enregistrer le baptême. Le prêtre les fait ondoyer, c'est-à-dire qu'ils les baptisent rapidement sans véritable cérémonie.

Avant d'aller plus loin, nous voulons nous arrêter sur les limites de nos sources ainsi que sur le caractère subjectif des éléments transcrits par le prêtre au moment du mariage. D'abord, il faut souligner que notre corpus de sources ne nous permet pas de rendre compte de tous les Irlandais foulant le sol montréalais au cours de notre période puisque certains arrivent déjà mariés tandis que d'autres ne passeront que quelques jours ou mois dans la ville sans laisser de traces. Par ailleurs, nous devons composer avec les écrits des différents prêtres, de qualité inégale. Les prêtres utilisent une formule identique pour chaque mariage, baptême ou sépulture, malgré quelques changements de termes comme par exemple, une variété dans le choix d'adverbe tel « actuellement en cette paroisse » ou « domicilié en cette paroisse ». Ils ajoutent ou omettent certaines informations. Par exemple, à compter de la fin de l'année 1829, le métier de l'époux irlandais n'est plus pris en compte lors des mariages et est remplacé par celui du père de l'époux, ce qui ne nous permet pas de connaître le type de métier pratiqué par ces futurs époux irlandais. Ainsi, nous sommes conscients des limites de cette source et de son caractère subjectif malgré une objectivité fondée sur une formulation quasi identique de chaque célébration entre 1800 et 1834.

En revanche, bien que subjective à certains égards, la source demeure indispensable, car elle permet de nous mettre au cœur des démarches, des cérémonies et des éléments jugés nécessaires par l'autorité épiscopale de l'époque. Il faut rappeler qu'à ce moment dans la vie quotidienne des gens, les cérémonies de la vie familiale sont omniprésentes. En ce sens, le prêtre s'avère un témoin, mais aussi une personne de confiance pour les nouveaux mariés même si certains se plaignent qu'il n'est pas un anglophone. Il est en mesure de rendre compte et de célébrer les événements importants dans la vie des gens dont le mariage, mais aussi le baptême et le décès. Il est aux premières loges de l'intégration des nouveaux arrivants et il doit s'assurer que ceux-ci passent par les différentes étapes d'intégration dont le mariage fait partie. À cet égard, les registres paroissiaux sont pris très au sérieux par les prêtres. Il n'est pas rare de voir des ajouts, des précisions ou des rayures à la suite d'une deuxième lecture du texte. Nous verrons, dans le chapitre deux, les caractéristiques des épouses et des époux irlandais en plus de mieux comprendre leurs comportements matrimoniaux. Le chapitre trois se consacre à l'établissement de ces couples à Montréal ou ailleurs dans le Bas-Canada alors que se tissent des liens autour des pratiques familiales.

CHAPITRE II

Mariages et immigrants irlandais à la paroisse Notre-Dame de Montréal, 1800-1834

L'objectif de ce chapitre est de prendre le pouls de la population irlandaise de Montréal dans le premier tiers du 19^e siècle. Pour y arriver, nous avons recensé les mariages célébrés à la paroisse Notre-Dame de Montréal dont au moins un des époux se déclarait Irlandais ou de parent irlandais. Grâce aux registres d'état civil de cette paroisse, où sont inscrits les actes de mariage de la population montréalaise, nous avons ainsi pu identifier une partie des individus d'origine irlandaise et esquisser leur profil⁴². Certes, nous sommes conscients que nous ne rendons pas compte de tous les Irlandais qui passent ou s'établissent à Montréal. Mais nous avons tout de même identifié 1266 époux d'origine irlandaise pour la période 1800-1834, ce qui représente un ensemble significatif d'immigrants venus d'Irlande. Il est même possible de penser que la ville possède un certain pouvoir d'attraction pour ces hommes et ces femmes qui s'y marient. Cette approche permet du moins de contourner une difficulté, celle de retracer la population d'origine irlandaise qui, avant le recensement de 1842, demeure mal connue. Nous tenterons donc, dans ce chapitre, de répondre à cette lacune de deux façons. D'abord, en examinant la progression du groupe des Irlandais qui se sont mariés à Montréal. Ensuite, en nous attardant aux couples qui se sont formés durant ces années, pour mieux circonscrire l'expérience de ces immigrantes et immigrants irlandais. Nous

⁴² Pour une vue d'ensemble du contenu de ces registres voir : Gérard Bouchard et André Larose, *La réglementation du contenu des actes de baptême, mariage, sépulture, au Québec, des origines à nos jours*, Revue d'histoire de l'Amérique française, volume 30, numéro 1, juin 1976, p.67-84

pourrons ainsi mieux comprendre les contours d'une communauté irlandaise qui a déjà commencé à se constituer à Montréal.

2.1 Évolution des mariages irlandais entre 1800 et 1834

De toute évidence, les registres paroissiaux ne permettent pas de dénombrer tous les Irlandais présents à Montréal, car seulement une partie d'entre eux se marient dans cette ville⁴³. De plus, ceux qui le font ne demeurent pas nécessairement à Montréal ni même dans la province du Bas-Canada. Néanmoins, nous avons pu retracer 684 hommes et 582 femmes se déclarant Irlandais ou de parents irlandais à leur mariage respectif. Pour y arriver, nous avons scruté une à une les fiches des 5276 mariages de la paroisse Notre-Dame de Montréal afin de repérer le maximum d'individus de parents irlandais ou se déclarant Irlandais⁴⁴. Dans presque tous les cas, le prêtre note même le comté d'origine des parents des époux irlandais. Pour 43 d'entre eux cependant, seules la mention « Irlandais » ou « Irlande » est inscrite. Dans le cas où les parents sont Irlandais, nous faisons l'hypothèse que les conjoints sont des immigrants récents ou, du moins, qu'ils sont arrivés plus récemment que ceux et celles dont les parents résident dans une ville canadienne ou américaine au moment du mariage. Certains cas ont pu nous échapper, puisque le prêtre a pu omettre de qualifier d'Irlandais certains conjoints aux noms anglophones dont les parents résident aux États-Unis, dans le Haut-Canada et même dans d'autres villes canadiennes.

⁴³ En plus de noter plusieurs informations sur les époux et les épouses, le prêtre rédige la paroisse de résidence de chacun des mariés ainsi que le lieu où demeurent les parents de ceux-ci.

⁴⁴ Nous avons eu recours au site de Généalogie Québec qui a indexé tous les actes civils de cette paroisse et a numérisé ses registres.

Malgré tout, cette approche nous permet de nous faire une idée de l'évolution de la présence irlandaise à Montréal entre 1800 et 1834. La figure 2.1 donne un premier aperçu de l'augmentation, et ses fluctuations, du nombre d'époux et d'épouses originaires d'Irlande au fil des années. Clairement, l'arrivée plus régulière d'Irlandais au port de Québec au cours des années 1820 coïncide avec un nombre plus élevé de mariages irlandais tenus à la paroisse Notre-Dame de Montréal durant les mêmes années. De même, le nombre d'individus d'origine irlandaise lors des mariages explose entre les années 1831 et 1834. Nous avons donc divisé cette évolution en trois périodes inégales afin de mieux rendre compte du contexte dans lequel les Irlandais se retrouvent à Montréal.

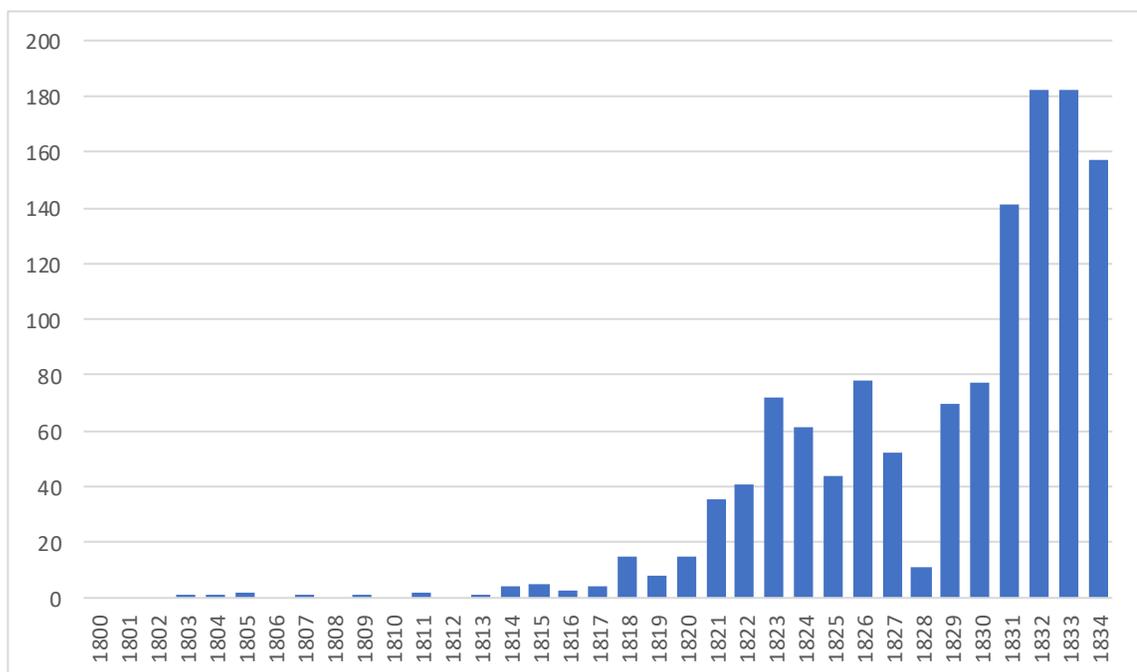


Figure 2.1 Évolution du nombre d'épouses et d'époux d'origine irlandaise, 1800-1834

Source : Registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

2.1.1 1800-1817 : Les débuts modestes

Comme la figure 2.1 l'indique, peu d'immigrants venus d'Irlande se marient avant 1817, année où un petit groupe d'Irlandais se forme pour la première fois à Montréal pour assister à des messes au marché Bonsecours⁴⁵. Durant cette première période, il faut attendre 1803 pour trouver le premier mariage irlandais à la paroisse Notre-Dame de Montréal alors que David Thomas Kennelly, écuyer majeur de Limerick en garnison à Québec, épouse Marguerite Loedel dite de Montréal et fille mineure d'un écuyer aussi en garnison à Québec. Toutefois, la fin des guerres napoléoniennes en 1815 et le dénouement de la guerre de 1812 ouvrent la voie du Canada aux immigrants du Royaume-Uni. D'ailleurs, dès 1814, nous constatons une augmentation d'Irlandais qui se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal. Par ailleurs, sur les 25 Irlandais répertoriés entre 1800 et 1817, nous ne comptons aucune épouse irlandaise, bien que plusieurs femmes aient des noms de famille à consonance anglophone. Par exemple, Sully McGillis mentionne que ses parents résident à Saint-Raphael's dans le Haut-Canada lorsqu'elle épouse l'Irlandais James Fitzgerald en 1805. Somme toute, en ce qui concerne les années entre 1800 et 1817, peu d'Irlandais se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal alors que l'immigration britannique est encore faible.

2.1.2 1818-1830 : Les années de croissance

Ce n'est qu'en 1818 qu'une première épouse irlandaise est recensée. D'ailleurs, les Irlandaises se marient de plus en plus à Montréal entre 1818 et 1830. En prenant à la fois les hommes et les femmes d'origine irlandaise, nous constatons, comme le montre la figure 2.1, un bond important dès 1818 alors que 15 Irlandais se marient à la paroisse

⁴⁵ Selon les travaux de Sherry Olson et Rosalyn Trigger. Les deux se basent sur la source d'un prêtre qui mentionne que des Irlandais catholiques fréquentent, en petit nombre, le marché Bonsecours dès 1817.

Notre-Dame de Montréal. Si une baisse est notée pour 1819 avec seulement huit Irlandais, à partir de 1820, nous remarquons une forte progression qui se poursuit jusqu'en 1823. C'est au cours de l'année 1826 que l'on retrouve le plus d'Irlandais avec 78 tandis que 1828 fait figure à part avec seulement 11 Irlandais qui se marient. Pour les années 1829 et 1830, un total de 147 Irlandais (70 et 77 respectivement) se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal. Comme nous le remarquons et bien qu'il y ait une augmentation claire des mariages irlandais, nous observons tout de même des fluctuations chaque année. Selon Robert J. Grace, le nombre d'immigrants irlandais tend à augmenter lors des périodes de disettes et de famine⁴⁶. L'immigration devient donc un choix lorsque l'une de ces calamités frappe une région. D'ailleurs, dans son ouvrage sur l'immigration irlandaise au début du 19^e siècle, l'historienne Sarah Roddy cite Robert Torrens, un influent économiste irlandais en 1817 :

Until our institutions for extending education, and moral and prudential habits, have had time to give effect to a preventive check upon the number of births, there can be neither relief nor safety, except in emigration⁴⁷.

Pendant ce temps, le gouvernement britannique sanctionne de nouvelles lois concernant l'immigration tout au long de la première moitié du 19^e siècle. Par exemple, en 1816, il impose des restrictions aux bateaux se dirigeant vers les États-Unis. En conséquence, les tarifs doublent, ce qui a pour effet d'accroître le nombre de migrants se dirigeant vers le port de Québec, moins coûteux⁴⁸. Tout de même, selon Robert J. Grace, les immigrants plus pauvres sont moins tentés par l'immigration au cours de

⁴⁶ Robert J. Grace, op.cit., p.51

⁴⁷ Sarah Roddy, op.cit., p.25

⁴⁸ Kerby A. Miller, *Emigrants and Exiles: Ireland and the Irish Exodus to North America*, New York, Oxford University Press, 1985, p.194

cette période⁴⁹. Cependant, plusieurs facteurs jouent un rôle déterminant dans le choix d'émigrer dont le temps de l'année, l'argent nécessaire, la présence de membres de la famille ou d'amis déjà en Amérique, les mauvaises récoltes et les maladies.

Le premier chapitre de l'étude de Grace sur l'immigration irlandaise à Québec nous rappelle que de plus en plus d'Irlandais débarquent dans cette ville, surtout après 1815⁵⁰. Bien que certains arrivent déjà mariés alors que d'autres se rendent ailleurs en Amérique du Nord, il est permis de croire que quelques-uns de ce lot se rendent à Montréal pour se marier. Il faut aussi noter que plusieurs Irlandais peuvent venir à Montréal en ayant d'abord passé par le port de New York ou même celui de Saint John's. En somme, entre les années 1818 et 1830, 579 individus de parents irlandais ou se disant irlandais (322 hommes et 257 femmes) se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal comparativement à seulement 25 hommes pour les années 1800-1817. C'est donc un bond énorme. À cet égard, nous pouvons penser que certains réseaux se créent à Montréal entre les différents couples qui s'y établissent et d'autres personnes-ressources comme des employeurs d'origine irlandaise ou non. De plus, le nombre grandissant de mariages avec au moins un Irlandais laisse présager un effet domino au fil des années. Le petit nombre d'Irlandais qui se marient vers la fin des années 1810 joue certainement en faveur de l'attrait de Montréal.

2.1.3 1831-1834 : Les années exceptionnelles

Alors que la famine et le choléra sévissent en Irlande aux débuts des années 1830, de plus en plus d'Irlandais se rendent au port de Québec⁵¹. Nous remarquons également un bond significatif dans les mariages irlandais à la paroisse Notre-Dame de Montréal

⁴⁹ Robert J. Grace, *Op.cit.*, p.54

⁵⁰ *Ibid* p.41-100

⁵¹ *Ibid* p.57-58

durant ces années. Nous avons vu qu'en 1830, un total de 77 Irlandais se sont mariés à Montréal. L'année suivante montre une hausse gigantesque avec 141 Irlandais, presque le double. Le même nombre d'Irlandais se marient en 1832 et 1833 puisqu'ils sont 182 à le faire pour chacune de ces années tandis que 157 Irlandais se marient en 1834. Au total, entre 1831 et 1834, 662 Irlandais, dont 336 hommes et 326 femmes, s'unissent par les liens du mariage à Montréal. À elles seules, ces quatre années dépassent le nombre total d'époux irlandais entre 1800 et 1830.

Les mariages relativement rapides de ces nouveaux arrivants peuvent-ils s'expliquer par le fait qu'ils désirent s'unir pour mieux affronter leur nouvelle vie à Montréal alors que les conditions s'avèrent bien différentes de ce qu'ils ont connu en Irlande⁵²? Le fait de contracter un mariage permet d'avoir un confident qui comprend les difficultés de l'autre, de créer une unité d'entraide et de solidarité, mais il offre aussi la chance d'avoir un partenaire affectif en toute légitimité. Pour certains, le mariage agit davantage en ce sens que comme un moyen de s'enraciner en un lieu. Rester célibataire n'est pas sans risque, puisque le vagabondage à Montréal, phénomène étudié par Mary Anne Poutanen⁵³, concerne souvent des hommes et des femmes célibataires d'origine irlandaise. Les gens non mariés ou séparés de leurs maris ou de leurs femmes subissent toutes sortes de préjugés. Le cas de Mary Kelly, soulevé par Poutanen, est éclairant. Le *Montreal Herald* souligne davantage le fait que Mary Kelly, lorsqu'elle décède en 1821,

⁵²Merna Forster retrace quelques lettres d'immigrants à Montréal dans son mémoire de maîtrise. Plusieurs mentionnent les conditions sanitaires pas toujours saines et un mode de vie « montréalais » dans lequel les coutumes sont différentes. Par exemple, la nourriture semble être un enjeu alors que les Canadiens français mangent différemment des Européens. Voir: Forster, Merna M., *Through the eyes of the immigrant: An Analysis of Diaries and Letters of Immigrants arriving at Grosse-Île and the port of Quebec, 1832-42*, M.A Université Laval, 1991, p.102-128

⁵³ Entre 1810 et 1842, pas moins de 2528 cas de vagabondage sont répertoriés à Montréal chez les femmes tandis que 1369 incidents ont été recensés chez les hommes. La morale religieuse a un grand rôle à joué dans cette régulation. De nombreux cas sont notés par l'historienne. Par exemple, des policiers donnent des contraventions aux gens qui jouent dans des lieux publics à défaut d'assister à la messe au tout début du 19^e siècle. Voir Mary Anne Poutanen, *Regulating Public Space in Early Nineteenth-Century Montreal: Vagrancy Laws and Gender in a Colonial Context*, *Histoire sociale*, p.35-58

vit avec un autre homme que son mari, alors que celui-ci est en prison. Le journal écrit ensuite qu'elle était pauvre et sans logis⁵⁴. Pareillement, l'exemple d'Elizabeth Thompson, itinérante, qui n'a pas droit à des funérailles chrétiennes, confirme son exclusion de la société même après sa mort en 1842⁵⁵. Toutefois, en l'absence d'un travail stable, plusieurs hommes et femmes acceptent des petits boulots pour survivre. Pour certains Irlandais, le mariage rapide dès leur arrivée à Montréal se présente alors comme une des manières, avec le travail par exemple, de pouvoir s'intégrer à la majorité, car il permet d'adhérer aux préceptes de la moralité propagés par les dirigeants économiques et religieux. Nous reviendrons sur le rôle du travail dans la rétention des Irlandais à Montréal dans le chapitre trois. Si ce type d'union existe, axé sur l'aspect économique ou fonctionnel, nous convenons également qu'un autre genre de mariage se répand. En effet, le mariage affectif prend de l'ampleur tout au long du 19^e siècle⁵⁶. Ce type d'union repose sur une certaine égalité entre les époux et les épouses et atténue les rigueurs d'un modèle plus patriarcal. Il n'est donc pas exclu que certains individus quittent l'Irlande afin de se marier à Montréal en quête d'un mariage où les contraintes dictées par les dirigeants religieux sont légèrement moins strictes. Toutefois, nous ne pouvons confronter cette hypothèse puisque les registres paroissiaux ne permettent pas de rendre compte des motifs derrière ces mariages.

En somme, nous observons que davantage d'Irlandais se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal entre les années 1800 et 1834. Bien que le nombre de mariages impliquant au moins un Irlandais fluctue d'une année à l'autre, il demeure que la somme de ces mariages au cours de ces années est impressionnante. Nous avons aussi

⁵⁴ Mary Anne Poutanen, *Regulating Public Space in Early Nineteenth-Century Montreal: Vagrancy Laws and Gender in a Colonial Context*, *Histoire sociale*, vol.35, no 69, 2002, p.46

⁵⁵ *Ibid* p.57

⁵⁶ Rebecca L. Davis, « "Not Marriage at All, but Simple Harlotry": The Companionate Marriage Controversy », *Journal of American History*, 94, 4 (2008): p.1141

vu que davantage d'Irlandais débarquent au port de Québec et que cela se répercute certainement dans les mariages à Montréal même si nous savons qu'ils peuvent provenir d'une autre porte d'entrée. Ces 1266 individus d'origine irlandaise choisissent la paroisse Notre-Dame de Montréal pour se marier. Ce geste s'inscrit dans leurs parcours de vie. Certains continuent leurs périples en Amérique tandis que d'autres retournent possiblement en Irlande. Nous verrons aussi dans le chapitre trois que quelques couples demeurent à Montréal et fondent de grosses familles. Pour l'instant, nous nous attarderons à mieux connaître la population irlandaise à l'aide des informations contenues dans les registres paroissiaux.

2.2 Origine géographique des époux irlandais

Le lieu d'origine exact des immigrants irlandais à Montréal lors des trois premières décennies du 19^e siècle n'est pas bien connu puisque les sources de cette époque ne précisent pas toujours cette information⁵⁷. Alors que l'immigration des Irlandais protestants, principalement ceux d'Ulster, semble dominer à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle, la fin des Guerres napoléoniennes en 1815 accentue la diversité des émigrants vers l'Amérique⁵⁸. Encouragés par le gouvernement britannique et par des récits de voyage, plusieurs Irlandais sont tentés par l'émigration. La provenance des immigrants irlandais s'ajuste donc selon le lieu des bouleversements en question. Par exemple, Grace évalue, lors de l'année 1822, première hausse remarquable d'immigrants irlandais, qu'environ 7000 Irlandais, principalement en provenance des ports de Belfast et Dublin, sont débarqués dans la ville de Québec tandis que Newry, Cork et Derry ne sont pas loin derrière⁵⁹. Selon lui, une famine dans la province de Munster expliquerait

⁵⁷ Les listes de la provenance des bateaux en direction du port de Québec n'indiquent pas le lieu de résidence de chacun des passagers, nous avons seulement le port d'embarquement de ceux-ci. Voir l'étude de Robert J. Grace et celle de Lucille H. Campey, *Ontario and Quebec's Irish Pioneers, Farmers, Labourers, and Lumberjacks*, Toronto, Dundurn, 2018, 412 p.

⁵⁸ Cecil J. Houston et William J. Smyth, op.cit., p.14 et Jane Errington, op.cit., p.15

⁵⁹ Robert John Grace, op.cit., 347 p.

cette augmentation bien que nous n'avons pas l'origine exacte de chaque immigrant irlandais débarqué à Québec pour cette année-là.

Les registres paroissiaux permettent de retracer les comtés d'origine d'une partie de cette population irlandaise ayant d'abord choisi de quitter leur pays puis de se marier dans la ville de Montréal. Mais de quelle partie de l'Irlande viennent-ils plus précisément ? Peut-on déceler certaines tendances ? Comme ils se marient dans une paroisse catholique, est-ce que les époux et les épouses proviennent tous de régions fortement composées de catholiques ? En ce qui concerne le Canada, nous savons a priori qu'au 19^e siècle les Irlandais catholiques se rendent davantage au Bas-Canada et dans les Maritimes que vers le Haut-Canada. Toutefois, nous retrouvons des catholiques et des protestants parmi toutes ces régions. Pour tenter de répondre à ces interrogations, nous nous appuyerons sur les registres paroissiaux qui nous aident à mieux cerner l'origine de 1223 individus ayant déclaré que leurs parents résident dans un comté irlandais entre 1800 et 1834 lors de leur mariage respectif.

2.2.1 Vue d'ensemble de l'origine géographique

Pour 1223 des 1266 Irlandais et Irlandaises de notre corpus, nous avons pu retrouver leur comté ou, dans quelques rares cas, leur province d'origine. C'est dire que nous n'avons pas le lieu exact de leur résidence en Irlande. En effet, le prêtre prend en note l'origine des époux et des épouses en inscrivant le comté irlandais, ce qui constitue tout de même un territoire assez large. C'est sans doute que le prêtre cherche surtout à justifier que les époux et les épouses viennent d'un lieu trop éloigné pour pouvoir y faire publier les bans de mariage.

D'abord, voyons le portrait d'ensemble de l'origine géographique des Irlandais se mariant à la paroisse Notre-Dame de Montréal entre 1800 et 1834. Les comtés

mentionnés au prêtre lors des mariages se situent parmi les quatre provinces d'Irlande soit l'Ulster, le Leinster, le Munster et le Connacht. Seule la première de ces provinces est fortement protestante tandis que les trois autres sont majoritairement ou très largement catholiques. Nous avons pris en note chaque comté pour ensuite les regrouper selon leur province respective. Bien que nous remarquions une grande diversité parmi les comtés cités, ce sont ceux des provinces d'Ulster et de Leinster qui reviennent davantage.

2.2.2 Province d'origine

Comme le montre la figure 2.2, les Irlandais originaires de la province d'Ulster se marient en plus grand nombre à la paroisse Notre-Dame de Montréal avec 419 mentions. Ainsi, 34% des Irlandais qui déclarent un comté proviennent de l'Ulster. Ce qui concorde avec les statistiques compilées par les historiens, car au début du 19^e siècle, ce sont les immigrants d'Ulster qui quittent davantage vers l'Amérique bien que des Irlandais d'autres provinces emboîtent le pas. La province de Leinster, tout juste au sud de l'Ulster n'est pas loin derrière avec 409 personnes pour un total de 33% des époux et des épouses. Enfin, pour la province de Munster, ce sont 264 Irlandais qui déclarent provenir de l'un de ses comtés lors de leurs mariages (22%) alors que 131 affirment venir de la province de Connacht (11%). En ce qui concerne la province de l'Ulster, majoritairement protestante, il est probable que les catholiques, tout de même présents dans certains comtés, émigrent également, pour différentes raisons. Du côté du Leinster, la province est surtout catholique bien que bon nombre d'Irlandais protestants y habitent également, particulièrement dans une ville comme Dublin. À première vue, nous devons présumer que, dans l'ensemble, les Irlandais qui se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal sont catholiques. En effet, nous avons montré qu'ils proviennent de provinces irlandaises majoritairement catholiques. Or, il est intéressant de constater que les mariés proviennent aussi, en grand nombre, d'une province fortement protestante comme l'Ulster.

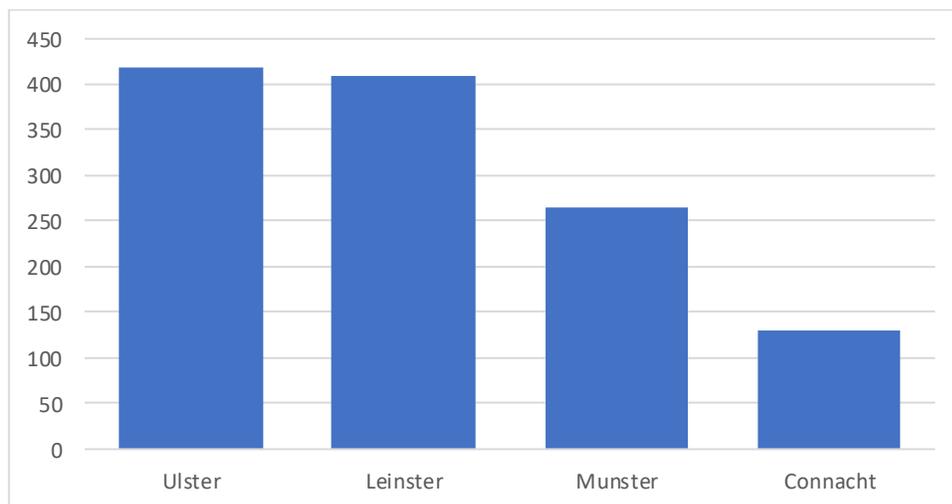


Figure 2.2 Province d'origine des époux et des épouses irlandais entre 1800 et 1834

Source : Registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

2.2.3 Évolution du nombre d'époux par province

Si nous nous attardons à l'évolution du nombre d'époux par province au cours des années, nous remarquons que les époux et les épouses de l'Ulster sont plus nombreux à se marier à Montréal durant les années 1820 alors que, globalement, le Leinster se démarque davantage au début de la décennie suivante. Au total, pour les années 1818-1830, 38% des époux et épouses irlandais proviennent de la province de l'Ulster tandis que 35% sont de Leinster. Ensuite, le pourcentage diminue légèrement pour ces deux provinces entre 1831 et 1834 tandis qu'il augmente du côté du Munster et du Connacht, les deux provinces les plus catholiques. En ce qui concerne les époux et les épouses de Munster, nous décelons une infime augmentation (de 21% à 22%) entre 1831 et 1834 alors qu'une montée significative des époux et des épouses de Connacht (de 5% à 16%) est remarquée. La région du Connacht est donc celle qui se démarque le plus dans les dernières années. En somme, nous observons que les époux et les épouses des trois provinces fortement catholiques se marient davantage à Montréal que ceux en provenance de l'Ulster où les protestants sont majoritaires hormis pour 1820 et 1821.

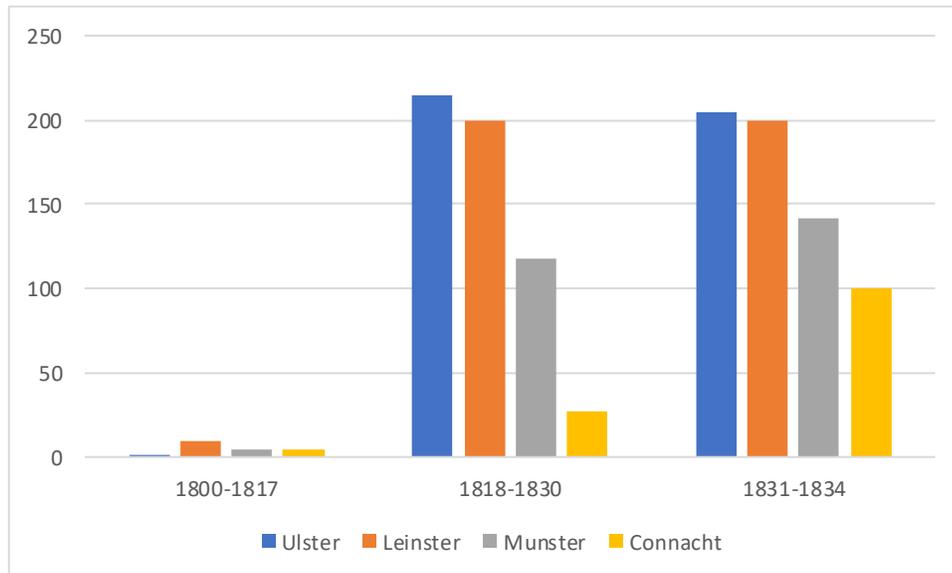


Figure 2.3 Nombre d'épouse et d'époux par province selon les périodes

Source : Registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

2.2.4 Bilan du nombre d'époux par comté

Si on examine les comtés notés par le prêtre, les mariés proviennent de 31 comtés irlandais différents. Plus précisément, ce sont 9 comtés pour Ulster, 11 pour Leinster, 6 pour Munster et 5 pour Connacht. Le tableau 2.1 montre les 10 comtés les plus mentionnés entre les années 1800 et 1834, époux et épouses confondus. Comme nous l'observons, le comté de Cavan est de loin en tête. Ensuite, les comtés de Tipperary, Cork, Longford et Antrim suivent.

Tableau 2.1 Les 10 comtés les plus cités parmi les époux et les épouses irlandais
(1800-1834)

Comtés	Nombre de mentions
Cavan (Ulster)	117
Tipperary (Munster)	87
Cork (Munster)	74
Longford (Leinster)	73
Antrim (Ulster)	71
Wexford (Leinster)	64
King's (Leinster)	63
Sligo (Connacht)	55
Limerick (Munster)	55
Kilkenny (Leinster)	53

Source : Registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

Quelques constats s'imposent lorsque nous nous attardons à la progression du nombre d'époux et d'épouses irlandais en provenance de chaque comté selon les années. Certains comtés mentionnés lors des mariages par les époux et les épouses affichent une légère progression au fil des années. C'est le cas de Cavan dans la province de l'Ulster. Bien qu'il soit déjà mentionné 51 fois entre 1818 et 1830 (9% de tous les comtés), il est cité 66 fois (10%) entre les années 1831 et 1834. Bien que moins mentionné que Cavan, le comté de Tyrone suit la même tendance. Celui-ci est de plus en plus cité au fil des années, avec 19 mentions entre 1818 et 1830 (3%) et 31 fois entre

1831 et 1834 (5%). Toutefois, nous pouvons affirmer que ces deux comtés masquent une légère stagnation, voire une diminution, du nombre d'époux et d'épouses en provenance de la province de l'Ulster. D'ailleurs, les comtés d'Antrim et de Monaghan connaissent une diminution semblable. Tout compte fait, certains comtés de l'Ulster demeurent mentionnés à plusieurs reprises au cours des années 1831 et 1834 (Cavan, Tyrone, mais aussi Armagh) tandis que d'autres le sont moins (Antrim et Monaghan).

En ce qui concerne la province de Leinster, nous remarquons une grande diversité parmi les comtés. Par exemple, les comtés de Longford, Wexford, King's et Kilkenny sont tous cités plus de 50 fois chacun entre 1800 et 1834. Nous remarquons aussi que le nombre d'épouses et d'époux d'un comté donné augmente selon les périodes tandis que, pour d'autres, le nombre diminue. Par exemple, le comté de Wexford a beaucoup plus de mentions entre 1818 et 1830 qu'entre 1831 et 1834. En revanche, le nombre d'épouses et d'époux en provenance de Longford augmente durant la période 1831-1834. De plus, le comté de Dublin stagne jusqu'en 1834 avec seulement 18 mentions. Les comtés de Queen's et Kildare ont également plusieurs mentions. Évidemment, la province de Leinster possède 11 comtés, il est donc normal d'observer une grande diversité.

Pour la province de Munster, le comté de Tipperary se démarque. Il est cité 51 fois entre 1818 et 1830, mais diminue à 35 mentions entre 1831 et 1834. En ce qui concerne les 5 comtés de la province de Connacht, seul celui de Sligo se distingue avec 14 mentions entre 1818 et 1830 et 41 mentions entre 1831 et 1834. Bien que nous retrouvions des comtés majoritairement catholiques parmi les plus mentionnés, ce qui est normal étant donné que les époux et les épouses se marient dans une paroisse de confession catholique, nous observons tout de même plusieurs comtés de régions protestantes dont, le plus cité, celui de Cavan dans l'Ulster.

2.3 Statut socio-économique des Irlandais mariés à Montréal

Selon Houston, Smyth, Errington et Elliott, les premiers immigrants irlandais au début du 19^e siècle, possèdent un certain montant d'argent favorisant leurs départs vers l'Amérique⁶⁰. Houston et Smyth en viennent à cette déduction par le fait que les immigrants ne peuvent compter encore sur le support de leurs pairs une fois en Amérique, comportement que les premiers adoptent lors de l'arrivée des suivants. D'ailleurs, les historiens commentent les remarques d'A.C. Buchanan:

The Irish emigrants in the 1820's were adjudged by A.C. Buchanan (James Buchanan's brother), emigration agent in Quebec, to be generally of a superior description, from the north of Ireland, from Tyrone and Fermanagh; they were men generally possessing a little property, and in anything but a distressed state⁶¹.

Jane Errington mentionne également que « 90 percent of British and Irish emigrants paid their own way, and it was difficult enough to save or cobble together the funds to cover the cost of a single transatlantic crossing, let alone a return »⁶².

Les « pionniers » devaient donc posséder un minimum de capital pour payer les tarifs de la traversée en plus de devoir subvenir à leurs besoins une fois arrivés en Amérique. Ils peuvent aussi, quelques fois, recevoir de l'aide d'agents d'immigration ou

⁶⁰Cecil J. Houston et William J. Smyth, *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links and Letters*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p.43 et Jane Errington, *Emigrant Worlds and Transatlantic Communities, Migration to Upper Canada in the First Half of the Nineteenth Century*, Montreal et Kingston, McGill Queen's University Press, 2007, p.23

⁶¹Cecil J. Houston et William J. Smyth, *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links and Letters*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p.51

⁶² Jane Errington, *Emigrant Worlds and Transatlantic Communities, Migration to Upper Canada in the First Half of the Nineteenth Century*, Montreal et Kingston, McGill Queen's University Press, 2007, p.24

d'associations. Encore faut-il préciser que ces interventions demeurent au stade embryonnaire au cours des années 1820 et que le gouvernement anglais ne subventionne pas directement les immigrants⁶³. D'ailleurs, le gouvernement anglais semble davantage préoccupé par la défense du territoire anglais au Canada que du sort réservé aux immigrants une fois arrivés en Amérique. Par exemple, le consul britannique à New York, James Buchanan, le frère d'A.C., aide des centaines de migrants irlandais à gagner le Haut-Canada entre 1817 et 1820 pour consolider la présence britannique⁶⁴. Quoi qu'il en soit, Buchanan note quelques informations, dont la profession des Irlandais. Ces derniers sont majoritairement agriculteurs et journaliers.

Cependant, plus les années passent et plus les journaliers gagnent les villes canadiennes⁶⁵. Si Houston et Smyth notent que des gens mieux nantis gagnent le continent américain en plus grand nombre au début des années 1820, il n'en demeure pas moins que les journaliers et les gens plus pauvres se rendent davantage en Amérique à mesure que les années avancent. Au cours des années 1830, plusieurs gens influents auprès du gouvernement britannique proposent même d'admettre davantage d'immigrants démunis au Canada afin de soulager le surplus de population pauvre au Royaume-Uni, surtout en Irlande, en plus d'encourager le peuplement des terres canadiennes à des prix abordables⁶⁶.

2.3.1 Les époux

⁶³ Rainer Baehre, «Pauper Emigration to Upper Canada in the 1830's», *Histoire Sociale, Social History*, Vol 14, numéro 28, novembre 1981, p.340

⁶⁴ Cecil J. Houston et William J. Smyth, *op.cit.*, p.48

⁶⁵ *Ibid.*, p.57

⁶⁶ Rainer Baehre, «Pauper Emigration to Upper Canada in the 1830's», *Histoire Sociale, Social History*, Vol 14, numéro 28, novembre 1981, p.339-367

Nous avons décelé ce phénomène chez les Irlandais mariés dans la paroisse Notre-Dame de Montréal. Nous avons pu analyser l'activité socioprofessionnelle des hommes, car elles sont pratiquement toujours mentionnées dans le registre de mariage par le prêtre jusqu'en 1829. Pour les années 1830 à 1834, mis à part quelques exceptions, aucune activité socioprofessionnelle n'est inscrite à côté du nom de l'époux. En revanche, le prêtre note celle du père de l'époux. Nous reviendrons sur ce point. En ce qui concerne les professions ou les métiers des époux entre 1800 et 1829, nous les avons regroupés selon la classification de Jean-Claude Robert, Paul-André Linteau et Jean-Paul Bernard⁶⁷. Les journaliers sont de loin majoritaires parmi les époux irlandais, ce qui s'explique, en partie, par le besoin de main-d'œuvre, notamment sur les chantiers, à Montréal en 1825. Si nous retrouvons seulement un journalier parmi les époux irlandais entre 1800 et 1817, nous en observons 121 entre les années 1818 et 1830. En fait, le nombre de journaliers fluctue grandement selon les années comme le montrent les courbes de la figure 2.5. D'abord, sur les 326 époux irlandais ayant déclaré une profession⁶⁸, 128 sont journaliers (39%). Les métiers liés à la fabrication⁶⁹ (64) arrivent en deuxième position. Les tailleurs sont les mieux représentés parmi ce secteur d'activité. Selon Robert, Linteau et Bernard, le secteur de la fabrication est le deuxième en importance à Montréal en 1825. Puis, le secteur de l'agriculture⁷⁰ (63) se démarque parmi les époux irlandais tandis que le commerce (16) n'est pas très bien représenté au

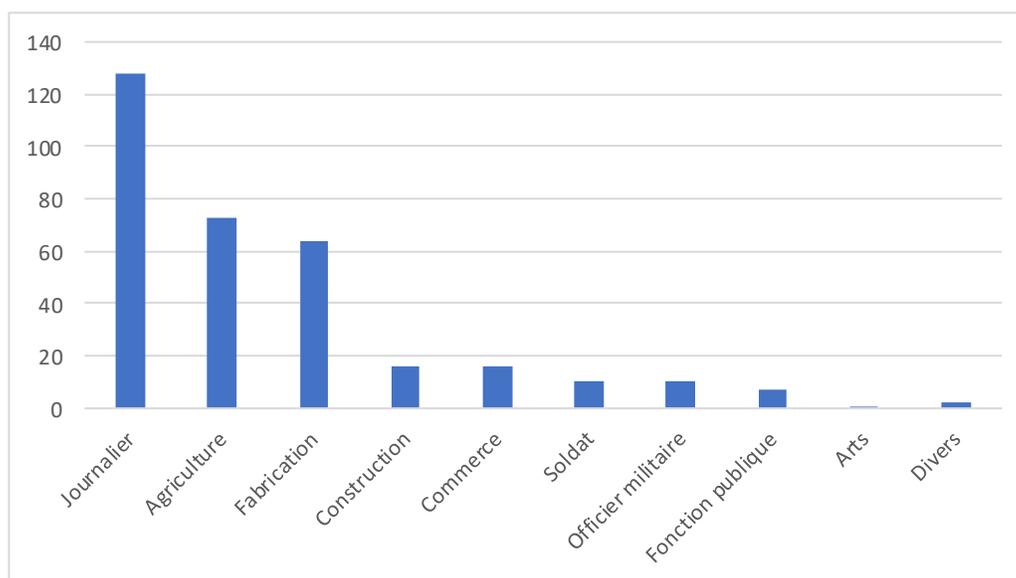
⁶⁷ BERNARD, Jean-Paul, Paul-André LINTEAU et Jean-Claude ROBERT, « La structure professionnelle de Montréal en 1825 », Institut d'histoire de l'Amérique française, Volume 30, numéro 3, décembre 1976, p.383-415

⁶⁸ Sur toutes les activités socioprofessionnelles recensées entre 1800 et 1829 et une dizaine entre 1830 et 1834.

⁶⁹ Plus spécifiquement, dans ce groupe, nous retrouvons 17 tailleurs, 11 tonneliers, 12 cordonniers, 6 forgerons, 3 bouchers, 2 tisserands, 2 scieurs de long, 2 sa vonniers, 2 plafonneurs, 1 sellier, 1 boulanger, 1 chandelier, 1 meublier, 1 charron, 1 couturier et 1 tourneur.

⁷⁰ Nous retrouvons 30 cultivateurs, 15 laboureurs, 13 fermiers et 5 jardiniers.

sein des époux irlandais⁷¹. Toutefois, il est intéressant de constater que ce ne sont pas tous des journaliers, activité socioprofessionnelle souvent accolée aux Irlandais durant ces années. Ils ont d'autres professions ou métiers, du moins, à la lumière des informations livrées par les registres paroissiaux. Puis, vers la fin de l'année 1829, l'information quant à la désignation socioprofessionnelle des époux cesse, vraisemblablement en raison d'un changement parmi les prêtres officiants ou de nouvelles pratiques dans la tenue des registres, car, à partir de cette date, la profession ou le métier des pères des époux est donnée. En résulte une prépondérance du terme « fermier » malgré la présence de quelques journaliers. Les gens de métiers et les commerçants sont plutôt rares pour ces années. Ainsi, il est clair que les époux irlandais qui se marient entre 1830 et 1834 proviennent de zones rurales puisque le prêtre note, dans la majorité des cas, que leurs pères sont fermiers. Les graphiques suivants illustrent seulement les données pour les années 1800-1829 afin d'avoir une meilleure vue d'ensemble et puisque seulement 25 activités socioprofessionnelles ont été notées pour les époux entre 1830 et 1834.



⁷¹ Nous avons recensé 8 marchands, 3 commis, 1 colporteur, 1 épicier, 1 revendeur, 1 voyageur et 1 pourvoyeur.

Figure 2.4 Activité socioprofessionnelle des époux irlandais au moment du mariage (1800-1829)

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

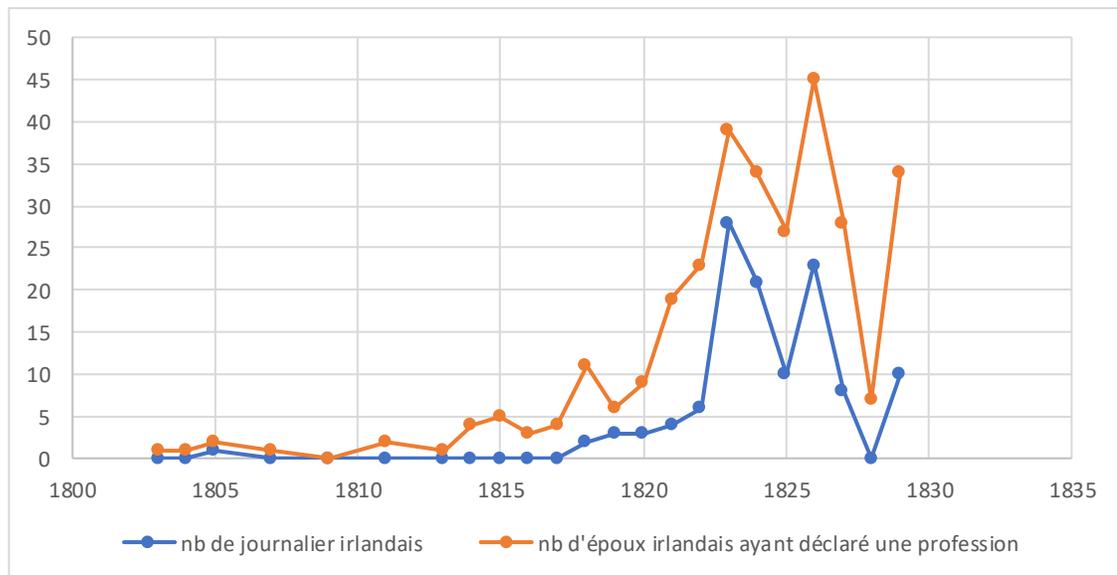


Figure 2.5 Nombre d'époux journaliers par rapport à ceux qui déclarent un métier ou une profession (1800-1829)

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

2.3.2 Les pères des épouses

En ce qui concerne les épouses, nous n'avons trouvé aucune mention d'une profession ou d'un métier pour l'ensemble des années 1800-1834. Cependant, le prêtre prend soin de noter l'activité socioprofessionnelle du père de l'épouse. Celle-ci est toujours notée, sauf quelques exceptions, jusqu'en 1834. Afin de mieux établir des comparaisons avec l'activité socioprofessionnelle des époux, nous avons d'abord choisi d'analyser celles des pères des épouses jusqu'en 1829. Ensuite, entre 1830 et 1834, la majorité des pères des épouses sont également fermiers à l'instar des pères des époux pour ces mêmes années. En somme, bien que plusieurs soient journaliers, les pères des épouses sont

plus enclins à travailler dans le domaine de l'agriculture. Néanmoins, nous remarquons que certains sont dans le domaine de la fabrication et de la construction. En revanche, seulement sept pères sont dans le secteur du commerce.

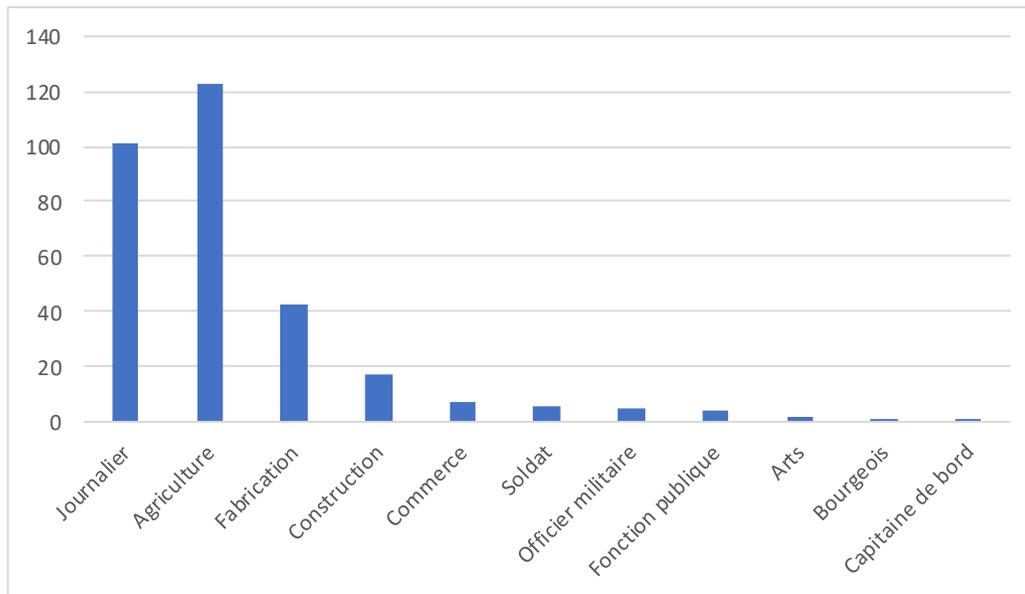


Figure 2.6 Activité socioprofessionnelle des pères des épouses entre 1800 et 1829

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

2.3.3 Niveau d'alphabétisation

Nous avons aussi pu mesurer le taux de signature des époux et des épouses. Comme le souligne l'historien Michel Verrette dans son étude sur l'alphabétisation de la ville de Québec, les registres de mariages s'avèrent une des sources les plus complètes en vue d'évaluer le niveau d'alphabétisation des populations catholiques⁷². Dans notre cas, nous avons pu évaluer le nombre de signatures de chacun des époux et des épouses sauf pour deux. Dans chacun des cas, nous vérifions si l'époux et l'épouse ont bel et bien inscrit leurs signatures malgré l'ajout du prêtre des mentions suivantes : « les deux ont déclaré ne savoir signer », « seul l'époux a su signer », « seule l'épouse a su signer », « les deux ont signé ». Tout compte fait, 65% des époux savent signer tandis que seulement 23% des épouses signent à la fin de l'acte de mariage. La différence est donc énorme entre les hommes et les femmes. À titre de comparaison, le clivage est moins important entre les hommes et les femmes à Québec entre 1800 et 1839, selon l'étude de Verrette sur les époux et les épouses de la ville de Québec⁷³. En effet, 48,6% des hommes mariés à Québec, sans égard à l'origine ethnique, signent leurs noms à la fin du registre de mariage alors que 33,3% des femmes font de même⁷⁴. Du côté des anglophones, l'historien note qu'ils sont plus alphabétisés (53,9%) que les francophones (31,9%). Les anglophones de Québec se rapprochent donc des Irlandais de Montréal. Plus encore, les résultats de l'étude de Verrette révèlent un aspect intéressant en lien avec notre recherche. Pour la population de Québec, ce sont les anglo-protestants qui ont le plus haut taux d'alphabétisation avec un total de 66%. Ce pourcentage se rapproche de notre total de 65% des époux de notre corpus. Toutefois, seulement 48% des anglo-catholiques savent signer⁷⁵. Dans notre cas, nous ne pouvons deviner si, parmi les époux et les épouses irlandais mariés à Montréal, certains sont de confession protestante. Toutefois, la grande proportion d'Irlandais en provenance d'Ulster et le haut taux d'alphabétisation nous amènent à réfléchir sur la possibilité que les catholiques en région protestante soient plus éduqués que la moyenne ou que certains soient bel et bien protestants.

La progression du taux d'alphabétisation au fil des années apporte un nouvel éclairage⁷⁶. Dans un premier temps, nous remarquons une diminution de la capacité des hommes à signer. Par exemple, 84% des époux irlandais entre 1800 et 1817 sont en mesure de signer leurs noms tandis que pour l'année 1834, ils sont seulement 61% à le faire. Il atteint même un creux de 52% en 1833. L'arrivée de plusieurs immigrants journaliers, moins fortunés, qui travaillent sur les chantiers peut possiblement expliquer cette baisse. Le taux de signature des épouses tend à diminuer également. Bien qu'il commence à 40% entre les années 1800 et 1817, il tombe à 33% en 1834. Il atteint même 10% en 1821. Ces données concordent avec les résultats de Michel Verrette pour la population anglophone de Québec. En effet, il remarque une baisse du taux d'alphabétisation dès les années 1820 et qui se poursuit même au-delà des années 1830⁷⁷. Ces informations s'ajoutent aux observations des historiens quant à l'augmentation des gens plus pauvres ou moins éduqués qui prennent le chemin vers le Bas-Canada au cours des années 1820 et surtout 1830.

Tableau 2.2 Taux de signature des époux et des épouses irlandais entre 1800 et 1834.

	Oui	Non	Total	% sachant signer
Signature des époux	509	273	782 ⁷⁸	65
Signature des épouses	179	603	782	23

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

⁷⁶ Voir annexe A et B.

⁷⁷ Michel Verrette, « L'alphabétisation de la population de la ville de Québec de 1750 à 1849 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 39, numéro 1, été 1985, p.72

⁷⁸ Nous n'étions pas en mesure, pour un acte de mariage, de lire si l'époux et l'épouse ont signé ou non. Nous arrivons donc au total de 782 et non 783.

2.4 Les unions

Jusqu'ici, nous avons étudié les immigrants irlandais mariés à Montréal comme un groupe spécifique. Le mariage qu'ils célèbrent à la paroisse Notre-Dame de Montréal mérite également d'être étudié. Dans cette partie, nous porterons donc les projecteurs sur leur union, geste important dans la vie de ces femmes et de ces hommes, car elle signifie le fondement d'une nouvelle famille qui aura sa propre destinée. À partir de ce moment, les Irlandais ne sont plus entièrement des immigrants, car ils tentent, en quelque sorte, de s'établir et de fonder une famille. Cet engagement, contracté dans la plus grande paroisse catholique de la colonie, concerne 783 unions avec au moins un Irlandais entre 1800 et 1834. Quel genre de couple le prêtre de Montréal unit-il plus précisément ? Est-ce que les Irlandais se marient surtout avec d'autres Irlandais ou est-ce qu'ils épousent des Britanniques ou des Canadiens français ? Peut-on déceler des stratégies matrimoniales au fil des unions impliquant ces immigrantes et immigrants irlandais ?

2.4.1 Endogamie nationale et unions mixtes

Entre 1800 et 1834, sur les 783 unions dénombrées, 483 couples sont formés d'époux tous deux originaires d'Irlande, ce qui représente un taux d'endogamie nationale de 62%. Les épouses irlandaises, moins nombreuses que les époux irlandais, ont plus tendance à prendre un mari de la même origine (483/582, soit 83% des cas, comparativement à environ 70% pour leur homologue masculin). Pour les unions formées d'un seul conjoint irlandais (300), l'origine de l'épouse ou de l'époux non irlandais n'est pas mentionnée par le prêtre dans la majorité des cas. En effet, ce dernier rédige alors qu'ils sont simplement des résidents de Montréal (46 époux et 120 épouses) sans mentionner leur origine. Toutefois, dans quelques cas, nous retrouvons 11 hommes qui sont dits d'origine anglaise, quatre d'origine écossaise ainsi qu'un

Portugais d'origine. Du côté des mariées irlandaises, les informations sont plus rares, mais elles vont dans le même sens : cinq épouses sont originaires d'Angleterre alors que quatre viennent d'Écosse. D'ailleurs, quelques époux non irlandais proviennent des colonies d'Amérique du Nord britannique (14 sont du Bas-Canada et quatre du Haut-Canada) et un vient des États-Unis sans que nous sachions s'ils étaient d'immigration récente ou plus ancienne. Beaucoup plus de conjointes non irlandaises sont dites originaires du Haut-Canada (24) et 23 du Bas-Canada, tandis que deux affirment venir des États-Unis⁷⁹. Tout compte fait, nous recensons davantage d'époux irlandais (684) que d'épouses irlandaises (582). De ce fait, les conjointes non irlandaises (201) sont plus nombreuses que les époux non irlandais (99). Par ailleurs, il importe de souligner que 24 épouses non irlandaises portent des noms à consonance française (du Bas-Canada ou d'un lieu inconnu). Du côté des maris non irlandais, le phénomène est encore plus rare puisque seulement trois époux portent des noms à consonance française. Dès lors, nous remarquons très peu de couples mixtes entre Irlandais, particulièrement pour les femmes originaires d'Irlande, et Canadiens français. L'importance de ces unions mixtes est cependant observée plus tard au 19^e siècle, surtout après la Grande Famine. En somme, nous constatons que près de deux mariages sur trois concernent deux Irlandais alors qu'un tiers des unions impliquent un époux irlandais seulement. En fait, dans la majorité des unions mixtes, l'époux non irlandais est visiblement d'origine irlandaise par son nom de famille⁸⁰. C'est dire combien le phénomène de l'endogamie nationale ou ethnoculturelle est important à Montréal durant le premier tiers du 19^e siècle⁸¹.

⁷⁹ Notons que, pour 19 hommes et 22 femmes mariés à des Irlandais, nous ne possédons pas l'information à ce sujet.

⁸⁰ Par exemple, des Kavanagh, Murphy, Kelly, Carroll. Il se peut que certains soient d'origine anglaise ou écossaise ou être d'origine irlandaise, mais provenir de familles établies depuis longtemps en Amérique du Nord ou même dans les Caraïbes.

⁸¹ Un phénomène également observable chez les Irlandais protestants d'Ulster qui s'établissent dans les Cantons-de-l'Est entre 1814 et 1850. Voir Kathleen Ruth Simonton, *Downhome from Ulster: Ulster Irish Immigration to the Eastern Townships of Quebec and the Development of Irish Ethnic Identity, 1814-1850*, These de PHD (histoire), Santa Cruz, University of California, 2005, p.5

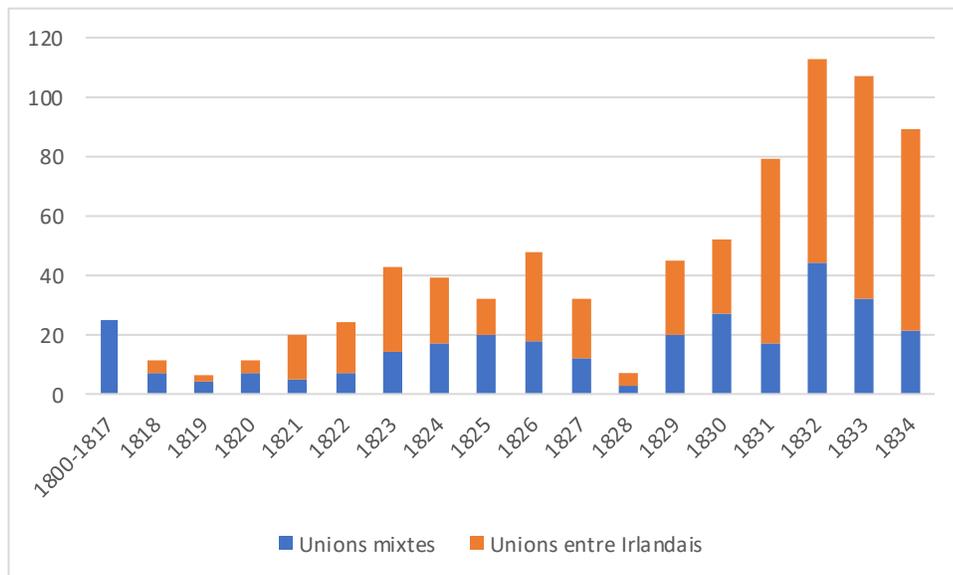


Figure 2.7 — Unions entre Irlandais et unions mixtes, 1800-1834

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

Nous devons mentionner que le prêtre rédige aussi le lieu de résidence de chacun des mariés. Ainsi, nous disposons de deux informations distinctes, soit l'origine géographique et le lieu de résidence. La très grande majorité des épouses et des époux des 783 unions sont dits résidents de la paroisse Notre-Dame de Montréal au moment du mariage. En fait, sur les 1566 épouses et époux (formant les 783 unions donc à la fois les Irlandais et les non Irlandais), 76 affirment ne pas habiter la paroisse Notre-Dame de Montréal au moment du mariage. Puis, si nous prenons seulement les 1266 Irlandais, 53 sont dits d'une autre paroisse. Sur ces 53 Irlandais, quatre femmes déclarent résider dans une autre paroisse que Montréal, alors que 49 hommes sont dans la même situation. En ce qui concerne le Bas-Canada, Hinchinbrooke arrive en tête des lieux les plus mentionnés par les époux, suivi de Sainte-Scholastique et de Saint-Athanase. De plus, nous avons retrouvé de nombreux lieux dans le Haut-Canada

(Bytown, Hawkesbury, Belleville, etc.) et certains aux États-Unis (Jamestown, Johnstown et New York). Nous avons également recensé un soldat et un caporal en garnison à Montréal tandis qu'un écuyer déclare être en garnison à Québec. Ainsi, les hommes résidant à l'extérieur de la paroisse ont probablement invité leur épouse, irlandaise ou non, à s'établir dans leur localité, ce qui peut expliquer le départ rapide de certains couples après le mariage.

2.4.2 Caractéristiques démographiques

La majorité des épouses et des époux irlandais sont célibataires lors du mariage. Du côté des conjoints irlandais, nous retrouvons 94% de célibataires et pour les épouses nous en comptabilisons 93%. Nous avons dénombré 88 veufs dont 42 sont Irlandais. Sur les 42 veufs irlandais, 12 vont épouser une veuve irlandaise tandis que les 22 autres vont se marier avec une célibataire irlandaise. Ils se remarient donc majoritairement avec une femme irlandaise. Par ailleurs, les premiers Irlandais à déclarer au prêtre qu'ils sont veufs le font seulement en 1826. Nous observons aussi que la majorité des veufs irlandais est concentrée surtout dans les années 1831-1834. En ce qui concerne les femmes, le nombre est assez similaire aux hommes, nous avons pu recenser 85 veuves (38 sont Irlandaises et 47 viennent d'un autre lieu). Sur les 38 veuves irlandaises, neuf se marient avec un veuf irlandais alors que 21 d'entre elles épousent un célibataire irlandais. Dans le cas des veuves irlandaises, la majorité est aussi concentrée entre les années 1831-1834. Ainsi, nous observons une diversification des statuts sociaux des épouses et des époux irlandais à mesure que les années avancent. Si la majorité demeure célibataire lors des mariages, un plus grand nombre de mariés ont tout de même déjà célébré une union avant de le faire de nouveau à Montréal. De cette manière, nous pouvons nous questionner sur l'âge de ces mariés.

En ce qui concerne l'âge exact des épouses et des époux, nous n'avons pas pu retrouver cette information dans les registres de mariage. Toutefois, les mentions « mineur » ou « majeur » ajoutées par le prêtre nous éclairent un peu à cet égard. Cela dit, il faut relever que le prêtre n'indique peut-être pas toujours que les époux sont mineurs puisqu'il ne semble pas trop soucieux de l'âge. Notons qu'à l'époque l'âge de la majorité légale est 21 ans. Parmi les époux irlandais, seulement 2% (11 sur 684) sont mineurs lors des mariages alors que nous en retrouvons 8% (49 sur 582) parmi les épouses irlandaises. Pour ceux et celles qui ne sont pas d'origine irlandaise, nous retrouvons 4% de mineurs (4 sur 99) et 26% de mineures (53 sur 201). D'ailleurs, ces 53 épouses mineures non irlandaises se marient toutes avec des Irlandais majeurs hormis trois qui se marient avec des Irlandais de moins de 21 ans. De plus, sur ces 53 épouses, 35 sont dites de Montréal (66%). À la lumière de ces résultats, nous pouvons constater que la majorité des mariages irlandais (85%) concernent deux époux majeurs. Si ce constat ne surprend guère pour les hommes, il est peut-être un peu plus significatif pour les femmes irlandaises qui, contrairement aux autres épouses, sont plus susceptibles d'avoir au moins atteint 21 ans au moment du mariage.

Parmi les contraintes dictées par l'Église catholique, nous retrouvons l'interdiction de mariage entre parents consanguins jusqu'au 4^e degré inclusivement. Bien que l'Église tente vigoureusement de faire observer cet interdit, il arrive qu'elle accorde, dans certains cas, des dispenses⁸². Quoi qu'il en soit, très peu de couples ont eu besoin d'une dispense de consanguinité parmi les mariages irlandais à Notre-Dame de Montréal entre 1800 et 1834. En fait, nous n'avons pas trouvé de cas problématique en ce qui concerne des mariages entre membres d'une même famille mis à part trois unions ayant

⁸² Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p.9-40.

obtenu une dispense de consanguinité⁸³. Ce qui peut s'expliquer par le fait que ces immigrants s'avèrent, majoritairement, coupés de leurs liens familiaux d'origine. Toutefois, il est bon de rappeler que nous n'avons pas les pourparlers entre les prêtres et les évêques quant à la possibilité qu'ils refusent un mariage pour cette raison⁸⁴. De plus, les informations retenues par les prêtres proviennent de gens récemment arrivés, il est donc possible qu'elles soient incomplètes.

Une autre information intéressante parmi celles relevées par le prêtre lors des mariages concerne la mort des parents des époux. En effet, le célébrant note si un des deux parents, ou les deux, est décédé au moment du mariage de leur fils ou de leur fille. Nous étions curieux de l'étendue de ce phénomène parmi les époux et les épouses irlandais principalement puisqu'une partie de l'immigration a été sans doute stimulée par la mort des parents qui laissent ces jeunes à eux-mêmes. Nous voulions donc savoir combien d'entre eux sont orphelins des deux parents lors de leurs mariages. Ainsi, parmi les époux et les épouses irlandais, nous avons recensé 193 orphelins (106 hommes et 87 femmes). Si nous rapportons ces chiffres sur le nombre total d'Irlandais célibataires (1186), nous retrouvons 16% d'orphelins. Toutefois, si nous comparons seulement avec tous les orphelins, y compris, les époux et les épouses non irlandais (ils ne sont que 19), nous observons que 91% de tous les orphelins sont Irlandais. De ce fait, pour plusieurs, le fait d'être orphelin a possiblement été un facteur dans la décision de quitter vers le Nouveau Monde. Bien que quelques-uns ont dû quitter l'Irlande déjà orphelins, la mort des parents a pu jouer un rôle dans la décision de partir ailleurs. De plus, c'est au cours de l'année 1833 que nous avons notée le plus d'orphelins irlandais du côté des époux (23) et des épouses (17) sur les 182 époux et épouses irlandais de cette année-là

⁸³ Deux cas en 1826 (Mathieu Gilmore et Helena Gilmore ainsi que Guillaume Kerr et Anne Hudson) puis le cas de Patrick Kelley et Mary Dooley en 1827.

⁸⁴ Voir les nombreux cas relevés par Serge Gagnon dans le chapitre 1 de Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p.9-40

pour un total de 22%⁸⁵. De plus, au cours de notre recherche, nous avons recensé peu de couples formés de deux orphelins, seulement 23. Cependant, une augmentation est notée surtout pour les années 1833 et 1834 alors que Montréal est témoin d'une arrivée massive d'Irlandais touchés par le choléra.

2.4.3 Endogamies géographique et socioprofessionnelle

Plusieurs types d'endogamie existent. Nous avons vu, plus haut, l'endogamie nationale, c'est-à-dire les couples formés de deux individus d'une même origine ethnique. Dans cette partie, nous allons approfondir cette question en étudiant, d'une part, l'endogamie géographique, donc, les couples composés d'un homme et d'une femme d'une aire géographique rapprochée. D'autre part, nous aborderons l'endogamie socioprofessionnelle à l'aide de recoupements entre la profession des époux et celles des pères des épouses.

2.4.3.1 Endogamie géographique

Sur les 483 couples dont les deux conjoints sont originaires d'Irlande, seulement 157 ont affirmé, lors de l'union, venir du même comté. Les deux comtés les plus souvent mentionnés sont Cork et Cavan (18 couples chacun). Ensuite Antrim et Longford avec 15 et Tipperary, Kings et Sligo avec 13 mentions. Si nous extrapolons nos résultats à l'échelle des provinces, nous remarquons que la province d'Ulster est celle que partagent le plus grand nombre d'époux irlandais (102 couples). De ce nombre, 55 couples sont formés d'époux et d'épouses originaires du même comté, soit un peu plus de la moitié de couples de cette province (54%). Cependant, il ne faut pas oublier que

⁸⁵ Pour les épouses, nous avons aussi constaté 14 orphelines irlandaises pour l'année 1832. Par année, les chiffres varient entre 0 et 11 orphelins et orphelines des deux parents entre 1800 et 1825. L'année 1826 voit 20 orphelins et orphelines irlandais, puis seulement 5 pour 1827, 1 pour 1828, 14 pour 1829. Enfin, pour 1830 nous avons recensé 10 orphelins et orphelines, 21 pour 1831, 27 pour 1832, 40 pour 1833 et 30 pour 1834.

l'Ulster est la première province d'émigration des époux et des épouses. De ce fait, les possibilités de rencontrer des couples de la même région sont évidemment plus grandes. En deuxième position, nous retrouvons la province de Munster, bien que le nombre d'époux et d'épouses venant de cette région soit plus faible dans l'ensemble. Au total, 47 des 59 couples de cette province ont déclaré provenir du même comté, soit une proportion de 79,6%. Du côté de Leinster, seuls 38 des 99 couples de cette province ont affirmé provenir du même comté (38,4%). Enfin, 17 des 26 couples de la province de Connacht partagent un même comté d'origine (65,4%). Ainsi, les couples de Munster et de Connacht, les deux provinces où la concentration de catholiques est la plus grande, sont plus endogames que les provinces où l'on retrouve davantage de protestants (Ulster et Leinster).

Par ailleurs, à l'échelle des 483 couples irlandais, nous remarquons que les époux et les épouses viennent d'un même comté dans une faible proportion (33%). En bref, ils ne se marient pas nécessairement avec quelqu'un d'une aire géographique rapprochée bien que plusieurs privilégient tout de même un époux de la même province (59%). Cependant, il faut mentionner que, dans le cadre de ce mémoire, nous étudions seulement les célibataires, les veufs et les veuves maintenant époux et épouses, tandis qu'il est évident que des familles déjà formées en Irlande quittent également pour l'Amérique. Néanmoins, il est intéressant de constater que beaucoup de célibataires ne se connaissent pas avant l'embarquement ou se sont rencontrés avant la traversée, et que 197 couples sont formés entre Irlandais de régions plus ou moins éloignées.

2.4.3.2 Endogamie socioprofessionnelle

Si les résultats de notre enquête sur l'endogamie géographique révèlent que plusieurs Irlandais choisissent un époux qui ne provient pas d'une aire spatiale rapprochée, qu'en est-il du rapport entre les classes sociales ? Nous nous sommes donc penchés sur l'activité socioprofessionnelle des époux et des pères des épouses afin de mieux

comprendre ce phénomène entre les années 1800 et 1829. Ensuite, nous analyserons les professions ou les métiers des pères des époux et des épouses entre 1830 et 1834.

Nous avons regroupé les activités socioprofessionnelles en quatre grandes catégories soit l'élite, les gens de métier, les agriculteurs et les classes populaires. Sur les 73 époux issus du domaine de l'agriculture, 44 épousent une femme dont le père est clairement dans le même secteur d'activité. Ce sont donc 60% des époux agriculteurs qui épousent une femme issue de ce monde. Toutefois, nous observons que beaucoup d'unions comportent des époux agriculteurs et des épouses dont le père est journalier et vice versa (51). En fait, ce sont les deux catégories où la mixité est la plus grande. Il se peut donc que ces agriculteurs se trouvent davantage du côté des classes populaires, car ils ne possèdent pas de terre et, parmi les cas où ils en détiennent, certains la vendent puisqu'elle est insuffisante pour faire vivre leurs familles. Il est d'ailleurs possible que ceux qui se déclarent journaliers ou agriculteurs soient en fait des ouvriers agricoles. Évidemment, nous ne pouvons connaître tous les cas de figure possibles en ce qui concerne le statut socioprofessionnel des époux ou des pères des épouses. Certains agriculteurs ou journaliers peuvent se trouver en meilleure posture que d'autres. Nous discuterons de ces histoires de vie plus en détail dans le chapitre trois.

De plus, quelques époux ont des métiers clairement identifiés par le prêtre (par exemple tailleur, menuisier ou tonnelier) et épousent des femmes dont le père est agriculteur (45). Il semble donc que les individus issus des classes moyennes (gens de métier ou agriculteurs) et populaires se mêlent davantage, car la mobilité sociale est possiblement plus facile dans le contexte de l'immigration où les frontières sociales sont plus poreuses. Certes, les activités socioprofessionnelles notées par le prêtre demeurent tout de même une approximation. Bien que plusieurs époux aient un métier différent de

leurs beaux-pères, ils se trouvent fort probablement dans la même situation socioéconomique. Cependant, le mariage pour certains peut être un moyen de gravir les échelons de la société comme nous le verrons plus en détail dans le chapitre trois. Pour l'instant, nous avons pu observer que cinq mariages sont célébrés entre un époux issu de l'élite supérieure et une épouse dont le père a une profession ou un métier qui s'apparente aux classes populaires. Enfin, nous avons réalisé une étude de cas. Nous avons pris tous les époux journaliers, soit le groupe le plus important entre 1800 et 1829. Sur les 138 maris qui déclarent être journaliers lors du mariage, 59 ont épousé des femmes dont le père est aussi journalier, soit 43% du lot.

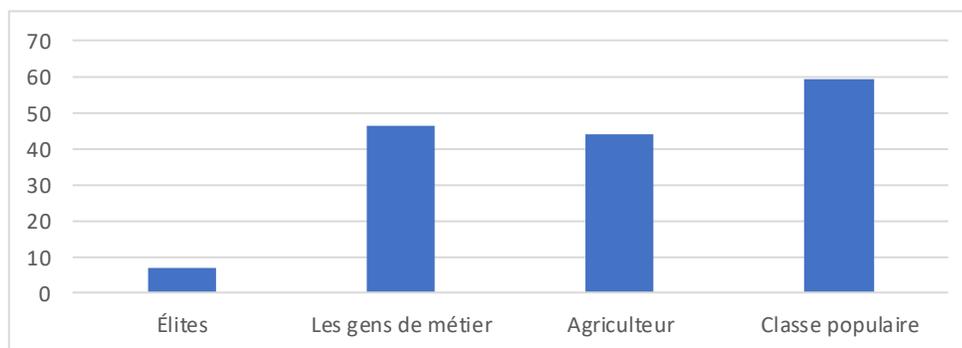


Figure 2.8 — Catégorie socio-professionnelle (1800-1829)

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

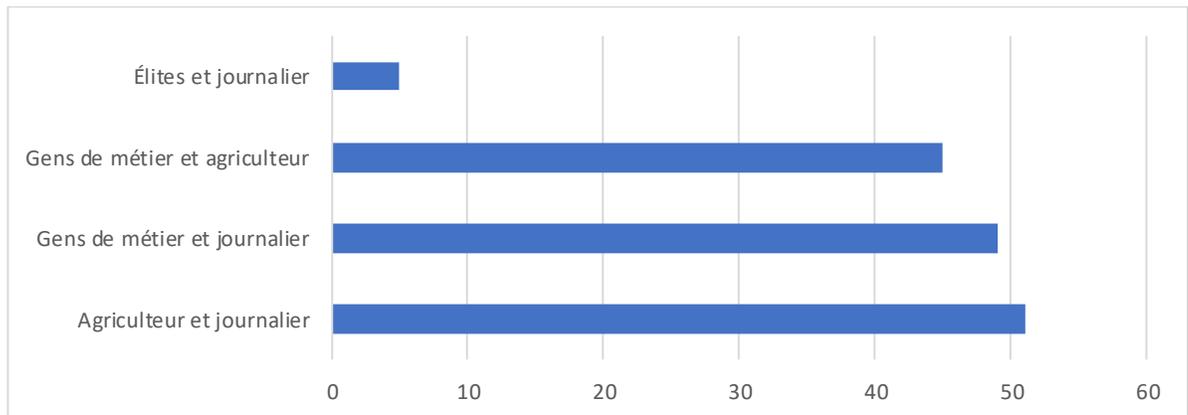


Figure 2.9 Nombre de couples dont les époux et les pères des épouses ne sont pas de la même catégorie

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

Conclusion

Ce chapitre a montré l'impressionnante augmentation des mariages irlandais à la paroisse Notre-Dame de Montréal de 1800 à 1834. Alors que peu d'Irlandais se marient à Montréal de 1800 à 1817, nous constatons une forte progression des mariages avec au moins un Irlandais au cours des années 1820. Mais c'est surtout au début des années 1830 qu'un nombre impressionnant d'immigrantes et d'immigrants irlandais se marient. Durant l'ensemble de la période, 582 femmes et 684 hommes d'origine irlandaise célèbrent un mariage dans cette paroisse catholique. Notons que cette croissance des mariages suit de près celle des immigrants irlandais arrivant au port de Québec durant le même temps.

Par ailleurs, si plusieurs époux irlandais proviennent de la province d'Ulster, majoritairement protestante, surtout aux débuts des années 1820, ceux des provinces catholiques de Leinster, Munster et Connacht ne tardent pas à les rejoindre en plus

grand nombre à compter de 1825. Bien que la majorité des époux irlandais soient des journaliers, nous avons tout de même constaté une diversité dans les professions ou les métiers. Toutefois, davantage d'immigrants des classes populaires se rendent en Amérique à compter des années 1820. Ainsi, les journaliers se font plus nombreux à mesure que les années 1820 progressent. L'analyse du taux d'alphabétisation pour les années 1830 indique aussi une diminution de la capacité de signer tant chez les femmes que chez les hommes venus d'Irlande.

Enfin, l'étude des unions a révélé de précieuses informations sur les couples formés d'au moins une ou un Irlandais. Tout d'abord, c'est environ deux tiers des 783 mariages qui concernent deux époux d'origine irlandaise. L'identité nationale est visiblement un facteur déterminant dans les stratégies matrimoniales de ces immigrants. Lorsque le couple unit deux personnes d'origine différente, les époux irlandais se marient beaucoup plus souvent que les Irlandaises avec une personne qui déclare provenir de Montréal ou des colonies. Il semble donc que ce soit surtout les hommes irlandais qui intègrent une belle-famille de la ville ou de régions avoisinantes. Par ailleurs, la très grande majorité des mariages unit deux célibataires, la plupart du temps d'âge majeur. Bien que les épouses irlandaises aient parfois moins de 21 ans, la proportion demeure tout de même plus faible que pour les autres mariées. Toutefois, bon nombre d'entre elles sont orphelines de père et de mère au moment du mariage.

L'importance de l'identité nationale des époux se mesure aussi à l'échelle du comté d'origine. Il est sans doute significatif de remarquer que les mariés provenant des provinces catholiques de Munster et de Connacht sont davantage issus du même comté que ceux provenant de l'Ulster et de Leinster. Une certaine mixité sociale se dessine aussi entre les époux et les épouses qui, dans l'ensemble, sont issus des classes

moyennes ou populaires d'Irlande. Cependant, il est rare que de grandes disparités économiques existent entre eux.

À la lumière de ces observations, des interrogations demeurent : est-ce un désir d'enracinement à Montréal qui pousse les époux à s'y marier ? Quel est le destin de ces couples ? Quels liens tissent-ils durant les premières années de leur vie familiale ? Certes, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, bon nombre de couples irlandais quittent la paroisse Notre-Dame de Montréal après le mariage pour s'installer ailleurs, mais un certain nombre d'entre eux s'enracineront dans la ville en créant, lors du baptême de leurs enfants, un réseau inscrit dans le tissu social de Montréal.

CHAPITRE III

Établissement et sociabilité des familles irlandaises à Montréal

Le mariage exprime le désir des couples de fonder une famille même si, pour différentes raisons, des enfants ne naissent pas de l'union. Bien qu'avoir des enfants nécessite une certaine stabilité, les circonstances forcent parfois les parents à migrer d'un endroit à l'autre en quête, par exemple, de meilleures conditions de vie. D'ailleurs, nous avons vu, au premier chapitre, que les immigrants irlandais ne demeurent pas toujours dans un lieu fixe après leur arrivée en Amérique. Certains se cherchent une terre abordable tandis que d'autres vont là où le travail se présente⁸⁶. En tenant compte de ces informations, il est intéressant d'analyser plus en profondeur le cheminement de ces nouveaux mariés une fois la célébration du mariage accomplie. D'abord, nous nous sommes demandé dans quelle mesure les nouveaux époux irlandais s'établissent à Montréal. À cet égard, est-il possible d'identifier certains des facteurs qui contribuent à ce choix ? Quel rôle jouent les différents réseaux (familial, professionnel, national) dans lesquels les couples s'insèrent ? Par ailleurs, peut-on percevoir les premiers traits d'une véritable communauté irlandaise, notamment dans les réseaux familiaux, apparentés ou non ? Pour tenter de répondre à ces questions, nous suivrons le destin des couples mariés durant les 26 premières années du siècle, en accordant une place

⁸⁶ Ce phénomène est visible aussi chez les Irlandais protestants d'Ulster qui se rendent dans les Cantons-de-l'Est dans la première moitié du 19^e siècle. Certains se font promettre une terre gratuite alors qu'ils doivent finalement l'acheter. Ils y resteront pour une génération ou deux et quitteront par la suite. Voir Kathleen Ruth Simonton, *Downhome from Ulster: Ulster Irish Immigration to the Eastern Townships of Quebec and the Development of Irish Ethnic Identity, 1814-1850*, These de PHD (histoire), Santa Cruz, University of California, 2005, p.35

toute particulière aux familles bien établies à Montréal, ainsi qu'à leur entourage. Nous espérons ainsi mieux comprendre la sociabilité des premières familles irlandaises de Montréal.

3.1 Le destin des couples mariés à Montréal entre 1800 et 1825

L'analyse qui suit repose uniquement sur les unions formées durant les années 1800 à 1825 inclusivement. Pour pouvoir espérer suivre leur destin, il nous fallait en effet choisir une période plus courte, considérant que l'histoire familiale se poursuit sur quelques décennies. Ces 26 années nous permettent tout de même de prendre en compte la période où les Irlandais arrivent de manière plus soutenue à Montréal (1815-1825). Ce choix a aussi l'avantage de cibler les familles susceptibles d'avoir acquis très tôt une certaine prééminence dans leur société urbaine d'adoption. Afin de suivre l'histoire de vie de ces familles, nous nous appuyons sur les registres paroissiaux, plus précisément, sur les actes de baptême et les actes de sépulture. Les premiers nous ont permis d'identifier les couples qui ont fait baptiser un ou plusieurs de leurs enfants dans la paroisse Notre-Dame de Montréal ou même dans une autre paroisse catholique du Bas-Canada⁸⁷. Les seconds ont servi à déterminer où les enfants décédés avaient été inhumés, souvent quelques jours après leur naissance ou parfois des années plus tard. Sans être parfaite, cette démarche donne une idée assez juste de l'histoire résidentielle de ces familles.

3.1.1 Les couples au destin inconnu

Notre corpus compte 211 couples irlandais mariés à Montréal durant la période 1800-1825. À l'aide de la base de données de Généalogie Québec, nous avons vérifié, un à un, dans quelle paroisse leurs enfants sont nés. Parmi ceux-ci, 59 ne font baptiser aucun

⁸⁷ Il faut en effet préciser que l'index des baptêmes et des sépultures du site Généalogie Québec est complet pour l'ensemble des paroisses catholiques de la colonie, ce qui nous permettait de retracer des événements familiaux non seulement à Montréal, mais également dans le reste du Bas-Canada.

enfant à la paroisse Notre-Dame de Montréal ou ailleurs dans le Bas-Canada. De la même manière, nous n'avons pas trouvé de sépultures d'enfants de ces couples. C'est donc dire que nous perdons de vue 28% des couples. De plus, la majorité de ces derniers sont formés d'un seul époux irlandais, surtout les femmes qui, dans la plupart des cas, se disent de Montréal. On peut supposer que certaines de ces Irlandaises s'établissent dans la région de leur mari. Il est aussi possible que certains couples aient fréquenté après leur mariage une paroisse protestante de Montréal ou d'ailleurs. À cet égard, selon les recherches de Bettina Bradbury et celles de Serge Gagnon, l'affiliation religieuse des époux et des épouses irlandais est une question préoccupante pour les prêtres au début du 19^e siècle⁸⁸.

Nous avons donc exploré les registres de deux paroisses protestantes de Montréal pour en savoir davantage et espérer retrouver ainsi certains couples restés en ville. Certes, il faut noter que les registres protestants ont été moins bien conservés que les catholiques. De plus, les baptêmes et les sépultures n'ont pas été indexés par le site Généalogie Québec. La paroisse anglicane Christ Church, située à Montréal, tout comme l'église presbytérienne St. Gabriel, nous sont apparues comme des paroisses susceptibles d'accueillir quelques-uns des couples mariés à Notre-Dame. En effet, ce sont deux des plus importantes églises dont nous ayons des registres d'état civil ordonnés durant la période concernée. Voici la démarche utilisée : à l'aide du nom de famille des époux pour lesquels nous n'avions pas retrouvé de baptême ni de sépulture, nous avons cherché la mention d'un baptême dans le registre de ces deux paroisses protestantes

⁸⁸ Ce problème cause bien des soucis chez les autorités religieuses comme le souligne Bettina Bradbury: «In Montreal, where the possibilities that couples who were refused permission to marry in the Catholic Church might turn to a Protestant minister, the dilemma was particularly a cute.» Voir Bettina Bradbury, *Wife to Widow: Lives, Laws and Politics in Nineteenth-Century Montréal*, University of British Columbia Press, 2011, p.36 et Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 298 p.

pour les trois années suivant le mariage du couple.⁸⁹ Par exemple, Daniel McGinnis et Jeanne Realy se marient en 1805, mais n'enregistrent aucun baptême dans une paroisse catholique bas-canadienne (Montréal ou ailleurs dans le Bas-Canada) pour les années subséquentes. Nous avons donc cherché un enfant avec le nom de famille McGinnis dans les registres paroissiaux de Christ Church et de Saint Gabriel dans les trois années suivant le mariage (dans ce cas jusqu'en 1808). Nous avons répété le même procédé pour les 59 couples irlandais mariés à Notre-Dame de Montréal, mais qui ne laissent pas de traces dans les registres catholiques du Bas-Canada par la suite. Bien que nous ayons retrouvé quelques noms de famille semblable à ceux que nous avons pour la paroisse Notre-Dame de Montréal, nous n'avons trouvé aucun baptême d'un enfant de nos couples. Cette analyse permet de croire que ces couples ne restent pas à Montréal et qu'ils poursuivent leur route plus loin, au Bas-Canada ou dans un autre lieu.

D'ailleurs, on peut penser que certains travailleurs irlandais sur les chantiers montréalais se rendent ensuite vers un autre lieu, selon la demande, dans les Canadas ou aux États-Unis⁹⁰. Dans notre cas, il est difficile d'évaluer le nombre de couples mariés se rendant aux États-Unis, mais nous pouvons facilement imaginer que plusieurs d'entre eux vont y rejoindre une connaissance, des amis ou un membre de la famille. Il faut également mentionner qu'au 19^e siècle, le pouvoir des époux dans les choix familiaux est plus grand que celui des épouses. Comme le rappelle l'historienne Françoise Noël qui a étudié la sociabilité des Canadiens entre 1780 et 1870: « Both in

⁸⁹ Nous avons débuté en 1804 puisque le premier couple irlandais de notre corpus à ne pas enregistrer de baptême à Notre-Dame de Montréal se marie en 1803. Nous n'avons pas pu consulter le répertoire, à la fin du registre, pour les années 1815, 1816, 1817 et 1818. De plus, les couples mariés à Notre-Dame de Montréal en 1825 ont probablement un enfant l'année suivante. Il se peut, tout de même, qu'ils aient un enfant plus tard pour plusieurs raisons. Nous avons donc scruté les registres de 1826, 1827 et 1828 pour demeurer le plus précis possible.

⁹⁰ Pour mieux comprendre ce phénomène voir, entre autres, le cas du Nouveau-Brunswick, car moins de 10% des Irlandais s'y trouvant en 1846 demeurent encore dans la province en 1851. Cecil J. Houston and William J. Smyth, *Irish Emigration and Canadian Settlement*, p.23-25

law and in practice, it was the husband who decided where the new couple would live⁹¹ ». Une fois mariés, les couples peuvent donc s'installer dans un autre lieu. Dans certains cas, un couple peut ne pas faire enregistrer le baptême de leurs enfants pour plusieurs raisons, dont la possibilité qu'il réside désormais dans un lieu trop éloigné. Enfin, d'autres facteurs peuvent aussi avoir joué. Certains couples peuvent être tout simplement infertiles. La mort précoce d'un des deux parents peut évidemment mettre un frein à la procréation. Les couples formés par un veuf ou deux sont généralement moins susceptibles d'avoir des enfants en raison de leur âge plus avancé. En somme, si certains des 59 couples n'ont peut-être pas quitté Montréal ou le Bas-Canada après leur mariage, sans doute que la plupart d'entre eux poursuivent leur chemin et s'établissent ailleurs.

3.1.2. Les familles qui choisissent la campagne bas-canadienne

Notre recherche indique aussi que bon nombre de couples s'établissent non loin de Montréal. En fait, nous avons retrouvé 61 couples qui ne font pas baptiser d'enfants à Montréal, mais qui le font dans différentes localités du Bas-Canada ou, dans un cas, à Ottawa. La majorité de ces endroits se trouvent dans le district de Montréal, comme à Napierville, Saint-Constant, Saint-Jean-sur-Richelieu (voir le graphique 3.1). D'ailleurs, une bonne partie de ces immigrants se dit agriculteur. Il est fort possible que certains d'entre eux s'établissent sur une terre encore disponible dans ces régions rurales du district de Montréal.

Certaines histoires sont un peu plus complexes. Nos recherches indiquent que 47 couples n'ont fait enregistrer qu'un ou deux baptêmes dans la paroisse Notre-Dame de Montréal. En suivant leur trace, nous en avons trouvé 17 ayant fait baptiser au moins

⁹¹Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*, Montreal and Kingston, McGill Queen's University Press, 2003, p.78

un enfant dans une autre paroisse au Bas-Canada. Par exemple, William Gilfoile et Mary McDonald se marient à la paroisse Notre-Dame de Montréal en 1818 et ils ont un premier enfant baptisé dans cette même paroisse en 1819. Nous les retrouvons à Marieville en 1820 alors qu'ils y font baptiser un autre enfant. Tout compte fait, la plupart de ces couples ne reviennent pas à Montréal, à l'exception de deux d'entre eux. Dans ces deux cas, la proximité entre le lieu du mariage et celui des baptêmes fait en sorte que les couples reviennent continuer leurs vies à Montréal. Ainsi, le couple formé de Pat Barker et Brigitte Hughes a deux enfants à Montréal, puis un à Chambly, sur la Rive-Sud de Montréal. Toutefois, les deux reviennent dans la métropole et auront un autre enfant qui décède à l'âge de huit mois. Après avoir eu un enfant à Montréal, Martin Bowe et sa femme Mary Dalton poursuivent leur périple dans la paroisse de St-Athanase-de-Bleury, aussi sur la Rive-Sud de Montréal, où ils ont un enfant qui décède à l'âge de 15 mois. Ils reviennent ensuite à Montréal pour y avoir un autre enfant. Bien que ces deux cas de figure soient plutôt rares, ils montrent l'existence de liens considérables entre la ville et les alentours. Qui plus est, les 61 couples qui quittent Montréal après le mariage et les 17 qui ont un enfant dans la métropole, mais qui n'y demeurent pas par la suite, s'établissent tout de même à proximité de celle-ci. On peut penser que certains de ces couples irlandais demeurent liés à Montréal et y reviennent pour d'autres raisons qu'un baptême.

Connaissant son histoire particulière, nous avons également porté notre regard sur la paroisse de Saint-Colomban (au nord de Montréal) où plusieurs Irlandais s'installent dès le milieu des années 1820. Malheureusement, le registre d'état civil de la paroisse Saint-Colomban ne débute qu'en 1836. Pour cette raison, nous avons ajouté à l'analyse les couples mariés entre 1825 et 1835 (compilé dans le chapitre deux). En cherchant dans les actes de baptême de cette paroisse pour 1836 et 1837, nous avons retrouvé des enfants aux noms de famille similaires à ceux de nos époux de Notre-Dame de Montréal (Ryan, Doyle, Devlin, Casey, Carrol, Phelan, Dunn, Kelly, etc.). Nous n'avons

toutefois pas trouvé l'un ou l'autre des couples mariés à Montréal. Cependant, il n'est pas impossible que certains s'y installent plus tard non loin d'un membre de la famille. Ainsi, en regardant cette fois les sépultures de la paroisse de St-Columban pour les années 1836, 1837, 1838, 1839 et 1840, nous avons retrouvé une épouse décédée dans celle-ci, mais qui s'était mariée à la paroisse Notre-Dame de Montréal entre 1815 et 1834⁹². Seule une recherche systématique permettrait de se faire une meilleure idée de la complexité des histoires de vie des Irlandaises et des Irlandais mariés à Montréal. Chose certaine, plusieurs d'entre eux entretiennent des liens avec la campagne montréalaise ou plus lointaine.

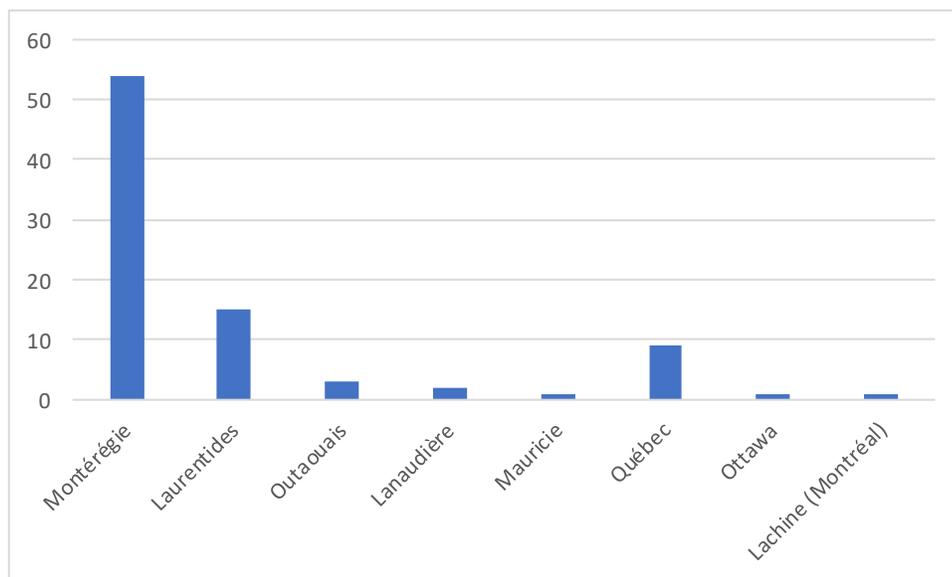


Figure 3.1 Régions dans lesquelles s'établissent ou passent les époux irlandais mariés à Montréal entre 1800 et 1825

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

⁹² Il s'agit de Bridget Duffy décédée à l'âge de 38 ans à St-Columban, Elle s'était mariée à John O'Neil en 1825 à la paroisse Notre-Dame de Montréal.

3.1.3 Les familles qui s'établissent à Montréal

Néanmoins, un nombre non négligeable de couples semblent vouloir s'établir à Montréal. Sur les 211 couples ayant fait baptiser au moins un enfant à la paroisse Notre-Dame de Montréal, 44 se présentent devant les fonds baptismaux plus de deux fois. C'est donc dire que nous retrouvons moins de familles établies à Montréal qu'ailleurs au Bas-Canada (108 couples⁹³). Enfin, six couples ayant pourtant eu trois enfants ou plus à Montréal quittent finalement la ville pour un autre endroit. Cependant, ces familles ont probablement tissé des liens durables avec Montréal, en raison d'une expérience tout de même assez prolongée à cet endroit. Nous les avons donc comptabilisés parmi les 44 couples considérés comme établis à Montréal.

Par ailleurs, 28 de ces 44 couples sont formés d'un seul époux (ou épouse) originaire d'Irlande (64%). En fait, ce sont surtout les époux irlandais qui contractent un mariage avec une femme originaire de la colonie ou venue d'un autre endroit en Amérique (22/28)⁹⁴. Dès lors, nous remarquons que la majorité des couples irlandais qui demeurent plus longuement à Montréal le font grâce à leur alliance avec des personnes déjà au pays, la plupart du temps des femmes dont certaines sont probablement nées à Montréal. Des épouses qui ne sont pas originaires d'Irlande, la très grande majorité affirme être de Montréal, d'un autre lieu au Bas-Canada ou dans le Haut-Canada. Ce phénomène explique sans doute en bonne partie la stabilité de ces couples avec un seul conjoint irlandais.

⁹³ Les 61 qui quittent rapidement Montréal, les 17 qui n'ont qu'un enfant à Montréal pour se rendre ensuite ailleurs, les 30 qui ont un ou deux enfants à Montréal (28 qui ne laissent pas de trace après et les deux couples qui reviennent à Montréal après avoir eu un enfant ailleurs.)

⁹⁴ 10 sont déjà établies à Montréal, quatre viennent d'une autre région dans le Bas-Canada, trois du Haut-Canada, un de Londres et dans quatre cas nous n'avons pas l'information.

Pour éclairer davantage ce point, l'exemple du couple formé de Francis Mullins, irlandais et Rosa Anna Connolly, dite de Montréal, est intéressant. Ils se marient en 1824 et ont sept enfants dont trois vont se marier à Montréal dans les années 1850 (1851, 1854, 1857). Nous pouvons ainsi déterminer quelques informations sur la vie de Francis Mullins. Lors d'un mariage d'un de ses fils en 1857, Mullins et sa femme sont toujours vivants et habitent encore Montréal. Nous savons aussi que la famille obtient un certain succès à Montréal, car le prêtre accole désormais les termes de « Sieur » et « écuyer » à Mullins et de « Dame » à Suzanne Connolly. Aussi, ses filles, Rosanna Ellen et Anna Maria, épousent deux médecins en 1851 et 1854 tandis que Thomas D'Arcy McGee, futur député, est nommé parrain d'un des petits-fils de Francis Mullins. Sans dire que le fait que Rosa Anna Connolly est déjà établie dans la ville lorsqu'elle épouse Mullins joue un rôle déterminant dans l'enracinement de ce couple à Montréal, nul doute qu'il y participe. De plus, tout comme elle et son mari, les parrains et marraines qui assistent au baptême des enfants savent tous signer. Mullins et sa femme côtoient donc déjà des gens lettrés au cours des années 1820 alors que les marraines semblent issues de la famille de l'épouse, car elles ont le même nom de famille qu'elle dont une certaine Suzanne Connolly. Cette dernière est nommée marraine pas moins de quatre fois pour les enfants de cette famille. La famille Connolly semble déjà bien installée à Montréal lorsque Rosa Anna épouse Francis Mullins.

Nous devons également souligner le cas de Peter Dunn, semblable à celui de Francis Mullins. Dunn, Irlandais, épouse Elizabeth Middleton, de Londres, à Montréal en 1823. Pour plusieurs raisons, dont nous verrons le détail plus loin, le couple tient le coup et demeure à Montréal au moins jusque dans les années 1850. Bien que deux de leurs enfants décèdent en bas âge, Dunn et Middleton donnent naissance à quatre autres enfants dont une de leurs filles se marie en 1850 à Montréal avec David Russel Price, un commis de Détroit. Lors de ce mariage, Dunn et Middleton sont toujours vivants, mais le premier meurt en 1854 à l'âge de 66 ans. Les cas de Mullins et Dunn illustrent

le genre de famille qui réussit à s'établir sur le long terme à Montréal. En effet, ceux-ci ont probablement déjà quelques sous en poche dès leur arrivée à Montréal et, à l'aide de certains liens ou d'une épouse déjà établie dans la ville, ils réussissent à bien se positionner dans la hiérarchie sociale. Si nous pensons en termes de longévité, ces deux familles ont les parcours les plus remarquables parmi les 44 qui ont plusieurs enfants à Montréal. En revanche, elles ne sont pas les seules à demeurer à Montréal au moins jusque dans les années 1840 puisque neuf autres familles le font également.

Enfin, ce sont toujours les deux provinces d'Ulster et de Leinster qui dominent parmi les 44 couples irlandais établis à Montréal. En ce qui concerne l'Ulster, 21 époux ou épouses déclarent un comté de cette province tandis que pour le Leinster, nous en retrouvons 23. Munster et Connacht sont loin derrière avec, respectivement, 10 mentions pour la première et une seule pour la seconde. De plus, les époux ayant un métier ou provenant de la classe ouvrière sont de loin les plus nombreux (20 et 18 respectivement). Sur les 44 hommes mariés, seuls quatre appartiennent à l'élite, tandis que deux se disent agriculteurs.

3.2. Familles irlandaises et sociabilité

Nous avons cherché à comprendre pourquoi autant de familles ne s'établissent pas plus longuement à Montréal. Ou, inversement, pourquoi d'autres arrivent tout de même à faire leur nid dans la ville de leur mariage. Pour y arriver, nous nous sommes intéressés aux différents facteurs de rétention qui permettent à certaines familles de demeurer à Montréal. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur le travail qui, somme toute, nous semble le plus important. Ensuite, nous verrons les solidarités qui se développent au sein des familles, particulièrement à l'occasion de la cérémonie du baptême. C'est aussi dans cette sociabilité que se forge petit à petit une communauté irlandaise encore au stade embryonnaire. Toutefois, des liens se tissent aussi avec des citadins qui ne sont pas d'origine irlandaise, ce qui permet à certaines familles irlandaises d'envisager un établissement permanent à Montréal.

3.2.1 Travail des maris et lien social

L'organisation du travail est en plein changement à partir des années 1820 à Montréal⁹⁵. Les hommes et les femmes qui y résident doivent s'ajuster alors que le travail permanent se fait rare. Par exemple, la majorité des artisans du cuir qui ne sont pas des Canadiens français ne demeurent pas très longtemps à Montréal⁹⁶. Pour les ouvriers et les artisans, les conditions de travail ne sont pas toujours bonnes et la désobéissance des employés est punie⁹⁷. Les plus tenaces doivent se spécialiser dans différents secteurs de l'économie pour survivre sur le long terme à Montréal. En effet, dans notre corpus, nous avons remarqué que l'homme, dans les couples qui demeurent plus longtemps au sein de la paroisse Notre-Dame de Montréal, n'hésite pas à changer d'activité socioprofessionnelle tout en cherchant à s'adapter au contexte économique de Montréal. Une profession ou un métier autre que cultivateur ou journalier aide certainement les hommes à mieux subvenir à leur famille. Prenons l'exemple de Bernard Barker qui se marie avec Ann McGillis en 1822. Ils ont cinq enfants ensemble à Montréal. Au mariage, Barker déclare qu'il est cultivateur, mais lors des baptêmes de ses enfants il dit qu'il est petit marchand ou épicier. D'autres époux comme Michel Duigan affirment être laboureur et tonnelier alors que Peter Crolly se dit scieur de long et cultivateur.

⁹⁵ Voir, entre autres, les travaux de Robert Tremblay, Robert Sweeney et Joanne Burgess, cités en bibliographie.

⁹⁶ Joanne Burgess, «The Growth of a Craft Labour Force: Montreal Leather Artisans, 1815-1831, Communications historiques, vol23, no 1, 1988, p.55

⁹⁷ Robert Tremblay, « La formation matérielle de la classe ouvrière entre 1790 et 1830 », Revue d'histoire de l'Amérique française, 33 (1), p.41

Parmi les 91 chefs de famille qui enregistrent au moins un baptême à Montréal, nous avons seulement retrouvé 16 journaliers, alors que 22 journaliers peuvent être dénombrés pour les campagnes bas-canadiennes (les 61 familles qui ne font baptiser aucun enfant à Montréal). Puis, si nous observons de plus près les 44 chefs de famille qui demeurent à Montréal, toute proportion gardée, nous retrouvons, en premier, les gens de métier et, ensuite, les journaliers. Nous remarquons aussi que quelques-uns des chefs de famille sont commerçants, tandis que nous retrouvons très peu d'agriculteurs et de gens qui font partie de l'élite. Ce dénombrement ne tient compte que des époux qui déclarent toujours une seule et même activité socioprofessionnelle. Dans plus de la moitié des cas (25/44), les pères changent de profession ou de métier, parfois plus d'une fois, au fil des baptêmes. Par exemple, Patrick Hanaven, lors du baptême de son premier garçon, nommé lui aussi Patrick, révèle qu'il est journalier. Puis, lors du baptême de son deuxième enfant, Thomas, il déclare être colporteur. Pour ses trois autres enfants, le père affirme être un commerçant et un aubergiste, indice que sa situation socioprofessionnelle s'est stabilisée. Plusieurs pères se trouvent dans la même situation que Patrick et déclarent d'autres professions ou métiers après avoir d'abord mentionné être journaliers lors du premier baptême. Certains sont ainsi journaliers et ensuite cordonniers tandis que d'autres, comme Henry Ferns qui se dit peintre, journalier et colporteur, cumulent les activités socioprofessionnelles. Ainsi, certains arrivent à améliorer leur sort comme c'est le cas de Patrick Hanaven qui semble finalement s'être établi comme aubergiste. D'autres comme Henry Ferns doivent s'adapter au marché du travail et s'adonner à différents types d'ouvrage pour survivre. On peut supposer que certains d'entre eux accumulent une petite somme d'argent alors que les plus ambitieux obtiennent du crédit à condition d'avoir de bonnes garanties. Établir un tel lien de confiance entre deux personnes permet à certains d'ouvrir une auberge alors que d'autres sont épiciers pour quelque temps. Par ailleurs, ceux qui demeurent journaliers vont là où le travail se trouve. De cette manière, s'il n'y a pas de travail à Montréal pour ceux-ci, ils iront en trouver ailleurs. Ils sont, en conséquence, moins sédentaires que les gens de métiers, sauf peut-être pour certaines activités

comme la construction, ce qui peut expliquer le départ rapide de plusieurs journaliers. En somme, particulièrement à partir des années 1820⁹⁸, les journaliers irlandais de Montréal constituent une nouvelle force de travail plus mobile et nombreux sont ceux qui n'hésitent pas à s'ajuster selon la demande. D'ailleurs, les travaux de canalisation, par exemple le canal Lachine de 1821 à 1825 et le canal Rideau de 1826 à 1832, s'avèrent deux des nombreux chantiers où des centaines d'Irlandais y travaillent au cours de ces années.

Le commerce est le secteur d'activité où les possibilités de gravir les échelons de la hiérarchie sociale de Montréal demeurent les meilleures. Nous ne pouvons savoir si ces individus pratiquent réellement ce genre de profession en Irlande avant d'arriver à Montréal, mais il est fort probable que certains d'entre eux ont déjà des contacts dans le monde des affaires à Montréal avant de s'installer dans la ville. Par exemple, si nous reprenons le cas de Francis Mullins, nous pouvons y déceler certaines informations intéressantes. Celui-ci se marie avec Rosa Ann Connolly en 1824 qui déclare que ses parents résident à Montréal. Au mariage, le père de Rosa Ann affirme qu'il est maître d'école. Ensuite, le couple n'a pas moins de sept enfants en tout. Lorsque Mullins se marie, le prêtre note qu'il est pourvoyeur sur un « steamboat », puis lors des baptêmes de ses enfants il est tantôt bourgeois, marchand, charpentier, négociant ou grossiste. Mullins semble donc posséder plusieurs cordes à son arc et nous pouvons imaginer qu'il multiplie les contacts. D'ailleurs, il est au cœur d'un réseau d'individus qui s'impliquent grandement pour défendre les intérêts des Irlandais au cours des années 1820 et 1830⁹⁹. Les liens qu'il réussit à tisser à Montréal l'aident certainement dans son succès. Nous y reviendrons.

⁹⁸ Robert Tremblay, « La formation matérielle de la classe ouvrière entre 1790 et 1830 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 33 (1), p.44

⁹⁹ Voir la fin du chapitre 3 de ce mémoire et la thèse de Gillian I. Leitch.

En analysant de plus près le nombre d'enfants chez les familles qui s'établissent à Montréal, nous pouvons obtenir quelques informations intéressantes sur le destin de celles-ci. D'abord, quelques grosses familles se tirent bien d'affaire, bien que ces cas soient moins éclatants que les exemples cités plus haut. Si certains chefs de famille multiplient les genres d'activité socioprofessionnelle, d'autres s'entourent de gens influents. Le cas de la plus grosse famille de notre corpus, 11 enfants, est notable. En effet, John Conroy, qui demeure menuisier tout au long de sa vie, épouse Margaret Grace en 1823 et ils sont toujours présents à Montréal, et vivants, lorsqu'une de leurs filles, Ellen, se marie avec un certain Hyacinthe Charlebois en 1867. Conroy fréquente des individus qui gravissent les échelons de la société rapidement, dont Patrick Brennan et Peter Dunn. Ceux-ci font partie des époux irlandais de notre corpus et, fait intéressant à souligner, ils figurent parmi les noms des parrains choisis par Conroy et Grace. Ce dernier exemple illustre l'importance du réseau qui se forme autour des jeunes familles qui demeurent à Montréal.

3.2.2 L'entourage du couple et des enfants

Les liens sociaux créés par les familles irlandaises constituent sans aucun doute l'une des variables qui contribue à leur établissement durable à Montréal. C'est sur cette question du réseau familial que nous nous penchons maintenant en abordant la situation lors du mariage, puis au fil des baptêmes célébrés à la paroisse Notre-Dame de Montréal.

3.2.2.1 Témoins au mariage et tuteurs

Bien que le mariage concerne d'abord deux individus souhaitant s'unir pour la vie, il met également en scène l'entourage du couple. Ainsi, lorsque l'époux et l'épouse franchissent les portes de l'Église Notre-Dame de Montréal, ils ne sont pas seuls. Le couple est donc accompagné de membres de la famille, d'amis ou même de collègues de travail qui peuvent servir de témoins au mariage. Le prêtre note ceux-ci,

généralement deux, pour chaque mariage. Au moins deux témoins sont en effet nécessaires pour qu'un mariage soit valide selon le Décret Tametsi¹⁰⁰. La présence de témoins vient ainsi régulariser les mariages et met un frein aux célébrations clandestines sans témoin. Ces informations nous donnent un portrait de l'entourage du couple au début de l'histoire de la vie familiale des Irlandais et des Irlandaises.

L'analyse qui suit repose sur l'ensemble des 783 mariages et vise à établir la nature de l'entourage des couples au moment du mariage. Nous nous sommes d'abord demandé si les témoins sont apparentés aux jeunes mariés irlandais. Globalement, 22% des 783 mariages impliquent des membres de la famille des époux. Plus précisément, 174 de ces unions comportent au moins un membre de la famille soit de l'époux, soit de l'épouse. Pour arriver à ce résultat, nous avons pris en compte la mention du prêtre lorsqu'il écrit clairement que, par exemple, « l'oncle de l'époux » ou « le père de l'épouse » est présent. Si nous observons de plus près ces liens de parenté, nous remarquons que les épouses qui ne sont pas Irlandaises s'avèrent les plus susceptibles d'avoir un membre de sa famille au mariage. Tout compte fait, 34% des épouses non irlandaises ont au moins un membre de la famille présent lors de leurs mariages. Ce phénomène peut certainement s'expliquer par le fait que ces épouses et leurs familles sont depuis plus longtemps en Amérique. Les épouses irlandaises sont quant à elles moins nombreuses à être accompagnées par un membre de la famille (11%). Les parents ou les membres de la famille peuvent évidemment se déplacer plus facilement sur le lieu du mariage, comparativement aux mariés dont l'entourage est resté en Irlande. Du côté des époux non irlandais, seulement 15% sont soutenus par un membre de la famille lors de leurs mariages. À cet égard, les hommes semblent donc plus autonomes ou moins dépendants de l'entourage familial que les femmes. D'ailleurs, seulement 6% des époux irlandais sont accompagnés d'un membre de la famille, une

¹⁰⁰ Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p.9-40.

proportion plus faible que pour les mariées venues d'Irlande. Au total, si on analyse les données selon le sexe, ce sont les épouses, toutes origines confondues, qui ont beaucoup plus de membres de la famille présents à leur mariage avec 130 mentions tandis que les époux ont seulement 54 mentions. Enfin, il est important de noter que les témoins issus du milieu familial de l'époux ou de l'épouse diminuent avec les années. Alors que pour la période 1818 à 1830, 103 mariages sont célébrés devant au moins un témoin apparenté à l'époux ou à l'épouse, nous en retrouvons seulement 57 pour les années 1831 à 1834, alors que le nombre de mariages explose. Ces observations s'expliquent sans par le fait que l'immigration massive des années 1830 repose sans doute moins sur un réseau de parenté présent à Montréal.

Il semble d'ailleurs que, pour compenser l'absence de membres de la famille lors de la célébration, certains Irlandais de Montréal prêtent main-forte à leurs compatriotes nouvellement mariés. En effet, nous avons recensé quelques-uns de ces Irlandais qui agissent comme témoin à plus de trois mariages. C'est le cas, entre autres, de Patrick Brennan, John Ferns, Henry Ferns et Patrick Phelan¹⁰¹. D'ailleurs, certains d'entre eux seront aussi nommés parrains d'enfants issus d'un mariage irlandais. Nous y reviendrons plus loin. Pour ceux et celles qui immigrent en famille, l'entraide entre les membres de celle-ci se déploie tandis que ceux qui arrivent seuls ou en couple doivent possiblement recourir à une solidarité ethnique ou socioprofessionnelle. Comme le montre Sherry Olson¹⁰², certains des plus établis aident les plus récents immigrants.

¹⁰¹ Nous retrouvons également James Kavanagh, John Donnollan, John Cassidy, Gregory Burns, William Dunn, James Deegan, Martin Dunn, Patrick Derragh, Henry McGill, Joseph Donovan, Thomas Battle, William Donovan, Patrick Duggan et Thomas Doyle qui ont tous été témoins à au moins trois mariages.

¹⁰² Sherry Olson, «Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montreal in the 1840's» dans *Canadian Ethnic Studies*, Numéro 1-2, 2013, p.179-201

Dans le chapitre deux, nous avons abordé l'âge des époux et des épouses. Bien que dans la grande majorité des cas, nous ne pouvons obtenir l'âge exact de ceux-ci, nous avons constaté qu'ils sont très nombreux à être majeurs lors du mariage. Toutefois, 60 mariés irlandais sont identifiés comme étant mineurs, le plus souvent des femmes. Dans ces cas, les parents doivent en principe consentir à l'union matrimoniale. S'ils ne peuvent pas ou s'ils sont toujours en Irlande, l'époux ou l'épouse doit recourir à un tuteur nommé par la Cour du Banc du Roi. Sur les 11 époux mineurs irlandais, huit ont un tuteur désigné et trois peuvent compter sur leur père ou leur mère comme consentant. Du côté des 49 épouses mineures irlandaises, 22 ont un tuteur et 22 ont au moins un parent comme consentant. Dans au moins 25 cas, le père, la mère ou les deux sont donc présents au mariage de leurs fils ou leurs filles¹⁰³. Nous observons aussi que les parents d'épouses mineures irlandaises consentent davantage aux mariages de leurs filles (45%) que les parents d'époux mineurs irlandais (27%). L'importance de la présence des parents (père et mère) lors des mariages peut possiblement expliquer que plusieurs décident de demeurer plus longtemps à Montréal, car ils peuvent compter sur un réseau familial d'envergure. C'est le cas du couple formé de Robert Donneley et de l'Irlandaise Diana Roarke. Celle-ci est mineure lors du mariage et peut compter sur son père comme consentant. Ce couple aura par la suite six enfants à Montréal. Le cas du couple composé de l'Irlandais John Moran et de Norah Grattan, mineure, est semblable. La jeune femme peut compter sur ses deux parents lors de son mariage. Le couple aura ensuite trois enfants à Montréal.

3.2.2.2 Liens de parenté et baptêmes

Si plusieurs Irlandais se retrouvent seuls à Montréal, certains peuvent compter sur un réseau familial impressionnant. Par exemple, les fils et les filles de Henry Ferns et Margaret Whitty, qui résident en Irlande, immigrent à Montréal au cours des années 1820 en vue de se marier et de s'y établir vraisemblablement dans le monde des

¹⁰³ Dans 5 cas, nous n'avons pu obtenir l'information.

affaires. Nous avons retrouvé cinq actes de mariage de cette famille entre 1821 et 1835, soit ceux de Henry fils, Margaret, John, Edward et Ann Ferns, alors que leurs parents demeurent toujours en Irlande. Dans le cas d'Henry fils, il est désigné peintre lors de son mariage puis journalier et colporteur lors des baptêmes de ses enfants. Marguerite épouse Michel McVicar, tailleur, alors que John est épicier propriétaire. Edward est épicier, aubergiste et marchand tandis que sa soeur Ann épouse le tailleur John Connolly. Ces cinq nouvelles familles, dont la majorité se forme aux débuts des années 1830, semblent se soutenir dans leurs aventures à Montréal. On remarque cependant qu'aucun membre de ce clan n'est nommé parrain ou marraine de l'un ou l'autre des enfants nés par la suite. Toutefois, même si certains des rejetons de la seconde génération s'établissent ailleurs qu'à Montréal¹⁰⁴, la plupart des familles du clan sont demeurées à Montréal durant de nombreuses années. La solidarité des liens du sang a certainement contribué à leur établissement durable à Montréal.

Les couples qui s'enracinent à Montréal créent aussi des liens de solidarité ou forment un réseau de connaissances grâce à la parenté spirituelle. En étudiant l'entourage des couples lors de la cérémonie du baptême, particulièrement l'identité des parrains et des marraines, nous pouvons lever le voile sur l'une des formes de sociabilité de ces jeunes couples d'origine irlandaise. Généralement, les nominations des parrains et des marraines s'avèrent d'importantes marques de confiance envers les individus choisis. La « parenté spirituelle » renforce assurément les sociaux dans lesquels s'insèrent progressivement les familles irlandaises.

Pour bien comprendre l'analyse de cette parenté spirituelle, il faut dire un mot sur la méthodologie retenue. Bien que 277 enfants soient nés des 91 couples irlandais qui

¹⁰⁴ Nous avons retrouvé un acte de mariage d'un des fils d'Ann Ferns et de John Connolly en 1868 alors que John fils, fermier, épouse Catherine Elliott. Les deux habitent alors la paroisse de Sault-au-Récollet.

enregistrent au moins un baptême à Notre-Dame de Montréal, huit sont ondoyés sans être nommés et huit autres meurent rapidement. Ainsi, ces 16 enfants n'ont pas de parrains ni de marraines. De plus, fait rarissime, un enfant est baptisé en la présence d'une marraine seulement. Au total, nous nous retrouvons avec 260 parrains et 261 marraines. Dans quelques cas, le prêtre note que le père est absent lors du baptême.

Certains couples choisissent sans aucun doute des membres de la famille comme parrain ou marraine, mais il est difficile de l'attester, car nous nous fions surtout aux noms de famille. Contrairement aux témoins inscrits dans les registres de mariages, nous n'avons aucune mention du type « oncle de l'époux » ou « mère de l'épouse » pour les parrains et les marraines. À titre d'illustration, John Murray et Catherine Murray se marient en 1818 et ont six enfants à Montréal. Le père de John, qui réside en Irlande, se nomme Patrick Murray tandis que Catherine a pour père Bernard Murray, décédé en Irlande. Parmi les parrains se trouvent, entre autres, Hugh Murray, Bernard Murray et James Murray alors que du côté des marraines, nous retrouvons Susan Murray et Isabel Murray. Si nous ne pouvons certifier qu'ils sont apparentés aux enfants du couple, les noms de famille portent à croire que ces individus le sont effectivement.

Le cas du couple formé de John Gleeson et de Jane Gibson est intéressant. Nous avons pu retracer leur présence jusqu'en 1839, grâce à un acte de sépulture, car une de leurs filles décède à l'âge de 10 ans. Par la suite, nous ne retrouvons plus aucune trace du couple ni de leurs enfants à Montréal. Toutefois, nous savons que le couple nourrit des liens avec d'autres familles établies à Montréal. C'est par l'entremise du frère de John, James Gleeson, que nous avons découvert l'existence d'un important réseau familial. Le frère James épouse Ann Conway en 1827, tous les deux sont de Montréal. Au baptême de leur premier enfant prénommé Mary Ann, ils nomment Charles et Mary

Curran, comme parrain et marraine. Lorsque l'épouse, Ann Conway, décède en 1832 à l'âge de 27 ans, le veuf, James Gleeson se remarie en 1833 avec Mary Curran, la marraine de Mary-Ann. De ce second mariage, neuf enfants naissent à Montréal de 1833 à 1849. Parmi leurs parrains et marraines, certains font partie de notre corpus de 91 couples ayant fait baptiser au moins un enfant à Montréal. C'est le cas du couple formé de Patrick Brennan, commerçant irlandais, et de Margaret Kane, mariés en 1825 et parents de six enfants tous nés à Montréal. Ils agissent conjointement comme parrain et marraine du petit Patrick, baptisé le 19 mars 1837 et fils de James Gleeson et de Mary Curran, dont le prénom est probablement choisi en l'honneur du parrain, Patrick Brennan. C'est aussi le cas de Charles Curran qui se retrouve également parrain d'un des enfants du couple Gleeson et Curran. Bien que Charles et Mary Curran soient fort probablement originaires d'Irlande, le prêtre note tout de même qu'ils résident à Montréal sans mentionner leur origine. Toutefois, la reconstitution de ce genre de lien indique que plusieurs Irlandais gravitent autour de ces 91 familles. Ainsi, Sophie Gallagher, irlandaise, épouse en 1832 Bernard Kane, aussi irlandais. Ils seront nommés marraine et parrain du sixième enfant du couple formé de Patrick Brennan et de Margaret Kane que nous avons rencontré un peu plus haut (cette dernière n'est pas la sœur de Bernard Kane).

D'autres parents nomment aussi des collègues de travail comme parrains et marraines. Par exemple, le chef de famille Richard Lappin, journalier, désigne un autre journalier Joseph Santos comme parrain de son deuxième enfant. Santos devient encore une fois parrain, mais cette fois du premier enfant du couple formé de Thomas Casey, journalier, et d'Ann Grogan. Ces exemples montrent qu'il existe, très certainement, une solidarité entre des individus partageant la même classe sociale, voire une même activité socioprofessionnelle. Il faut également noter que les familles ayant plusieurs enfants sont plus susceptibles de nommer une marraine ou un parrain issu de la jeune communauté irlandaise. Il n'est pas rare de voir les membres de cette communauté

jouer les mêmes rôles pour plus d'une famille. C'est ainsi que, par exemple, Patrick Brennan, commerçant irlandais mentionné plus haut, est parrain pour six enfants de couples différents alors qu'un certain Denis Cotterel, tailleur de Montréal dont l'origine n'est pas précisée, est parrain à trois reprises dans des familles différentes. En somme, la formation de ces liens grâce au phénomène de la parenté spirituelle nous semble avoir bâti, peu à peu, la communauté irlandaise qui se constitue à Montréal durant les toutes premières décennies du 19^e siècle.

L'analyse du taux d'alphabétisation des époux et des parents spirituels apporte un éclairage additionnel à ce tableau. D'abord, on constate que 77% des 91 époux enregistrant au moins un baptême à Notre-Dame de Montréal sont en mesure de signer leur nom. Du côté des épouses, le taux n'est que de 30%¹⁰⁵. En ce qui concerne les parrains et les marraines, 80% des parrains savent signer tandis que 32% des marraines sont en mesure de le faire¹⁰⁶. En somme, nous pouvons conclure que ces couples qui vivent temporairement ou plus durablement à Montréal savent signer davantage que l'ensemble des époux que nous avons vu dans le chapitre deux (65% et 23% respectivement). De plus, ce sont les parrains et les marraines qui ont les plus hauts taux de signature avec 80% des parrains et 32% des marraines. Cette compétence culturelle plus importante des parents spirituels témoigne-t-elle d'un certain désir d'ascension sociale chez ces couples irlandais qui tentent de s'insérer durablement dans le tissu urbain montréalais ?

Enfin, disons un mot de la place des Canadiens français dans l'entourage familial des Irlandais puisque, somme toute, ces célébrations ont lieu sur un territoire où ils sont

¹⁰⁵ Selon la capacité de signer lors de leur mariage.

¹⁰⁶ Pour ce calcul, nous avons comptabilisé seulement une fois l'individu, même si celui-ci est nommé à plusieurs reprises comme parrain ou marraine. Au total, 181 parrains savent signer sur 225 parrains différents et 81 marraines sont en mesure de signer sur 251 marraines différentes.

présents en grand nombre. Parmi les 91 couples ayant fait baptiser au moins un enfant à Montréal, aucun époux n'est Canadien français tandis que six Canadiennes françaises sont mariées à un Irlandais. Rappelons que certains Irlandais s'intègrent assez tôt au 19^e siècle à la vie montréalaise grâce aux liens qu'ils tissent avec des Canadiens français établis depuis plus longtemps dans la ville. C'est le cas de Pierre Reynolds qui épouse Adélaïde Poupart Lafleur en 1816, un des rares couples irlandais-canadien parmi les 91 familles qui demeurent au moins un certain temps à Montréal. Même si leurs six premiers enfants meurent en bas âge, le couple refuse d'abandonner et demeure à Montréal. Au total, seulement deux de leurs 10 enfants survivent. Si le couple reste à Montréal durant tout ce temps, c'est sans doute parce que l'épouse est canadienne-française et que les parrains et marraines sont pratiquement tous d'origine canadienne-française aussi. En effet, sur les 10 parrains et les 10 marraines choisis, seulement une marraine a un nom de famille à consonance irlandaise (O'Brien). De plus, les enfants ont tous des prénoms à consonance française. Par ailleurs, il arrive parfois que des Canadiens français agissent comme parents spirituels pour des familles sans conjoint francophone. C'est le cas du couple formé de l'Irlandais David Thomas Kennelly et de Marguerite Loedel, dite de Montréal, qui se marie en 1803 et donne naissance à trois enfants à Montréal. Le couple, issu de l'élite supérieure, nomme trois parrains et trois marraines canadiens-français. Parmi les 85 familles non francophones, seulement 15 Canadiens français sont nommés parrains d'un enfant issu d'une famille irlandaise (sur 240 enfants) alors que 24 Canadiennes françaises deviennent marraines (sur 241 enfants). Nous remarquons que ce sont majoritairement des Irlandais qui sont choisis comme parrains et marraines, du moins, s'il est possible de se fier aux noms de famille semblables à celui des Irlandais de notre corpus (par exemple William Brennan, Charles Kane, James Deegan, Anne Laverty, Helena Dunn, Helen Phelan et Marguerite Gallagher). Par ailleurs, il arrive sans doute aussi que certains de ces parents spirituels soient des anglophones non irlandais. Nous avons par exemple retrouvé des noms de famille comme McGill, un patronyme souvent associé aux Écossais. Toutefois, un Rodger McGill, père de 6 enfants à Montréal, est bel et bien Irlandais, mais une

Catherine McDonald, épouse d'Edouard Roach, irlandais, est dite de Glengarry dans le Haut-Canada. Il se peut donc qu'elle ne soit pas d'origine irlandaise.

Tout compte fait, ces constants semblent confirmer l'hypothèse sur la formation d'une première communauté irlandaise catholique à Montréal qui se forme dès la fin des années 1810. Celle-ci est évidemment le fruit de liens d'abord tissés en Irlande, mais elle est alimentée et renforcée par ces couples qui nomment des parrains et des marraines issus d'un entourage en bonne partie composé d'hommes et de femmes originaires d'Irlande. Il faut remarquer tout particulièrement le rôle des femmes dans ce phénomène, épouses et marraines, alors que souvent les hommes occupent presque toute la place dans cette histoire.

3.2.3 Prénomination des enfants

Donner un prénom à un enfant constitue un geste important. Une approche plus culturelle du baptême permet de révéler des liens insoupçonnés entre l'enfant et le monde auquel il appartient désormais. Sur les 277 enfants nés de l'union des 91 couples montréalais, 268 portent un prénom¹⁰⁷. Sans surprise, les prénoms des enfants des couples d'Irlandais sont influencés en grand nombre par ceux portés par des membres de la famille ou de l'entourage proche. Dans un premier temps, nous avons cherché à savoir combien d'enfants portent le même prénom que leurs parrains ou marraines, mais cet usage semble avoir été marginal puisque seulement 22 des 268 (8%) enfants sont dans cette situation. Si on compare avec les analyses de Geneviève Ribordy, il semble que les Irlandais montréalais tendent moins à recourir au prénom du parrain ou de la marraine que les anglophones de la ville de Sudbury (15%) au tournant du 20^e

¹⁰⁷ Neuf ont été ondoyés sans prénoms.

siècle¹⁰⁸. Si quelques-uns des enfants portent également le nom de leur père ou de leur mère, cet usage semble tout aussi peu fréquent (20 cas). De même, nous n'avons pas pu établir de corrélation forte pour ce qui est des autres membres de la famille ou de l'entourage bien que, comme nous avons vu, certains enfants portent le nom du parrain ou de la marraine. Cependant, nous décelons une tendance plus nette des parents à choisir le prénom de l'un des grands-parents. Ainsi, 60 des 268 enfants portent le même prénom qu'un de leurs grands-parents résidant en Irlande. Les parents agissent de cette manière probablement afin de garder vivante la mémoire de celles et ceux qui sont restés en Irlande. C'est un peu comme s'ils avaient voulu lier leur patrie d'origine à leur nouvelle vie montréalaise.

Par ailleurs, les prénoms anglophones ou irlandais usuels dominent malgré une grande diversité¹⁰⁹. Dans certains cas, l'enfant porte deux prénoms (47), dont 22 débute nt par Mary ou Marie. Cependant, les couples irlandais privilégient très largement le prénom unique, ce qui n'est pas le cas des anglophones catholiques de Sudbury, majoritairement des Irlandais, à la fin du 19^e siècle. Ceux-ci donnent, en plus grand nombre, des prénoms doubles¹¹⁰.

¹⁰⁸ Sur tous les baptêmes anglophones de la paroisse Sainte-Anne de Sudbury entre 1884 et 1913. Voir : Geneviève Ribordy, « Le choix des prénoms à Sudbury au tournant du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 43, Numéro 2, automne 1989, p. 199

¹⁰⁹ Voir les figures 3.2 et 3.3.

¹¹⁰ Geneviève Ribordy, « Le choix des prénoms à Sudbury au tournant du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 43, Numéro 2, automne 1989, p. 194-195

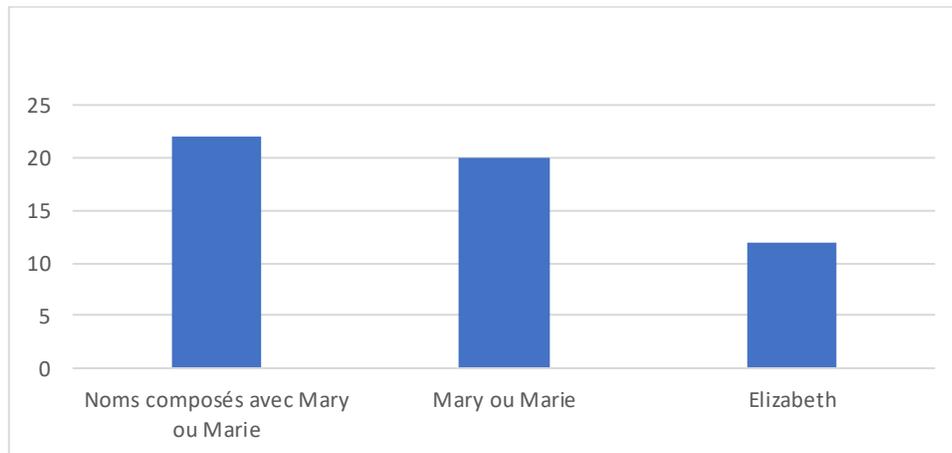


Figure 3.2 Prénoms de filles les plus populaires pour les couples irlandais des années 1800 à 1825

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

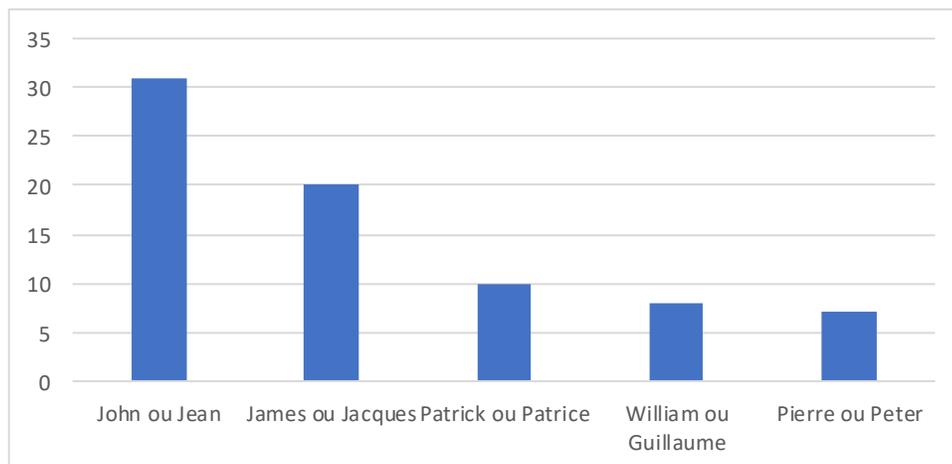


Figure 3.3 Prénoms de garçons les plus populaires pour les couples irlandais des années 1800 à 1825

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

3.2.4 Les contours de la communauté irlandaise de Montréal

De telles pratiques familiales de sociabilité ont donc permis à ces hommes et à ces femmes originaires d'Irlande de s'intégrer un peu mieux au tissu urbain de Montréal. De même peut-on croire que, dans l'esprit de ces Irlandaises et de ces Irlandais, une certaine conscience communautaire s'est développée, petit à petit, à partir du tournant des années 1820. Cette dernière section cible deux dimensions qui peuvent nous aider à circonscrire cette communauté irlandaise naissante de Montréal. Débutons par la géographie urbaine des familles irlandaises de 1800-1825 dont le ou les premiers enfants ont été baptisés à l'église Notre-Dame.

3.2.4.1 Les Irlandais dans l'espace montréalais vers 1825

Selon Jean-Claude Robert, 3641 Irlandais, catholiques et protestants, habitent Montréal en 1825¹¹¹. Nous savons aussi, à l'aide de lettres d'immigrants irlandais, qu'il existe une grande proximité, dans le cas de Montréal, entre les gens issus de classes sociales différentes¹¹². Dans cette perspective, nous avons tenté de retracer le lieu de résidence des 91 couples de notre corpus, mais aussi celui des témoins et des parrains qui ont gravité dans leur orbite. Nous avons d'abord consulté *An alphabetical List of the Merchants, traders, and housekeepers, residing in Montreal*¹¹³., publié en 1820 par Thomas Doige. Cependant, nous avons seulement retrouvé trois noms, dont le maître d'école John Hanamney, qui se marie en 1819 et qui a quatre enfants avec sa femme Mary. Il est mentionné que sa femme enseigne aussi dans la même demeure au 3 rue Alexis. D'ailleurs, nous avons retrouvé un autre maître d'école, Thomas Neagle, qui se marie en 1825 avec Ann Donovan.

¹¹¹ Cité par Gillian Leitch dans le livre constructions identitaires et pratiques sociales p.207

¹¹² Forster, Merna M., *Through the eyes of the immigrant: An Analysis of Diaries and Letters of Immigrants arriving at Grosse-Ile and the port of Quebec, 1832-42*, M.A Université Laval, 1991, p.110

¹¹³ List of the Merchants, traders, and housekeepers, Residing, 1819, p.108

Nous avons aussi consulté le recensement du Bas-Canada de 1825, disponible sur le site Bibliothèque et Archives Canada. Nous y avons cherché un à un les 91 chefs de famille, de même que les quelques témoins et parrains récurrents. Nous pouvons faire quelques constats. À cette époque, il existe sept faubourgs à Montréal: Pointe-à-Callière, Sainte-Anne, Saint-Joseph, Saint-Antoine, Saint-Laurent, Saint-Louis et Québec¹¹⁴. D'abord, nous avons seulement retrouvé 26 des 91 époux. Sur ces 26, 11 habitent la ville de Montréal¹¹⁵, tandis que six résident dans le faubourg Saint-Laurent¹¹⁶ et six autres dans le faubourg de Québec¹¹⁷. Puis, un époux habite dans le faubourg Saint-Antoine, un dans celui de Pointe-à-Callière, et un autre dans le faubourg Saint-Joseph.¹¹⁸

Plusieurs semblent bien se mêler à la vie montréalaise et ont comme voisin immédiat d'autres Irlandais, mais aussi des Canadiens français. Par exemple, Edouard Pendergast, marié avec Agathe Parent en 1823, habite près de Jos Parent dans le faubourg Québec (Montréal). Celui-ci est probablement apparenté à l'épouse. Par ailleurs, il faut noter la proximité entre les gens de métier. Par exemple, nous avons

¹¹⁴ P.-A. Linteau et J.-C. Robert, « Propriété foncière et société à Montréal : une hypothèse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28, 1 juin 1974

¹¹⁵ Ce sont James O'Neill (serviteur), Peter Dunn (marchand, épicier), Peter Kane (jardinier), John Hughes (serviteur, tonnelier), James Martin (tonnelier), Thomas McNaughton (cordonnier), Francis Mullin (marchand), Pat Hanaven (commerçant, aubergiste), James Scullin (couturier, aubergiste), Peter Lavery (tailleur, aussi parrain plusieurs fois), Michel O'Meara (charpentier, parrain d'un des enfants de John Waters, menuisier)

¹¹⁶ Ce sont Martin Dunn (tailleur), Laurence Mount (colporteur) (parrain d'un des enfants de Daniel McKown), Rodger McGill (chandelier, sa vonneur, il habite au 38 Sanguinet), Edward Roach (tailleur), Bernard Barker, (cultivateur, marchand, épicier), Pat Wilkinson (tailleur).

¹¹⁷ Ce sont Pierre Reynalise (scieur de long), Maurice Kiely (journalier), Rob Donnelly (jardinier), Pat Brennan (boulangier, aubergiste, épicier, parrain plusieurs fois), Edward Pendergast (marchand boucher), John Murray (charpentier)

¹¹⁸ Ce sont, pour le faubourg St-Antoine, Richard Lappin (serviteur, domestique), pour Pointe-à-Callières, Owen O'Neill (cultivateur, serviteur) et pour le faubourg Saint-Joseph: Michael Fitzpatrick (cultivateur)

retrouvé trois tonneliers irlandais vivant à proximité l'un de l'autre. Nous avons aussi remarqué que les Irlandais Pierre Reynolds et John Murray sont voisins dans le faubourg de Québec. Les deux sont scieurs de long ou charpentiers, des activités socioprofessionnelles qui contribuent sans doute à ce rapprochement. Nous pouvons imaginer que leurs femmes et leurs enfants se côtoient également. Certaines professions exigent des rapprochements avec l'Autre, tels les marchands, les tailleurs, ou les charpentiers. Dans le faubourg Québec (à Montréal), par exemple, il n'est pas rare de voir des médecins côtoyer des marchands, ainsi les contacts entre des individus de classes sociales différentes sont quotidiens¹¹⁹. Nous aurions aimé approfondir ces recherches, mais le recensement de 1831 n'est pas disponible pour la ville de Montréal¹²⁰. Néanmoins, cette esquisse permet de voir que s'il ne semble pas exister encore un quartier proprement irlandais, comme le sera *Griffintown* plus tard, une concentration résidentielle ou un voisinage basé sur l'origine et l'activité socioprofessionnelle se profilent déjà en 1825.

3.4.2.2 Implications sociales des Irlandais

Si nous constatons que plusieurs Irlandais s'établissent à Montréal, qu'en est-il de leur implication dans leur nouveau milieu de vie ? Peut-on faire des liens entre les pratiques familiales des Irlandais et la vie associative de ceux-ci ? En annexe de son mémoire de maîtrise¹²¹, l'historienne Gillian I. Leitch a dressé, à l'aide de journaux et de pétitions, une impressionnante liste d'Irlandais impliqués socialement à Montréal entre 1817 et 1847. En effet, dès 1817, les Irlandais catholiques de Montréal deviennent actifs alors qu'un petit groupe d'entre eux se réunissent à la chapelle Bonsecours, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment. Bientôt, un prêtre anglophone est dépêché sur

¹¹⁹Forster, Merna M., *Through the eyes of the immigrant: An Analysis of Diaries and Letters of Immigrants arriving at Grosse-Ile and the port of Quebec*, 1832-42, M.A Université Laval, 1991, p.118

¹²⁰ En ce qui concerne le recensement de 1842, il a déjà été étudié, entre autres, par Sherry Olson.

¹²¹Gillian I. Leitch, *Community and Identity in 19th Century Montreal: The Founding of Saint Patrick's Church*, mémoire M.A (histoire), Ottawa, Université d'Ottawa, 1999, 193 p.154-177

place pour les assister. Les Irlandais catholiques fréquentent également l'église des récollets de Montréal et demandent son agrandissement dès 1826. Par ailleurs, la *Roman Catholic Temperance Society*, ancêtre de la *St-Patrick Temperance Society*, est créée en 1827. La *Hibernian Benevolent Society* est fondée en 1828 alors que la Société Saint-Patrick de Montréal est mise sur pied en 1834. Comme nous le voyons, les Irlandais de Montréal se mobilisent assez tôt au 19^e siècle. Plus encore, ces associations participent au développement d'une classe moyenne irlandaise, encore au stade embryonnaire dans le cas de Montréal. Néanmoins, la mise sur pied de plusieurs associations entraîne une certaine crédibilité et un rapport de force non négligeable pour les membres de celles-ci au sein de la société¹²². Ces associations sont également de bons moyens d'entretenir la vie sociale puisqu'elles permettent de tisser des liens entre les membres.

Sur la foi des données de G. I. Leitch, nous avons vérifié dans quelle mesure les Irlandais de notre corpus se retrouvent aussi parmi les membres de ces sociétés. Sur les 11 individus qui ont signé la pétition pour l'église des récollets en 1826, sept font partie de notre corpus de 91 couples ou de leur entourage¹²³. Nous avons également retrouvé certains noms parmi les membres de la Société Saint-Patrick de Montréal¹²⁴ et de la

¹²²Gillian I. Leitch, *The Importance of Being English?: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850*, Thèse de PHD (histoire), Université de Montréal, 2006, p.30

¹²³Il s'agit de Peter Dunn (marié en 1823), John Turney (parrain de deux enfants de Dunn), Peter Devins (parrain d'un enfant de Peter Crolly), Andrew Doyle (parrain d'un enfant de Francis Mullins), James Murray (parrain d'un enfant de John Murray et d'un enfant de James Martin), Thomas Neagle (marié en 1825), Michael O'Meara (marié en 1819) et Patrick Phelan (prêtre et parrain d'un enfant de O'Meara)

¹²⁴Nous retrouvons les mêmes qui ont signé pour l'agrandissement de l'église des récollets, mais on ajoute William Campbell (parrain d'un des fils de Michael O'Mara), Denis Cotterell (parrain d'un des enfants de Jean McCaughan, parrain d'un des enfants de Robert Donnelly, parrain d'un des enfants de Peter Lavery, parrain d'un des enfants d'Edward Roach et parrain d'un des enfants de James Scullin), Charles Curran et John Curran (les 2 sont parrains chacun leur tour d'un des enfants de Pat Brennan), John Donnelan (parrain d'un des enfants de Francis Mullin), John Kelly (marié en 1825), Michael Kelly (parrain d'un des enfants de Francis Mullin), James McGowan (parrain d'un des enfants de Francis Mullin) et Francis Mullin (se marie en 1824),

*Hibernian Benevolent Society*¹²⁵. Par exemple, John Turney, parrain de deux enfants d'un marchand irlandais, s'implique à la fois au sein de ces deux associations. Certains font partie de la *Roman Catholic Temperance Society*, dont Denis Cotterell, Charles Curran, John Curran, Peter Devins, Michael O'Meara et Patrick Phelan. Nous retrouvons également ce petit groupe parmi l'association des *Friends of Ireland* de Montréal, formée de catholiques et de protestants¹²⁶. D'autres types de sources permettraient d'enrichir ce portrait. Par exemple, lors d'une élection de tutelle des enfants mineurs d'un couple irlandais de Montréal, trois des personnes les plus actives sur la scène associative faisaient partie de l'assemblée, de parents et amis, convoquée par la Cour du banc du roi, soit Peter Devins, Michael O'Meara et Patrick Phelan auxquels nous faisons référence un peu plus haut¹²⁷. Ainsi, parmi notre corpus de familles irlandaises de Montréal, un petit groupe d'hommes participe à la vie sociale et s'implique dans diverses associations afin de défendre les intérêts des Irlandais de Montréal.

Somme toute, il semble que les pratiques familiales comme le mariage et le baptême aident à forger des liens durables entre les Irlandais de Montréal. Dans certains cas, ceux qui agissent comme témoins aux mariages sont également désignés parrains ou marraines. Ces individus sont quelquefois des membres de la parenté, mais leur présence résulte aussi des liens tissés par le travail. Quelques-unes de ces personnes s'impliquent dans la vie sociale en fondant des associations et en signant des pétitions pour défendre les intérêts des Irlandais. La communauté irlandaise se forme de gens

¹²⁵ Les mêmes que plus haut, mais on ajoute: Thomas Battle (parrain d'un enfant de Robert Armstrong), Pat Brennan (marié en 1825), Peter Lavery, Thomas McNaughton, John Turney (parrain de deux enfants de Peter Dunn), John Gallagher (marié en 1825), Andrew Conlan (parrain) et John Cassidy (parrain).

¹²⁶ *Vindicator*, 17 Feb., 20 Mar., 12 May 1829.

¹²⁷ Élection de tutelle des mineurs de Peter Miller, veuf de Catherine Kennedy, 18 mai 1830; Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Montréal, CC601 (Fonds Tutelles et curatelles), S1 :Dossiers des tutelles et curatelles, 1795-1975.

qui partagent la même origine et par les individus qui s’y associent comme, par exemple, ceux faisant partie de l’entourage familial. Ce que partagent entre autres ces gens, en effet, c’est une origine irlandaise commune, même si certains Canadiens français et quelques Britanniques s’y greffent également. Somme toute, ces pratiques familiales et ces implications sociales consolident la base de la communauté irlandaise de Montréal qui existe bel et bien dès les années 1820.

Conclusion

Pour Sherry Olson, nous pouvons parler de communauté irlando-catholique à Montréal dès les années 1840 principalement grâce au « réseau social ethnicisé »¹²⁸. Les liens entre les Irlandais se renforcent lorsque l’un d’entre eux a besoin d’argent ou de nourriture, une solidarité particulièrement nécessaire pour les nouveaux arrivants. Dans une telle situation, ceux-ci bénéficient de l’aide ponctuelle d’Irlandais mieux établis ou plus nantis, ceux qui ont su pénétrer le système économique urbain et libéral. Un lien de confiance s’établit entre les Irlandais alors que ceux-ci tendent à se regrouper et achètent davantage de produits provenant de commerces tenus par des compatriotes. Quand ils sont voisins, ils n’hésitent pas non plus à s’entraider, que ce soit en gardant un enfant ou en se prêtant des objets de toutes sortes. Bref, une solidarité s’installe entre voisins, travailleurs et amis partageant une même origine ou une même religion, dans un contexte où le système économique libéral défavorise les immigrants irlandais. En fouillant dans les papiers de Bartholomew O’Brien, Sherry Olson remarque que la famille élargie prend aussi une grande place dans la vie du changeur.

¹²⁸Sherry Olson, «Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montreal in the 1840’s» dans *Canadian Ethnic Studies*, Numéro 1-2, 2013, p.179-201

Ce que ce chapitre montre, c'est que la famille nucléaire et son entourage jouent un grand rôle dans la formation et la vitalité de la communauté irlandaise-catholique des années 1820 et 1830. Les familles irlandaises que nous avons étudiées débutent leur histoire en se mariant à Montréal devant témoins, certaines d'entre elles s'établissent dans la ville, y ont plusieurs enfants, et nomment des parrains et des marraines qui font partie désormais du cercle familial. Les liens tissés lors des mariages et des baptêmes aident certainement à ce que, progressivement, la communauté irlandaise prenne forme et puisse ainsi accueillir les plus grosses vagues d'immigrants irlandais (en particulier celles de 1832 et de 1847). À n'en pas douter, les contacts se perpétuent après un mariage ou un baptême entre les parents, les témoins, les parrains et les marraines. D'ailleurs, Sherry Olson souligne que plusieurs activités ont lieu tout au long de l'année qui ont pour effet de renforcer la communauté¹²⁹.

Les recherches de Rosalyn Trigger ont également démontré que les Irlandais désirent leur propre paroisse dès les années 1820¹³⁰. Au début du 19^e siècle également, l'adhésion à l'identité irlandaise se manifeste à Montréal notamment par la reproduction de symboles identiques à ceux véhiculés en Irlande¹³¹. Enfin, les associations créées dès 1820 à Montréal ont pour but de rassembler les Irlandais à l'aide de référents communs qui leur rappellent l'Irlande.

De notre côté, nous avons démontré que les immigrants irlandais qui se marient à Montréal durant les années 1800-1834 tendent à se regrouper entre eux sans

¹²⁹ Sherry Olson, «Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montreal in the 1840's» dans *Canadian Ethnic Studies*, Numéro 1-2, 2013, p.190

¹³⁰ Rosalyn Trigger, *The Role of the parish in fostering Irish-Catholic identity in 19th Century Montreal*, Mémoire de M.A. (Géographie), Université McGill, 1997, 144p.

¹³¹ Gillian I. Leitch, *The Importance of Being English?: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850*, Thèse de PHD (histoire), Université de Montréal, 2006, 293 p.

nécessairement adhérer à une association. Ce phénomène vaut particulièrement lorsque l'immigration irlandaise prend de l'ampleur, après 1815. Ce chapitre montre que des pratiques familiales, comme le mariage ou la cérémonie du baptême, permettent de créer ou de consolider un réseau plus large de personnes, souvent non apparentées, mais généralement d'origine irlandaise. Nous le constatons lors du mariage, dans la tendance plus marquée à choisir un époux d'origine irlandaise. De même, les parrains et les marraines désignés par les parents sont essentiellement d'origine irlandaise, même si certains sont des Canadiens français ou des Britanniques. À cet égard, il faut tempérer sérieusement l'idée véhiculée par certaines études voulant que les Irlandais catholiques et les Canadiens français se soient rapprochés. En réalité, cette union entre les deux peuples semble davantage avoir été le fait des élites politiques que de l'ensemble de la population. Au sein de la famille et de son entourage (voisins, collègues, personnes-ressources), les Irlandaises et les Irlandais créent un « réseau ethnicisé », celui qu'observe Sherry Olson pour la période subséquente. La première institution à la base de la communauté irlandaise semble donc être la famille, moins étudiée que les associations pour cette période, mais tout aussi fondamentale. C'est sur cette fondation que les Irlandaises et les Irlandais déjà installés à Montréal ont pu accueillir les arrivants de la Verte Erin qui se succèdent par la suite.

Enfin, ce chapitre montre qu'après un mariage à Montréal, de nombreuses familles s'installent en périphérie de la ville. Pour ces couples, se marier à Montréal constitue une nouvelle étape dans leur périple d'immigrant. Ce geste leur permet de s'enraciner en Amérique tout en gardant leurs référents identitaires bien vivants. Ils y arrivent notamment en tissant des liens avec des gens qui partagent cette origine commune. Si certains s'ancrent à Montréal pour de bon, d'autres, plus nombreux encore, poursuivent leur chemin. Plusieurs couples échappent à notre radar, mais leur histoire continue dans le Haut-Canada ou aux États-Unis. Un nombre non négligeable d'entre eux demeurent tout de même au Bas-Canada. On peut penser que les familles qui s'établissent non loin

de la ville entretiennent encore les liens d'amitié ou les alliances qu'elles ont noués dans la paroisse Notre-Dame de Montréal.

CONCLUSION

L'ambition de ce mémoire est de mieux connaître l'expérience d'une partie des Irlandaises et des Irlandais de Montréal dans le premier tiers du 19^e siècle en analysant ses pratiques matrimoniales et familiales. Ce travail contribue à l'histoire de l'immigration, mais aussi aux études ethniques et à l'histoire de la famille. Nous avons voulu mettre en lumière la première génération d'immigrants irlandais à s'installer en plus grand nombre à Montréal. Grâce à cette recherche, nous en savons désormais davantage sur ces Irlandaises et ces Irlandais qui, selon nous, n'ont pas été assez étudiés. Les Irlandaises et les Irlandais contribuent à l'essor de Montréal comme ville industrielle, surtout à compter de 1820, sans renier leurs pratiques familiales. Bien que les Irlandais ne demeurent pas nécessairement dans un lieu fixe lors de leur arrivée en Amérique, certains s'unissent en vue de s'établir et de fonder une famille. Se marier, avoir des enfants, entretenir des liens sont des comportements qui démontrent qu'ils attachent de l'importance à la vie familiale et à ses rituels. Dans la société bas-canadienne, les écrits détaillés comme les registres paroissiaux révèlent l'ampleur de ces pratiques au sein de la population. L'étude du mariage, premier geste d'enracinement pour certains, permet de mieux connaître ces immigrants irlandais dont la plupart sont arrivés récemment.

Le nombre d'épouses et d'époux irlandais à la paroisse Notre-Dame de Montréal au fil des années croît à peu près au même rythme que l'immigration générale des Irlandais au Bas-Canada. La méthodologie fondée sur les registres paroissiaux de Notre-Dame de Montréal valide et donne une idée approximative de la croissance du nombre d'Irlandais à Montréal. L'étude de ces mariages entre Irlandais ou avec d'autres colons

indique qu'ils souhaitent fonder des familles et s'établir dans cette ville ou ailleurs dans le Nouveau Monde. Dans l'ensemble, la majorité des épouses et des époux proviennent des provinces catholiques. C'est donc dire que la religion s'avère un important facteur d'attraction pour une partie de ces Irlandais même si nous retrouvons tout de même une bonne proportion d'épouses et d'époux en provenance de la province majoritairement protestante d'Ulster surtout au début des années 1820. Le contexte économique dans lequel se trouve Montréal s'avère un autre facteur attirant pour les Irlandais, surtout les journaliers. Les travaux publics en cours des années 1820 et 1830 font en sorte que la ville nécessite une main d'œuvre abondante. Les époux irlandais peuvent donc prendre part à cette économie de différentes manières. Si certains n'y voient qu'une opportunité de gagner leur vie au jour le jour dans de pénibles conditions de travail en espérant amasser assez de sous pour acheter une terre rapidement non loin de Montréal, d'autres s'exercent à vouloir gravir les échelons de la société. La ville, en pleine croissance, offre des opportunités que certains Irlandais, surtout les jeunes couples, ne retrouvent pas dans leur pays. En revanche, la majorité des agriculteurs ne demeurent pas à Montréal, ce que tend à confirmer l'étude des activités socioprofessionnelles des pères des épouses. Il faut aussi mentionner que nous ne retrouvons pas seulement des époux journaliers ou agriculteurs, mais aussi des gens de métiers et des commerçants. À la lumière de ces informations, nous devons convenir que la population irlandaise de Montréal, dans le premier tiers, du 19^e siècle, n'est pas composée d'individus strictement de la classe populaire.

Puis, en croisant les données des épouses et des époux irlandais, nous comprenons mieux les comportements matrimoniaux de ceux-ci. Nous voulons rappeler l'importance du mariage pour ces immigrants. Cette union, attestée par le prêtre, marque le fondement d'une nouvelle entité dans laquelle les deux individus peuvent s'entraider et se supporter. Le mariage renforce l'expérience des immigrants irlandais à Montréal en leur apportant un certain réconfort puisqu'ils se retrouvent entre eux.

Ceux-ci peuvent ensuite bâtir leur vie à Montréal, parmi la communauté irlandaise naissante ou ailleurs en Amérique dans un réseau plus établi d'Irlandais. Ainsi, nous avons montré que l'endogamie nationale des Irlandais est forte malgré qu'ils ne se marient pas nécessairement avec une personne en provenance d'un même lieu d'origine. De plus, entre 1800 et 1834, très peu de mariages ont lieu entre Irlandais et Canadiens français. Bien que dans plusieurs cas, nous n'avons pas pu confirmer l'origine des épouses et des époux non irlandais, il semble que la plupart sont Irlandais, sinon Écossais ou Anglais.

Nous avons également vu que la majorité des Irlandaises et des Irlandais mariés à Montréal ne demeurent pas dans la ville. Toutefois, une bonne partie d'entre eux s'établissent à la campagne bas-canadienne, pas très loin de Montréal. Si seulement une minorité reste dans la ville, il n'en demeure pas moins qu'elle est au cœur de la sociabilité de la communauté irlandaise de Montréal. Pour certains, l'enracinement se prolonge même à travers le mariage de leurs propres enfants. Notre recherche montre l'étendue des réseaux parmi les couples ayant choisi de rester à Montréal. Si certains tissent des liens avec des collègues de travail, d'autres le font avec des membres de la famille qui ont aussi quitté l'Irlande. Nous assistons donc à la formation ou à la consolidation de liens étroits qui se créent sur une base régulière, mises en lumière grâce à l'étude des pratiques familiales. Un autre constat important de ce mémoire se trouve dans la quasi-absence des Canadiens français qui ne pénètrent pas les réseaux d'Irlandais développés par les pratiques familiales. D'ailleurs, plusieurs anglophones dont nous n'avons pu confirmer l'origine ethnique nouent des liens avec les Irlandais probablement parce qu'ils sont catholiques aussi. Il se peut que certains soient effectivement d'origine irlandaise alors que d'autres proviennent de l'Écosse ou de l'Angleterre. Ces relations entre les individus provenant du Royaume-Uni pourraient survenir grâce à une identité britannique fondée sur l'origine européenne et la langue anglaise.

Alors que Sherry Olson a démontré par l'entremise des liens de confiance entre un commerçant irlandais et ses sollicitateurs, qu'une communauté irlandaise se consolide au cours des années 1840, nous avons fait ressortir un autre type de relation. Ces rapports entre les couples et la parenté spirituelle nous plongent au cœur du milieu familial des Irlandais qui, selon nous, se trouve à la base de la communauté irlandaise. Si celle-ci est encore au stade embryonnaire au cours des années 1820, il n'en demeure pas moins qu'une solidarité constituée de modestes réseaux familiaux se développe au sein de la paroisse Notre-Dame de Montréal, dans laquelle plusieurs se sont mariés. Le mariage s'avère le point de départ d'une nouvelle aventure pour ces Irlandais, qui se poursuit avec la naissance de leurs enfants à Montréal et, pour certains, ailleurs au Bas-Canada.

Nous croyons que cette étude peut servir de base aux futurs chercheurs qui désirent approfondir le destin de plusieurs de ces individus dont nous n'avons pas eu la chance d'analyser plus en détail. Par exemple, est-ce qu'il existe une plus grande mixité, plus tard au 19^e siècle, entre les Irlandais de deuxième génération, c'est-à-dire les enfants des couples étudiés dans ce mémoire et les Canadiens français? Bien que Sherry Olson et Patricia Thornton aient déjà analysé certaines familles irlandaises à la fin du 19^e siècle, il serait intéressant d'ajouter cette banque de noms d'épouses et d'époux à l'étude. D'ailleurs, en partant d'un couple marié en 1824 à Montréal, Francis Mullins et Rosa Anna Connolly, nous avons pu remonter jusqu'à Thomas D'Arcy McGee, homme politique canadien né en Irlande, qui devient parrain du petit-fils de Mullins dans les années 1850. L'étude plus spécifique des noms de famille nous paraît également intrigante pour mieux comprendre l'origine des Irlandaises et des Irlandais de passage ou venus s'établir à Montréal. Cette approche nous permettrait certainement de mieux départager les catholiques des protestants. L'étude des réseaux de femmes, à l'aide des données sur les épouses et les marraines, peut également apporter un éclairage intéressant pour les recherches futures. Une étude comparative entre les

différentes communautés d'immigrants irlandais qui prennent forme au Bas-Canada, dans le Haut-Canada et même dans les maritimes s'avère une piste de recherche intéressante. De cette manière, nous pourrions mieux comprendre l'expérience de ces groupes ou communautés en prenant en compte le lieu dans lequel ces nouveaux arrivants s'immiscent. En fait, l'expérience des immigrants irlandais dans les villes maritimes, par exemple, est-elle différente de la réalité de ceux qui s'établissent à Montréal ? D'ailleurs, en ce qui concerne plus précisément Montréal et ses alentours, nous espérons que des recherches futures pourront approfondir l'univers du travail ainsi que la question de l'établissement rural de la communauté irlandaise grâce à des sources différentes.

ANNEXE A

Nombre et pourcentage d'époux en mesure de signer leur nom selon l'année

Année	Nombre d'époux en mesure de signer	Pourcentage (par rapport au nombre d'époux par année)
1800-1817	21	84
1818	10	91
1819	5	83
1820	9	82
1821	15	75
1822	19	79
1823	28	65
1824	29	74
1825	23	72
1826	36	75
1827	22	69
1828	5	71
1829	32	71
1830	32	62
1831	43	54
1832	70	63
1833	56	52
1834	54	61

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

ANNEXE B

Nombre et pourcentage d'épouses en mesure de signer leur nom selon l'année

Année	Nombre d'épouse en mesure de signer	Pourcentage (par rapport au nombre d'épouse par année)
1800-1817	10	40
1818	4	36
1819	3	50
1820	3	27
1821	2	10
1822	9	38
1823	8	19
1824	6	15
1825	7	22
1826	15	31
1827	8	25
1828	1	14
1829	11	24
1830	10	19
1831	10	13
1832	19	17
1833	24	22
1834	29	33

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

ANNEXE C

Couples ayant fait baptiser 1 enfant (1800-1825)

Année du mariage	Nom de l'époux	Nom de l'épouse	Année du baptême
1805	James Fitzgerald	Sully McGillis	1808
1809	Michel O'Sullivan	Cécile Berthelet	1810
1815	William Johnson	Françoise Grignon	1816
1816	Bernard Stone	Marie Reine Rocheleau	1817
1817	Richard O'Neil	Catherine McDonald	1817
1818	William Gilfoile	Mary McDonald	1819
1818	Pat McDonelle	Marguerite Brazelle	1819
1818	James Coran	Helene Comfort	1819
1819	Pat McGinlay	Jeanne McEveneu	1820
1820	Michael Fitzpatrick	Ellan Whelan	1820
1821	William Kennedy	Josepha Arbore	1822
1821	James McKenna	Beddy McManus	1822
1821	John O'Connell	Mary Moor	1822
1822	William McCormick	Biddy Reynolds	1822
1822	James Brennan	Marguerite Dundon	1822
1822	Peter Caroll	Ellen McKane	1823

1823	Owen O'Neil	Margaret Lator	1823
1823	Bernard Monday	Helena Smith	1824
1823	William Brophy	Margaret Berrigan	1824
1824	Lancelot Coman	Ann Montgomery	1824
1824	Maurice Kiely	Mary Grattan	1825
1824	William Brinnon	Mary Ann Leary	1826
1824	William MaCken	Isabelle Starkey	1826
1824	Michel Dinigan	Bridget Power	1826
1824	Owen O'Neil	Catherine Branegan	1825
1825	John Watters	Mary Coughlin	1826
1825	Edward Hogan	Charlotte Roach	1826
1825	John O'Neil	Bridget Duffy	1826
1825	James Henry	Mary Myers	1826
1825	Henry McKlusky	Mary McKeogh	1826

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

ANNEXE D

Couples ayant fait baptiser 2 enfants (1800-1825)

Année du mariage	Nom de l'époux	Nom de l'épouse	Premier baptême	Deuxième baptême
1804	Patrick Atteridge	Marguerite Mornen	1805	1807
1821	Richard MaCauley	Biddy MaCown	1822	1825
1821	Pat Barker	Brigitte Hughes	1821	1825
1821	Henry Goodwin	Bridget Bradley	1822	1822*
1822	Michel Duigan	Brigitte Reegan	1823	1825
1823	Martin Dowe	Mary Dalton	1823	1830
1823	James Nolan	Ann Burns	1824	1825
1823	James McMullen	Rosie McGuire	1825	1827
1823	Thomas Hayes	Catherine Kennedy	1824	1826
1823	Francis McKan	Marie Kennedy	1824	1826
1823	John Hughes	Susan Mulholland	1824	1827
1823	Daniel McAuley	Catherine McKeg	1825	1829
1824	Robert Armstrong	Eleonore Crowe	1825	1826
1824	Denis Foley	Bridget Tuimy	1825	1827
1825	Pat Wilkinson	Mary Lavry	1826	1830

1825	Thomas Neagle	Ann Donovan	1826	1830
1825	Thomas McNaughton	Elizabeth Roarke	1826	1827

*Jumeaux nés la même journée

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

ANNEXE E

Couples ayant fait baptiser 3 ou 4 enfants (1800-1825)

Année du mariage	Nom de l'époux	Nom de l'épouse	Premier baptême	Dernier baptême
1803	David Thomas Kennelly	Marguerite Loedel	1805	1814
1817	John Howley	Marie Anderson	1821	1826
1819	John Hanamney	Mary White	1819	1828
1820	Jean McCaughan	Marie Louise Plouf	1821	1825
1820	Michel Reilly	Mary Rooney	1821	1833
1820	James Leddy	Eliza Button	1820	1825
1820	Richard O'Neil	Helena Swards	1821	1832
1820	John Morran	Norah Grattan	1821	1824
1821	Henry Ferns	Marguerite McKeage	1821	1825
1821	James O'Neil	Elizabeth Lator	1822	1824
1822	Thomas Ryan	Norah Dayton Carroll	1823	1828
1823	Laurent Mount	Jane McKeoun	1823	1831
1823	Daniel McKown	Bridget McAuley	1824	1830
1823	Thomas Casey	Ann Grogan	1824	1830
1823	Pat Crough	Honoree Degan	1825	1834

1824	Peter Robinson	Anne McCarthy	1825	1828
1824	Edward Roach	Catherine McDonald	1825	1828
1824	James Scullin	Flower McDonald	1825	1830
1824	Pat McKannan	Ann Jones	1825	1830
1825	Martin Dunn	Ellen Dunn	1826	1834
1825	John Kelly	Mary Nolan	1825	1829
1825	James Martin	Elizabeth Grattan	1826	1831
1825	John McCauley	Mary Smith	1826	1832

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

ANNEXE F

Couples ayant fait baptiser cinq enfants et plus (1800-1825)

Année du mariage	Nom de l'époux	Nom de l'épouse	Premier baptême	Dernier baptême
1814	Richard O'Keefe	Catherine McDonell	1815	1827
1816	Pierre Reynolds	Adelaide Poupart Lafleur	1817	1834
1818	John Murray	Catherine Murray	1819	1826
1819	Michael O'Mara	Mary Wall	1821	1831
1820	Robert Donneley	Diana Roarke	1821	1828
1822	Thomas Kavanagh	Anna Farrell	1823	1831
1822	Bernard Barker	Ann McGillis	1824	1832
1823	Peter Dunn	Elizabeth Middleton	1824	1833
1823	Edouard Pendergast	Agathe Parent	1823	1831
1823	John Gleeson	Jane Gibson	1823	1836
1823	Rodger McGill	Joanna Brown	1824	1835
1823	Richard Lappin	Sara Smith	1824	1839
1823	John Conroy	Margaret Grace	1825	1848

1824	Peter Lavery	Marguerite Owens	1824	1838
1824	Francis Mullin	Rosa Anna Connolly	1825	1836
1824	Peter Hanaven	Catherine Ennis	1825	1832
1825	Peter Kane	Elizabeth Scott	1825	1833
1825	Pat Brennan	Marguerite Kane	1826	1838
1825	John Gallagher	Margaret McGrath	1827	1841
1825	Peter Crollly	Alice Cassidy	1826	1834
1825	Michael O'Hara	Ann McAffry	1826	1833

Source : Registres de la Paroisse Notre-Dame de Montréal (Généalogie Québec)

BIBLIOGRAPHIE

1-Base de données et sources manuscrites numérisées

- Institut généalogique Drouin, Généalogie Québec, « Lafrance », [Base de données],
<https://www.genealogiequebec.com/fr/lafrance>

- Recensement du Bas-Canada de 1825 [moteur de recherche et base de données],
<https://www.bac-lac.gc.ca/fra/recensements/1825/Pages/1825.aspx>

2-Sources imprimées et numérisées

DOIGE, Thomas, *An alphabetical List of the Merchants, traders, and housekeepers, residing in Montreal: to which is prefixed a descriptive sketch of the town*, Montreal, Printed by James Lane, 1820, 199p.

3-Journaux

Irish Vindicator

4- Études

Ouvrages de référence

BURGESS, Joanne, Louise DECHENE, Paul-Andre LINTEAU et Jean-Claude ROBERT. *Clés pour l'histoire de Montréal : Bibliographie*, Montréal, Boréal, 1992, 248 p.

FOUGÈRES, Dany, dir, *Histoire de Montréal et de sa région Tome I, Des origines à 1930 et Tome II, De 1930 à nos jours*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 1596 p.

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, Québec, Fides, 2000, 574 p.

Monographies

ADAMS, William Forbes, *Ireland and Irish Emigration to the New World, from 1815 to the Famine*, New York, Russell and Russell, 1932, 444 p.

AKENSON, Donald, *Being Had: Historians, Evidence and the Irish in North America*, Port Credit, P.D. Meany Publishers, 1985, 243 p.

ANDREWS, J.H., *A Paper Landscape, The Ordnance Survey in Nineteenth-Century Ireland*, Oxford University Press, 1975, 350 p.

BARRY, Gwen, *Ulster Protestant Emigration to Lower Canada*, Nouvelle-Écosse, Evans Books, 2003, 54 p.

BEVANT, Yann, *La Grande Famine en Irlande, 1845-1850. Histoire et représentations d'un désastre humanitaire*, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 260 p.

BOILY, Raymond, *Les Irlandais et le canal de Lachine: la grève de 1843*, Québec, Leméac, 1980, 207 p.

BOUCHARD, Gérard, *Quelques arpents d'Amérique, population, économie, famille*, Montréal, Boréal, 1996, 635 p.

BRADBURY, Bettina, *Wife to Widow: Lives, Laws and Politics in Nineteenth-Century Montreal*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2011, 520 p.

BRADBURY, Bettina et Tamara MYERS, *Negotiating Identities in Nineteenth-Century and Twentieth-Century Montreal*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2005, 310 p.

BRADY, Ciaran et Raymond GILLESPIE (ed), *Natives and Newcomers, Essays on the Making of Irish Colonial Society, 1534-1641*, Grande-Bretagne, Irish Academic Press, 1986, 259 p.

CAMPEY, Lucille H, *Atlantic Canada's Irish Immigrants, A fish and Timber Story*, Toronto, Dundurn, 2016, 423 p.

CAMPEY, Lucille H, *Ontario and Quebec's Irish Pionners, Famers, Labourers, and Lumberjacks*, Toronto, Dundurn, 2018, 412 p.

CONNOLLY, S.J., *Priests and people in pre-famine Ireland, 1780-1845*, Dublin, Four Courts Press, 2001, 285 p.

COWEN, Helen I., *British Emigration to British North America: The First Hundred Years*, Toronto, University of Toronto Press, 1961, 321 p.

CUSHING, Elizabeth, Teresa CASEY et Monica ROBERTSON, *A chronicle of Irish Emigration to Saint-John, New Brunswick, 1847*, Saint-John, The New-Brunswick Museum, 1979, 77 p.

D'ALTON, Ian, *Protestant Society and Politics in Cork 1812-1844*, Cork, Cork University Press, 1980, 264 p.

DESLANDRES, Dominique, John A. DICKINSON et Ollivier HUBERT, *Les sulpiciens de Montréal, une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Éditions Fides, 2007, 670 p.

DOBSON, David, *Scottish Emigration to Colonial North America, 1607-1785*, Athens, University of Georgia Press, 1994, 266 p.

ELLIOTT, Bruce S., *Irish Migrants in the Canada, A new Approach*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2004, 424 p.

ELLIOTT, Marianne, *The Catholics of Ulster*, New York, Basic Books, 2001, 642 p.

ERRINGTON, Jane, *Emigrant Worlds and Transatlantic Communities, Migration to Upper Canada in the First Half of the Nineteenth Century*, Montreal, McGill Queen's University Press, 2007, 244 p.

FITZGERALD, Patrick et B.K LAMBKIN, *Migration in Irish History, 1607-2007*, Basingstoke, Palgrave MacMillian, 2008, 403 p.

GAGNON, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

GOSSAGE, Peter, *Families in Transition: Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe*, Montreal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999, 299 p.

GRACE, Robert J., *The Irish in Quebec: an Introduction to the Historiography*, Québec, IQRC, 1993, 265 p.

HARDY, René, *Charivari et justice populaire au Québec*, Québec, Septentrion, 2015, 288 p.

HARVEY, Louis-George, *Le printemps de l'Amérique Française : Américanité, anticolonialisme et républicanisme dans le discours politique québécois 1805-1837*, Montréal, Boréal, 2005, 296 p.

HOUSTON, Cecil J. et William J. SMYTH, *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links and Letters*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 370 p.

HOUSTON, Cecil J et William J. SMYTH, *The Sash Canada wore: A Historical Geography of the Orange Order in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, 228 p.

JOLIVET, Simon, *Le vert et le bleu : identité québécoise et identité irlandaise au tournant du XXe siècle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 292 p.

MACDONAGH, Oliver, *A Pattern of Government Growth, 1800-60, The Passenger acts and their Enforcement*, London, Macgibbon and Kee, 1961, 368 p.

MACKAY, Donald, *Flight From Famine, The Coming of the Irish to Canada*, Toronto, McClelland and Stewart Inc, 1990, 367 p.

MANNION, John J., *Irish Settlements in Eastern Canada: A Study of Cultural Transfer and Adaptation*, Toronto, University of Toronto Press, 1974, 219 p.

MCGOWEN, MARK, *Produire la mémoire historique canadienne : Le cas des migrations de la Famine de 1847*, Ottawa, Société historique du Canada, 2006, 22 p.

MILLER, Kerby A., *Emigrants and Exiles: Ireland and the Irish Exodus to North America*, New York, Oxford University Press, 1985, 684 p.

MURPHY, Terrence et Cyril J.BYRNE, *Religion and Identity, The Experience of Irish and Scottish Catholics in Atlantic Canada*. St. John's, Jespersen Press, 1987, 146 p.

NOËL, Françoise, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*, Montreal and Kingston, McGill Queen's University Press, 2003, 372 p.

O'DRISCOLL, Robert et Lorna REYNOLDS, *The Untold Story: The Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, 2 volumes, 1988, 1041 p.

O'GRADA, Cormac, *Ireland, A New Economic History, 1780-1939*, Oxford, Clarendon Press, 1994, 536 p.

OLSON, Sherry et Patricia Thornton, *Peopling the North American City, Montreal, 1840-1900*, Carleton Library Series, McGill-Queen's University Press, 2011, 524 p.

OUELLET, Fernand, *Le Bas-Canada 1791-1840: Changements structureaux et crise*, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1976, 541 p.

PUNCH, Terrence M., *Erin's sons: Irish Arrivals in Atlantic Canada, 1761-1853*, Baltimore, Genealogical Publishing Company, Volume 1, 2008, 208 p.

RODDY, Sarah, *Population, providence and empire, The churches and emigration from nineteenth-century Ireland*, Manchester University Press, 2014, 288 p.

SEE, Scott W, *Riots in New Brunswick: Orange Nativism and Social Violence in the 1840's*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, 266 p.

SOUTHAM, Peter, *Irish Settlement and National Identity in the Lower St. Francis Valley*, Richmond, The St. Patrick's Society of Richmond and Vicinity, 2012, 260 p.

SWEENEY, Robert C.H. *Why Did We Choose to Industrialize?, Montreal, 1819-1849*, Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2015, 456 p.

THORNTON, Patricia et Sherry OLSON, *The Tidal Wave of Irish Immigration to Montreal and it's Demographic Consequences*, Université McGill, Département de Géographie, 1993, 30 p.

VANDERLINDEN, Jacques, *Se marier en Acadie française XVIIe et XVIIIe siècles*, Moncton, Chaires d'études acadiennes, Université de Moncton, 1998, 264 p.

VIAU, Roland, *Du pain ou du sang: les travailleurs irlandais et le canal de Beauharnois*, Beaconsfield, Presses de l'Université de Montréal, 2014, 321 p.

WARD, Peter, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990, 232 p.

WILSON, Kathleen, *A New Imperial History: Culture, Identity and Modernity in Britain and the Empire, 1660-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 385 p.

Articles

BAEHRE, Rainer, « Pauper Emigration to Upper Canada in the 1830's », *Histoire Sociale, Social History*, Vol 14, numéro 28, novembre 1981, p.339-367

BARTHELEMY DE SAIZIEU, T., « Les alliances matrimoniales à Neuville à la fin du XVIIIe siècle », *Évolution et éclatement du monde rural*, sous la direction de J. Goy et J.-P. Wallot, Paris, Ecole des hautes études en sciences sociales; Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986, p.315-323

BERNARD, Jean-Paul, Paul-André LINTEAU et Jean-Claude ROBERT, « La structure professionnelle de Montréal en 1825 », *Institut d'histoire de l'Amérique française*, Volume 30, numéro 3, décembre 1976, p.383-415

BOUCHARD, Gérard et André LAROSE, « La réglementation du contenu des actes de baptême, mariage, sépulture, au Québec, des origines à nos jours », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 30, numéro 1, juin 1976, p.67-84

BRADBURY, Bettina, « Surviving as a Widow in 19th-century Montreal », *Urban History Review*, Volume 17, Numéro 3, 1989, p.148-160

BRADBURY, Bettina, Peter GOSSAGE, Evelyn KOLISH et Alan STEWART, « Property and Marriage, The Law and the Practice in Early Nineteenth-Century Montreal », *Histoire sociale, Social History*, Vol. 26, no 51, mai 1993, p.9-39

BUMSTED, J.M., « The new immigrants: peopling British North America, 1783-1845 » dans *The Peoples of Canada, A Pre-Confederation History*, Toronto, Oxford University Press, 1992, p.165-196

BURGESS, Joanne, « The Growth of a Craft Labour Force: Montreal Leather Artisans, 1815-1831 », *Communications historiques*, vol 23, no 1, 1988, p.48-62

COLEMAN, Brian « The Montreal Emigrant Society », *Liverpool University Press Online*, *Quebec Studies*, Volume 62, p.3-23

COTTRELL, Michael, « St. Patrick's Day Parades in Nineteenth-Century Toronto: A Study of Immigrant Adjustment and Elite Control » dans Franca Iacovetta, Paula Draper et Robert Ventresca (dir.), *A Nation of Immigrants, Women, Workers, and communities in Canadian History, 1840's-1960's*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, p.35-54

COUSENS, S.H., « The Regional Pattern of Emigration from Ireland between 1821 and 1841 », *Institute of British Geographers, Transactions* no.37, December 1965, p.15-

CROSS, Michael S, « The Shiner's War: Social Violence in the Ottawa Valley in the 1830's », *The Canadian Historical Review*, Volume 54, Number 1, March 1973, p.1-26

DAVIS, L. Rebecca, « "Not Marriage at All, but Simple Harlotry": The Companionate Marriage Controversy », *Journal of American History*, 94, 4 (2008), p. 1137-1163

DE BROU, David, « The Rose, The Shamrock and The Cabbage: The Battle for Irish Voters in Upper-Town Quebec, 1827-1836 », Ottawa, *Histoire Sociale/Social History*, Vol. 24, No 48, 1991, p.305-334.

DESSUREAULT, Christian, Thomas WIEN et Gérard BOUCHARD, « À propos de Quelques arpents d'Amérique de Gérard Bouchard », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol 50, numéro 3, hiver 1997, p. 401-435

FARRELL, Sean, « Using the grand turk for Ireland: Ottoman Images and the Irish Vindicator » dans David A. WILSON, *Irish Nationalism in Canada*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2009, 244 p.

FINNEGAN, Mary, « Irish-French Relations in Lower Canada » dans *Historical Studies*, 52, 1985, p.35-49

GAGNON, France, « Les migrations internes vers Montréal au XIX^e siècle: un bilan », *Cahiers québécois de démographie*, Volume 21, Numéro 2, automne 1992, p.31-49

GALARNEAU, France, « L'élection partielle du quartier-ouest de Montréal en 1832: analyse politico-sociale », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 32, Numéro 4, mars 1979, p.565-584

HARVEY, Louis-George, « L'exception irlandaise »: la représentation de l'Irlande et des Irlandais dans la presse anglophone du Bas-Canada, 1823-1836 », *Cahiers des Dix*, Vol. 65, 2011, p.117-139

HARVEY, Louis-George, « La métropole contestée: Le sort incertain de Montréal et l'intégrité du territoire québécois, 1828-1860 », *Cahiers des Dix*, Vol.70, 2016, p.1-42

HARVEY, Louis-George, « Banque, sociétés et politique dans le discours politique d'Edmund Bailey O'Callaghan, 1833-1837 », *Cahiers des Dix*, no 69, 2015, p. 251-279

HASLAM, Mary, « Ireland and Quebec 1822-1839: Rapprochement and ambiguity », *The Canadian Journal of Irish Studies*, Volume 33, no 1, Printemps 2007, p.75-81

HORNER, Dan, « Solemn Processions and Terrifying Violence: Spectacle, Authority, and Citizenship during the Lachine Canal Strike of 1843 », *Urban History Review*, Volume 38, Numéro 2, printemps 2010, p.36-47

JACKSON, James, «The Radicalization of the Montreal Irish: The Role of The Vindicator», dans *Canadian Journal of Irish Studies/Revue canadienne d'études irlandaises*, Volume 31, no 1, 2005, p.90-97

JOLIVET, Simon, « Orange, vert et bleu: Les orangistes au Québec depuis 1849 » dans *Bulletin d'histoire politique*, Volume 18, Numéro 3, 2010, p. 67-84

KING, Jason, « L'historiographie irlandais-québécoise. Conflits et conciliations entre Canadiens français et Irlandais » dans *Bulletin d'histoire politique*, Volume 18, Numéro 3, 2010. p.13-36

LINTEAU, Paul-André et Jean-Claude ROBERT, « Montréal au 19^e siècle: Bilan d'une recherche » dans *Urban History Review*, Volume 13, Numéro 3, Février 1985, p.207-223

LITTLE, J.I, « A.C Buchanan and the Megantic Experiment: Promoting British Colonization in Lower Canada » dans *Histoire Sociale/Social History*, vol XLVI no 92, Novembre 2013, p.295-319

LOWER, A.R.M, « Immigration and Settlement in Canada 1812-1820 » dans *Canadian Historical Review*, 3, March 1992, p. 37-47

LYNN, Shane, « Friends of Ireland: Early O'Connellism in Lower Canada » dans *Irish Historical Studies*, 2016, p.43-65

MCQUILLAN, Aidan, « Pouvoir et Perception: Une communauté irlandaise au Québec au dix-neuvième siècle », *Recherches sociographiques*, Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, volume 40, numéro 2, 1999, p.263-283

OLSON, Sherry, « Pour se créer un avenir, stratégies de couples montréalais au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51-3, hiver, 1998, p. 357-389

OLSON, Sherry et Patricia Thornton, « Familles montréalaises du XIX^e siècle: trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, 21 (2), 1992, p. 51-75

OLSON, Sherry, « Ethnic partition of the work force in 1840's Montréal », *Le Travail*, 53, 2004, p.159-202

OLSON, Sherry et Patricia Thornton, « The challenge of the Irish Catholic community in nineteenth-century Montreal », *Histoire sociale*, Vol. 35, no 70, p.331-362

OLSON, Sherry, « Silver and Hotcakes and Beer: Irish Montreal in the 1840's » dans *Canadian Ethnic Studies*, Numéro 1-2, 2013, p.179-201

RIBORDY, Geneviève, « Le choix des prénoms à Sudbury au tournant du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 43, Numéro 2, automne 1989, p. 179-201

ROBERT, Jean-Claude, « Aperçu sur les structures socioprofessionnelles des villages de la région nord de Montréal durant la première moitié du XIX^e siècle », *Cahiers de géographie du Québec*, Département de géographie de l'Université Laval, Volume 28, numéro 73-74, 1984, p.63-72

Jean-Claude Robert, « Urbanisation et paroisse : le cas de Montréal au XIX^e siècle » dans Serge Couville et Normand Séguin (dir.), *La paroisse*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Atlas historique du Québec »), 2001 p.82-97

TREMBLAY, Robert « La formation matérielle de la classe ouvrière entre 1790 et 1830 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 33 (1), p.39-50

TREMBLAY, Robert, « Retour sur les origines du mouvement ouvrier québécois: Profil et aspirations des militants syndicaux et démocrates durant les années 1830 », dans *Labour/Le Travail*, Volume 72, 2013, p.12-36

VERRETTE, Michel, « L'alphabétisation de la population de la ville de Québec de 1750 à 1849 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 39, numéro 1, été 1985, p.51-76

YOUNG, Brian, « Death, burial, and Protestant identity in an elite family: The Montreal McCords » dans Bettina Bradbury et Tamara Myers (Eds.), *Negotiating identities in 19th and 20th-century Montreal*, Vancouver, Canada and Toronto, Canada: UBC Press. 2005. p.101-119

Mémoires et thèses

BARLOW, John Matthew, *Fear and loathing in Saint-Sylvestre: the Corrigan murder case, 1855-58*, mémoire de M.A. (histoire), Simon Fraser University, 1998, 124 p.

BEAUDOIN, Philippe, *Les mariages irlandais dans la paroisse Notre-Dame de Montréal (1840-1861)*, mémoire de M.A (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, 1994, 107 p.

CROSS, Suzanne Dorothy, *The Irish in Montreal, 1867-1896*, Mémoire de M.A (histoire), Montréal, Université McGill, 1969, 310 p.

DALEY, Robert, *Edmund Bailey O'Callaghan: An Irish Patriote*, Thèse de Doctorat (histoire), Université Concordia, 1987, 483 p.

FORSTER, Merna M., *Through the eyes of the immigrant: An Analysis of Diaries and Letters of Immigrants arriving at Grosse-Ile and the port of Quebec, 1832-42*, M.A Université Laval, 1991, 164 p.

GRACE, Robert J., *The Irish in Mid-Nineteenth Canada and the Case of Quebec: Immigration and Settlement in a Catholic City*, Tome 1, thèse de PHD (histoire), Québec, Université Laval, 1999, 347 p.

JAMES, Kevin, *The Saint Patrick's Society of Montreal: Ethno-religious Realignment in a Nineteenth-Century National Society*, mémoire de M.A (histoire), Université McGill, 1997, 91 p

LEITCH, Gillian I., *Community and Identity in 19th Century Montreal: The Founding of Saint Patrick's Church*, mémoire M.A (histoire), Ottawa, Université d'Ottawa, 1999, 193 p.

LEITCH, Gillian I., *The Importance of Being English?: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850*, Thèse de PHD (histoire), Université de Montréal, 2006, 293 p..

ROMPRE, Mathieu, *L'historiographie des Irlandais en Amérique du nord: Le cas de Saint-Colomb-de-Sillery en 1871*, Mémoire de M.A (histoire), Université Laval, 2006, 125 p.

RONDEAU, Sylvain, *Les Irlandais du quartier Sainte-Anne à Montréal, Sources et institutions: 1825-1914*, Mémoire de M.A (Histoire appliquée), UQAM, 2011, 113 p.

SIMONTON, Kathleen Ruth, *Downhome from Ulster: Ulster Irish Immigration to the Eastern Townships of Quebec and the Development of Irish Ethnic Identity, 1814-1850*, These de PHD (histoire), Santa Cruz, University of California, 2005, 336 p.

TIMBERS, Wayne, *Britannique et Irlandaise: L'identité ethnique et démographique des Irlandais Protestants et la Formation d'une Communauté à Montréal, 1834-1860*, Mémoire de M.A (histoire), Université McGill, 2001, 107 p.

TRIGGER, Rosalyn, *The Role of the parish in fostering Irish-Catholic identity in 19th Century Montreal*, Mémoire de M.A. (Géographie), Université McGill, 1997, 144 p.